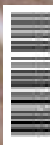


Le magazine du Monde

# M

M LE MAGAZINE DU MONDE - SAMEDI 19 FÉVRIER 2022 - N° 544

M Le magazine du Monde n° 544. Supplément au Monde n° 2998 7/2000 C 81975  
SAMEDI 19 FÉVRIER 2022. Ne peut être vendu séparément.  
Disponible en France métropolitaine, en Belgique et au Luxembourg.



L'écrivain autoédité  
ses best-sellers **JOËL DICKER**  
**LES LETTRES  
ET LES CHIFFRES**



**SAINT LAURENT**

ECE  
SPRING 22 COLLECTION  
YSL.COM







CHANEL.COM

# CHANEL

JOAILLERIE





## COCO CRUSH

CERTAINES RENCONTRES MARQUENT POUR TOUJOURS.  
BAGUES ET CLIPS D'OREILLES EN OR BEIGE, OR BLANC ET DIAMANTS.



*Nicotiana glauca*



**HERMÈS,  
LA BEAUTÉ EST UN GESTE**





# 454

## Au programme

**DEVENUE, CES DEUX DERNIÈRES ANNÉES, UNE QUASI-TRIBUNE POLITIQUE**, la cérémonie des Césars réjouit les uns et exaspère les autres. Les premiers et les premières se félicitent de ce que des paroles fortes soient dites pour dénoncer l'attribution d'une statuette à Roman Polanski, visé par des accusations de viol, ou la condition précaire des professionnels du spectacle. Les seconds et les secondes déplorent que l'ensemble ait perdu en glamour et que tant de mots furieux sortent de la bouche d'actrices portant de si belles robes... La disparition, l'an dernier, du César du public, instauré en 2018 seulement, est passée tout à fait inaperçue alors qu'il avait été inventé pour récompenser des films français dont les votants de l'Académie faisaient souvent fort peu de cas, quand ils ne les ignoraient pas totalement. Le fait que Danièle Thompson, la fille de Gérard Oury, soit présidente de la 47<sup>e</sup> cérémonie tout comme l'hommage qui sera rendu à Jean-Paul Belmondo, disparu en septembre 2021, rappellent justement une forme de divorce entre le public et les professionnels – les critiques, en l'occurrence. C'est Samuel Blumenfeld qui en ressuscite un épisode dans ce numéro de *M Le magazine du Monde*. En 1982, en effet, une partie des journalistes de cinéma avaient signé dans *Télérama* une pétition appelant à un boycott du film *L'As des as*, de Gérard Oury, alors que sortait dans le même temps *Une chambre en ville*, de Jacques Demy. Grand film populaire, porté par la star Belmondo, *L'As* d'Oury était accusé d'être un rouleau compresseur qui détournait le public de la merveilleuse *Chambre* de Demy. Quarante ans plus tard, il est intéressant de se poser la question de la place de la critique. Quel rôle joue-t-elle ? Peut-elle remplir ou vider les salles ? A-t-elle le moindre poids face à la promotion ? Et, surtout, face aux réseaux sociaux et à leur cortège d'influenceurs plus ou moins achetés ? En outre, la pandémie, en assignant à résidence des milliers de gens, a renforcé le poids des plateformes qui débitent des séries souvent formidables à haute dose et poussent le vice jusqu'à produire les (bons) films de (très)

grands réalisateurs, sans la moindre sortie en salle. Il semble surtout que la culture a radicalement changé. Les notions si françaises de ce qui différencie une bonne œuvre d'une mauvaise ont été balayées par l'idée de divertissement. Place au grand mélange de la consommation culturelle : une même personne peut se déplacer en salle pour voir un film asiatique exigeant, avaler sur son portable un feuilleton à la redoutable efficacité scénaristique et fredonner la scie d'une chanteuse de R'n'B. C'est le règne de la pop culture !

Pascale Nivelles n'est pas si loin de ce débat dans le très intéressant portrait qu'elle brosse ici de l'auteur de best-sellers Joël Dicker, aussi boudé par la critique qu'il est adoré du public. Son prochain ouvrage, *L'Affaire Alaska Sanders*, sera publié le 10 mars par la maison d'édition que Dicker a créée et dont il est, pour l'instant, le seul auteur. Il rejoint ceux qui, comme le candidat d'extrême droite Éric Zemmour ou l'auteur de BD Riad Sattouf, ont choisi l'autoédition. Une façon de supprimer l'intermédiaire représenté par un éditeur traditionnel, qui prend forcément une part importante des éventuelles recettes d'un livre... Recettes qui, dans ces trois cas, ne sont pas négligeables. Joël Dicker se défend évidemment d'un tel calcul. Il a aussi signé un contrat de distribution avec Editis, filiale de Vivendi, dont Vincent Bolloré est actionnaire majoritaire, et qui s'apprête à faire main basse sur un autre grand groupe d'édition, Hachette Livre. Dans son enquête, Pascale Nivelles rencontre des professionnels qui lui racontent que ces grandes manœuvres transforment aussi l'écriture et les livres. Des œuvres qui pourraient vite devenir des contenus susceptibles d'être transformés et découpés en films ou en séries... pour remplir les chaînes de ces immenses groupes de médias. Les « tuyaux » dans lesquels on peut se voir proposer indifféremment *L'As des as* et *Une chambre en ville*. (M)

Marie-Pierre LANNELONGUE



*Gasthof Post  
Lech, Autriche*



MAISON FAMILIALE INDÉPENDANTE

# Laurent-Perrier

*Cuvée Rosé, choisie par les meilleurs.*



© champagnelaurentperrier [www.laurent-perrier.com](http://www.laurent-perrier.com)  
Photographe : Iris Velghe / Illustration : José Lozano / Conception Luma

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

# Le sommaire



## LA SEMAINE

- 18 *Entre-soi*  
Les seniors des hameaux.
- 19 L'entreprise de mémoire  
de George Takei.
- 21 "Carrie Antoinette"  
dans le viseur du camp  
conservateur.
- 22 En Hongrie, un "fils de..." gay  
en campagne.
- 24 Pour la présidentielle,  
Audrey Pulvar apporte  
son soutien à la neutralité.
- 26 Des gendarmes mouillent  
le maillot pour séduire  
les jeunes.
- 28 *C'est là que ça se passe*  
Au cinéma parisien La Clef.
- 30 À Roquevaire, un monument  
d'art naïf en quête  
de reconnaissance.
- 32 La série qui dévoile  
le nazisme au temps  
du "Swinging London".
- 33 *C'est peut-être un détail  
pour vous...*  
À Los Angeles, lors de la  
mi-temps du Super Bowl.
- 34 *La première fois que*  
"Le Monde" a écrit  
Gérald Darmanin.

## LE MAGAZINE

- 35 *La vérité sur l'affaire  
Joël Dicker.* En rupture  
avec le monde de l'édition  
traditionnel, l'auteur de  
best-sellers a fait le choix de  
l'autoédition. Optant pour  
un modèle plus lucratif.
- 42 *Le bilan amer des assistants  
parlementaires.* Des milliers  
de collaborateurs assistent  
au jour le jour leur député.  
Décriés après l'affaire Fillon,  
ces rouages essentiels  
de l'Assemblée nationale  
déplurent le peu d'avancées  
concernant leurs conditions  
de travail sous la dernière  
legislature.
- 48 "L'As des as", "Une chambre  
en ville" et la fin de l'âge d'or  
de la critique. En 1982,  
une partie de la presse  
cinéma se mobilise pour  
convaincre le public d'aller  
voir la comédie musicale de  
Jacques Demy plutôt que  
la nouvelle comédie de  
Belmondo, poussant l'acteur  
honoré lors des prochains  
César à sortir de sa réserve.
- 52 PORTFOLIO  
*Touché par la Graciela.*  
La photographe mexicaine  
Graciela Iturbide, 79 ans,  
revendique la dimension  
poétique et onirique de  
son art, loin du projet  
de documenter le réel.





## LE GOÛT

63 La mode se pique de clonage virtuel.

68 *Tête chercheuse*  
Julia Faure, le bon sens climatique.

69 *Fétiche*  
Sang neuf.

70 *Le sens du détail*  
La vie artistique de Journiac.

71 *Variations*  
Faites réduire.

72 Les yeux persans de Seear Kohi.

74 *Un peu de tenues*  
À plein tubes.

84 *Des nouvelles de...*  
Éric Dardé, patron d'un groupe d'hôtellerie.

86 *Figure de style*  
Du fond du cuir.

88 *Une chambre en ville*  
Bâle, mine de Rhin.

90 *Traitement de saveur*  
Toute en rondeur.

91 *Produit intérieur brut*  
Un kiwi, deux possibilités.

92 *Carte sur table*  
Le Mezquité pimente le Nord.

93 *Écologiquement vôtre*  
La bouteille à clipser.

96 *Jeux*

98 *Dans l'album de...*  
Carine Roitfeld.



La couverture a été réalisée par Matthieu Croizier pour *M Le magazine du Monde*.

COORDONNÉES DE LA SÉRIE « À PLEIN TUBES », P. 74.  
Balmain : [balmain.com](http://balmain.com) — Bottega Veneta : [bottegaveneta.com](http://bottegaveneta.com) — Burberry : [burberry.com](http://burberry.com) — Courreges : [courreges.com](http://courreges.com) — Dim : [dim.fr](http://dim.fr) — Falke : [falke.com](http://falke.com) — Issey Miyake : [issey Miyake.com](http://issey Miyake.com) — Hermès : [hermes.com](http://hermes.com) — Lanvin : [lanvin.com](http://lanvin.com) — Loewe : [loewe.com](http://loewe.com) — Maison Alaïa : [maison-alaia.com](http://maison-alaia.com) — Marni : [marni.com](http://marni.com) — Miu Miu : [miumiui.com](http://miumiui.com) — Moncler : [moncler.com](http://moncler.com) — Noir kei ninomiya : [matchesfashion.com](http://matchesfashion.com) — Prada : [prada.com](http://prada.com) — Raf Simons : [rafsimons.com](http://rafsimons.com) — Rukpong : [rukpong.com](http://rukpong.com) — Stella McCartney : [stellamccartney.com](http://stellamccartney.com) — Yves-Saint-Laurent : [ysl.com](http://ysl.com)

DIRECTRICE ADJOINTE DE LA RÉDACTION\_  
Marie-Pierre LANNELONGUE

DIRECTEUR DE LA CRÉATION\_  
Jean-Baptiste TALBOURDET-NAPOLÉONE

# M Le magazine du Monde

RÉDACTION EN CHEF ADJOINTE\_  
Grégoire BISEAU, Clément GHYS, Dominique PERRIN.  
DIRECTRICE DE LA MODE\_  
Suzanne KOLLER

RÉDACTION Samuel BLUMENFELD, Yann BOUCHEZ, Zineb DRYEF, Benoît HOPQUIN.  
Avec Stéphanie MARTEAU et Lucas MINISINI.  
Sabine MAIDA (cheffe adjointe Lifestyle et beauté), Caroline ROUSSEAU  
(cheffe adjointe Mode) et Fiona KHALIFA (coordinatrice Mode). Avec Laëtitia LEPORCQ.  
Chroniqueurs\_Marc BEAUGÉ, Guillemette FAURE.  
Assistantes\_Aurora SALCEDO, Marie-France WILLAUME.

DÉPARTEMENT VISUEL Photo\_Lucy CONTICELLO et Laurence LAGRANGE (direction),  
Hélène BÉNARD-CHIZARI, Ronan DESHAIES (Instagram), Françoise DUTECH,  
Federica ROSSI. Avec Moulaye DIARRA et Soizic LANDAIS.  
Graphisme\_Audrey RAVELLI (chef de studio), Camille DURAND et Marielle VANDAMME.  
Avec Caroline SIEURIN. Photographure\_Fadi FAYED, Philippe LAURE.

ÉDITION Céline MORDANT (cheffe d'édition), Stéphanie GRIN, Julien GUINTARD et Paula RAVAUX  
(chefs d'édition adjoints). Boris BASTIDE, Béatrice BOISSERIE, Nadir CHOUGAR,  
Joël MÉTREAU, Agnès RASTOUIL. Avec Geneviève CAUX. Révision\_Jean-Luc FAVREAU  
(chef de section), Adélaïde DUCREUX-PICON. Avec Arnaud DUBOIS.

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Louis DREYFUS  
DIRECTEUR DU "MONDE", DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DE LA PUBLICATION,  
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme FENOGLIO  
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION : Caroline MONNOT  
DIRECTION ADJOINTE DE LA RÉDACTION : Grégoire ALLIX, Maryline BAUMARD,  
Hélène BEKMEZIAN, Philippe BROUSSARD, Nicolas CHAPUIS, Emmanuelle CHEVALLEREAU,  
Emmanuel DAVIDENKOFF (Événements), Alexis DELCAMBRE, Harold THIBAUT  
DIRECTRICE ÉDITORIALE : Sylvie KAUFFMANN  
DIRECTRICE DÉLÉGUÉE AU DÉVELOPPEMENT DES SERVICES ABONNÉS : Françoise TOVO  
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ AUX RELATIONS AVEC LES LECTEURS : Gilles VAN KOTE  
DIRECTEUR DU NUMÉRIQUE : Julien LAROCHE-JOUBERT  
DIRECTRICE DES RESSOURCES HUMAINES : Émilie CONTE  
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION : Sébastien CARGANICO

Rédaction en chef : Laurent BORREDON, Laetitia CLAVREUL, Michel GUERRIN, Christian MASSOL, Franck NOUCHI (Débats et Idées) / Documentation : Muriel GODEAU (cheffe de service) et Vincent NOUVET / Infographie : Le Monde / Directeur de la diffusion et de la production : Xavier LOTH / Directrice de fabrication : Nathalie COMMUNEAU, Pascal DELAUTRE (chef de fabrication), Alex MONNET (fabricant) / Directrice des ventes : Sabine GUDE / Responsable commerciale international : Saveria COLOSIMO MORIN / Responsable de la logistique : Philippe BASMAISON / Modification de service, réassorts pour marchands de journaux : 0 805 05 01 47 / Responsable informatique éditoriale : Emmanuel GRIVEAU / Informatique éditoriale : Toufic BOURDACHE, Samy CHÉRIFI, Christian CLERC, Igor FLAMAIN, Aurélie PELLOUX, Pascal RIGUEL / Directrice des abonnements : Lou GRASSER / Abonnements : abojournalpapier@lemonde.fr ; de France 03 28 25 71 71 ; de l'étranger +33 3 28 25 71 71 / PROMOTION ET COMMUNICATION : Brigitte BILLIARD, Marianne BREDARD, Marlène GODET et Élisabeth TRETIAK / Directeur des produits dérivés : Hervé LAVERGNE / M PUBLICITÉ\_Directrice générale adjointe, marketing et communication : Élisabeth CIALDELLA, Tél. : 01-57-28-39-68 (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr) / Directrice déléguée, directrice de marque M Le magazine du Monde : Valérie LAFONT, Tél. : 01-57-28-39-21 (valerie.lafont@mpublicite.fr) / Directeur délégué, activités programmatiques, AD Tech et monétisation : Sébastien NOEL, Tél. : 01-57-28-37-00 (sebastien.noel@mpublicite.fr) / Directeur délégué, pôle agences : François de REN, Tél. : 01-57-28-30-21 (francois.deren@mpublicite.fr) / Directeur délégué, pôle opérations spéciales : Steeve DABLIN, Tél. : 01-57-28-38-84 (steeve.dablin@mpublicite.fr) / 67-69 avenue Pierre Mendès-France, 75013 Paris / Tél. : 01-57-28-20-00/25-61 / Courriel des lecteurs : mediateur@lemonde.fr / Courriel des abonnements : abojournalpapier@lemonde.fr / M Le magazine du Monde est édité par la Société éditrice du Monde (SA). Imprimé en France : Maury imprimeur SA, 45330 Malesherbes.



Origine du papier : Italie. Taux de fibres recyclées : 6%. Ce magazine est imprimé chez Maury certifié PEFC. Eutrophisation : PTot = 0.021kg/tonne de papier.  
Dépôt légal à parution. ISSN 0395-2037 Commission paritaire 0712C81975. Agrément CPPAP : 2000 C 81975. Distribution France Messagerie. Routage France routage.



PEFC 16-31-1282 | Certifié PEFC | Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. | pefc-france.org

**1 – PASCALE NIVELLE**, journaliste indépendante, a rencontré à Genève l'écrivain à succès Joël Dicker, 36 ans, à l'occasion de la parution de son nouveau roman, *L'Affaire Alaska Sanders*, et de l'ouverture de sa maison d'édition, Rosie & Wolfe, montée en partenariat avec Editis. « *Lisse, souriant et très déterminé, Joël Dicker m'a raconté ses désillusions avec le milieu de l'édition parisien depuis la mort de son mentor, Bernard de Fallois. Il m'a expliqué pourquoi il a décidé d'autoéditer ses best-sellers dans son pays natal, la Suisse. Cette décision inquiète les éditeurs traditionnels et réjouit les dirigeants d'Editis, filiale de Vivendi, à l'heure où le groupe s'apprête à avaler Hachette.* » P. 35

**2 – MATHIEU CROZIER** est un artiste et photographe installé à Lausanne. Il partage son temps entre son travail de commande, des projets personnels et son poste d'assistant à l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL), où il a obtenu un bachelier en photographie en 2020. Il travaille actuellement à son premier livre, *Everything Goes Dark a Little Further Down*, qui sera édité par Mörel Books. P. 35

**3 – YANN BOUCHEZ**, journaliste à M, est allé à la rencontre des collaborateurs de députés qui s'activent dans les couloirs du Palais-Bourbon ou dans les circonscriptions. « *Leurs profils et leurs situations varient énormément, en fonction de l'élu qui les emploie et du lieu où ils travaillent. Habités à être dans l'ombre et à n'attirer l'attention médiatique que lors de scandales comme celui de l'affaire Fillon, ils ne forment pas un collectif uniforme, loin de là. Depuis quelques années, certains tentent néanmoins de s'unir pour mieux se faire entendre.* » P. 42

**4 – PAUL ARNAUD** est photographe. Il navigue entre commandes pour la presse, travaux documentaires et photographie publicitaire. Pour l'article de Yann Bouchez, il s'est rendu dans les locaux de l'Assemblée nationale afin de tirer le portrait d'assistants parlementaires. « *Lorsque j'ai voulu photographier Mickaël Levy, il m'a proposé de le faire dans la salle de détente réservée aux collaborateurs. Une pièce étroite, dépouillée, équipée d'un minuscule frigo et d'un micro-onde. J'ai eu le privilège de pouvoir y accéder.* » P. 42

**5 – SAMUEL BLUMENFELD**, journaliste à M, revient cette semaine sur la bataille médiatique qui, il y a quarante ans, a opposé *L'As des as* et *Une chambre en ville*. « *En 1982, une pétition signée par plusieurs critiques de la presse française avançait que le film de Gérard Oury, dont Jean-Paul Belmondo était la vedette, avait détourné une partie des spectateurs de la comédie musicale de Jacques Demy, sortie le même jour. Selon eux, ce détournement serait en grande partie la cause de l'échec public du second. Alors que les Césars s'apprêtent à rendre hommage à la vedette d'À bout de souffle, décédée en septembre, des protagonistes de cette querelle devenue une véritable affaire politique témoignent d'un étonnant emballement.* » P. 48

## Elles et ils ont participé à ce numéro.





# Le M de la semaine.

« UN EMPILEMENT DE ROCHERS SUR LE PIC DU BAERENBERG, DANS LE MASSIF VOSGIEN DU SCHNEEBERG (BAS-RHIN). »

Frank MORIN



Pour envoyer vos photographies de M : [lemonde.fr/lemdelasemaine](http://lemonde.fr/lemdelasemaine)

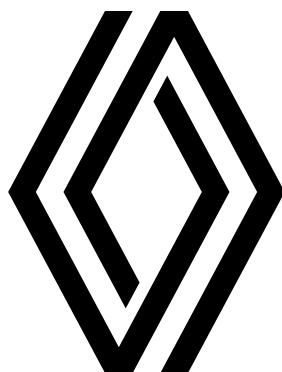
Frank Morin/L'Instant T

Compagnie  
Ayelen Parolin  
RUDA

WEG

25 mars – 1<sup>er</sup> avril 2022

Une fête pour les yeux  
où se conjuguent le plaisir  
et l'élégance.



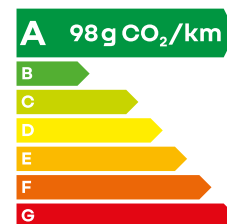
# RENAULT CLIO E-TECH HYBRIDE

**179€** à partir de  
/mois<sup>(1)</sup>

LLD sur 49 mois, 1<sup>er</sup> loyer de 2800€  
sous condition de reprise

**4 ans de garantie, assistance 24/24  
et entretien inclus pour 1€/mois<sup>(2)</sup>**

configurer







## existe aussi en motorisation essence, GPL et Diesel

modèle présenté : Renault clio e-tech hybride r.s. line 140 avec option peinture métallisée à **237€/mois<sup>(3)</sup>**, sous condition de reprise, 1<sup>er</sup> loyer de 2800€, pack zen Renault inclus pour 1€/mois<sup>(2)</sup>. (1) exemple pour Renault clio e-tech hybride zen 140 hors options. (2) (3) locations longue durée, hors assurances facultatives, sur 49 mois et 40 000 km maximum. offres sous condition de reprise d'un véhicule roulant, sous réserve d'acceptation par djac, sa au capital de 415 100 500€ - siège social : 14 avenue du pavé neuf 93160 noisy-le-grand - siren 702 002 221 res bobigny. en fin de contrat, restitution du véhicule chez votre concessionnaire avec paiement des frais de remise à l'état standard et des kilomètres supplémentaires. (2) pack zen Renault optionnel comprenant l'entretien, l'extension de garantie constructeur et l'assistance selon conditions contractuelles sur 49 mois/40 000 km (au 1<sup>er</sup> des 2 termes atteint) inclus dans le loyer pour 1€/mois. voir détail du pack zen en points de vente et sur [renault.fr](http://renault.fr). offres non cumulables réservées aux particuliers et valables dans le réseau Renault participant pour toute commande d'une Renault clio e-tech hybride neuve du **01/02/2022 au 28/02/2022 et dans la limite des stocks disponibles. gamme Renault clio : consommations mixtes min/max (l/100 km) (procédure wltp) (hors gpl) : 4,2/5,9. émissions co<sub>2</sub> min/max (g/km) (procédure wltp) (hors gpl) : 98/134.**

© s. steaub

Renault recommande 



pensez à covoturer #SeDéplacerMoinsPolluer

# ENTRE-SOI **LES SENIORS DES HAMEAUX.**

ILS SONT TOUT JUSTE QUINQUAS MAIS PENSENT DÉJÀ À LEURS VIEUX JOURS... PAS QUESTION, POUR EUX, DE SE RETROUVER EN EHPAD NI SEULS CHEZ EUX. LEUR IDÉE : LA NÉOCOMMUNAUTÉ.

Texte Guillemette FAURE

**JUSQU'À PRÉSENT, ILS NE SE POSAIENT PAS LA QUESTION.** Et puis le premier confinement leur a donné un avant-goût de ce à quoi pourrait ressembler leur retraite si ça tournait bien. Au chaud, mais coupé du monde. Ensuite, le scandale Orpea leur a donné un aperçu de ce à quoi elle pourrait ressembler si les choses tournaient mal. Les deux événements ont amené certains quinquas, obligés d'accepter qu'ils finiraient eux aussi par atteindre un âge avancé, à rêver d'une troisième voie : se retrouver ensemble, avec une bande de copains, dans une sorte de communauté, afin de vivre une espèce de vieillesse équilibrable écoresponsable, miroir inversé de la colocation étudiante. Ils referaient à la sortie de leur vie professionnelle ce qu'ils avaient fait avant d'y entrer, mais sans tout mutualiser. Ce serait communautaire, mais on aurait quand même un chez-soi chacun. On serait à plusieurs, mais pas avec n'importe qui. Ce serait intergénérationnel, mais sans se laisser envahir par les enfants des autres. On habiterait dans une sorte de hameau à la campagne, mais avec toutes les possibilités de la ville.

La colocation senior pour rester jeune est une idée en l'air, mais aussi une idée dans l'air du temps. Des organisations de logement social et des municipalités réfléchissent à accompagner des projets vaguement communautaires. Dans *Finale fantaisie*, le prochain roman de François Cusset (à paraître en mars chez P.O.L.), « quatre vieux personnages en fin de parcours, à Paris, décident de vivre ensemble dans une sorte de phalanstère bancal et joyeux ». « On a cru qu'en vivant tous les quatre on vivrait

*plus longtemps* », dit l'un d'eux en quatrième de couverture du livre, ce n'est pas loin de ce que pensent ceux qui imaginent à voix haute des colocs de seniors autogérées.

## **À QUOI ON LES RECONNAÎT**

Il y a quinze ans, quand ils ont entendu parler des babayagas, un habitat participatif de Montreuil (Seine-Saint-Denis) réservé aux femmes de plus de 60 ans, ils ont trouvé l'idée géniale pour les vieux : maintenant qu'ils sont presque vieux, ils ont envie d'un avenir communautaire, mais autrement. Ils aiment se dire qu'il faudrait acheter maintenant pour poser les prémices d'une vie collective avant de comprendre qu'ils n'ont pas de quoi. Ils se sont fait une liste de ce qu'ils voulaient et ne voulaient pas. Une fois tous les deux ans, ils vont voir une vieille usine en banlieue, un immeuble en ruine et réfléchissent à ce qu'ils pourraient en faire. Ils ont lu *Les Murs blancs*, le récit de la maison partagée des collaborateurs de la revue *Esprit*, et se disent qu'ils ne s'y prendraient pas comme ça... Ils ne parlent pas de ce qui se passera quand ils deviendront vraiment dépendants. Plus généralement, ils trouvent des raisons pour lesquelles les autres expériences de ce type autour d'eux ont déjà capoté.

## **COMMENT ILS PARLENT**

« Ça me trotte dans la tête depuis au moins... pfftt... » « Ça irait à l'encontre du repli sur soi. » « J'ai pas envie de vieillir tout seul. » « On pourrait partager des moments ensemble à s'entraider plutôt que d'être enfermés chacun chez soi. » « Vu les retraites qu'on va avoir,

*on a intérêt à vivre à plusieurs. » « C'est maintenant qu'il faut s'en occuper. » « Lui, on lui proposera aussi mais seulement dans un second temps. » « C'est trop communautaire pour eux. » « Si on avait l'argent, on pourrait commencer par s'acheter chacun une résidence secondaire dans le même village. » « Paris, on n'a pas les moyens. » « On pensait à La Rochelle, mais on s'est rendu compte que la moitié des Parisiens avaient la même idée. » « Faudrait que ce soit plus ouvert que la maison des babayagas. » « On est dans une phase du projet où ça piétine un peu... »*

## **LEURS GRANDES VÉRITÉS**

L'avantage, avec de vieux copains, c'est qu'on connaît déjà leurs pires défauts. On va tous devoir sacrifier quelque chose pour atteindre ce lieu.

## **LEURS QUESTIONS EXISTENTIELLES**

Est-ce qu'il faut une seule génération, pour être sur la même longueur d'onde, ou de l'intergénérationnel pour rester jeune ? Y aura-t-il Netflix ? Ça se passera comment pour les animaux ?

## **LEUR GRAAL**

Imaginer la grande salle cinéma-bibliothèque mutualisée pour faire la fête, jouer au ping-pong et faire chambre d'amis.

## **LA FAUTE DE GOÛT**

La flambée de l'immobilier. (M)



L'acteur George Takei, à New York, le 15 juillet 2019.

## L'ENTREPRISE DE MÉMOIRE DE GEORGE TAKEI.

Célèbre pour avoir incarné le lieutenant Sulu de la série "Star Trek", le comédien de 84 ans a connu l'internement dont ont été victimes près de 120 000 Nippo-Américains durant la seconde guerre mondiale aux États-Unis. Un épisode sombre de l'histoire de son pays que l'ancien pilote du vaisseau Enterprise veut faire mieux connaître.

Texte Raphaëlle BESSE DESMOULIÈRES

### À 84 ANS, GEORGE TAKEI EST TOUJOURS EN MISSION.

L'acteur américain a pourtant remis depuis longtemps son costume d'Hikaru Sulu, le timonier qu'il incarnait dans la version originale de la série télévisée *Star Trek*. S'il ne pilote plus de vaisseau spatial à la recherche de mondes inconnus, il se démultiplie pour empêcher que l'un des épisodes les moins glorieux de l'histoire de son pays ne tombe dans l'oubli. En l'occurrence : l'incarcération, lors de la seconde guerre mondiale, de près de 120 000 personnes, dont deux tiers de Nippo-Américains, sur le territoire national. Deux mois après l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, le président Franklin D. Roosevelt signait, le 19 février 1942, le décret 9066 qui allait conduire ces hommes, femmes et enfants, soupçonnés du seul fait de leur origine, à être privés de leur liberté. « *Après Pearl Harbor, le pays est devenu fou de peur, raconte l'octogénaire depuis sa maison de Los Angeles. Les gens nous crachaient dessus, nous lançaient des noms horribles comme "jaunes", "traîtres", "saboteurs" ou encore ce douloureux mot de "Jap".* » Le décret 9066 entraîne l'arrestation, essentiellement sur la Côte ouest, de ces citoyens envoyés dans l'un des dix « *camps de réinstallation* » créés à cette occasion. « *Il n'y a eu aucune charge contre nous, aucun procès, aucune possibilité* »





“Le pire, ça a été la libération. Nous avons perdu notre maison, l’entreprise de mon père, notre liberté... Les gens nous étaient toujours hostiles. Au moins, derrière les barbelés, il y avait un ordre et des règles.”

George Takei

○○○ *de recours*», rappelle George Takei, dont la mère était américaine et le père japonais. «*L’absence de preuve était la preuve, il fallait nous enfermer pour que nous ne fassions rien, simplement parce que nous ressemblions à ça*», poursuit-il, en désignant son visage. George Takei est l’un des derniers survivants de ces événements. Pour célébrer les 80 ans du décret 9066, il s’adressera, le 23 février à Colorado Springs, aux élèves de l’US Air Force Academy. L’an passé, l’institution leur a distribué son dernier livre, *Nous étions les ennemis* (Futuropolis, 2020). Paru aux États-Unis en 2019, cet ouvrage graphique en noir et blanc, illustré par Harmony Becker et co-écrit avec Steven Scott et Justin Eisinger, retrace la vie du comédien. L’œuvre a été distinguée par le prix Will Eisner de la meilleure bande dessinée documentaire. «*Nous cherchons à former des leaders qui intègrent l’importance de vivre avec honneur et de tirer vers le haut ceux qui nous entourent*, explique la générale de brigade Linell A. Letendre, l’une des responsables de l’école. *Autant de valeurs que j’ai retrouvées dans le livre de George Takei.*»

Devant ces futurs officiers, l’intéressé ne manquera pas de revenir sur cette journée de mai 1942, quand son monde a basculé. Il a 5 ans lorsque deux soldats frappent à la porte de la maison familiale de Los Angeles. Les militaires ordonnent de les suivre, leur laissant à peine une dizaine de minutes pour empaqueter la vie d’avant. «*Ils portaient des fusils avec des baïonnettes qui brillaient sous le soleil*, se souvient George Takei. *Avec mon frère, nous étions terrorisés. Mon père nous a donné des petites choses à porter, lui traînait deux lourdes valises. Ma mère est sortie avec ma sœur dans les bras et un énorme sac. Des larmes coulaient sur ses joues.*»

Son père lui dit alors qu’ils partent «*en vacances*». Au bout du voyage, une autre réalité les attend : le camp Rohwer, dans l’Arkansas. Un ancien marais, une fournaise l’été, glacial l’hiver. Trente-six blocs de douze baraquements, entourés de barbelés et gardés par des sentinelles armées, dans lesquels seront détenues plus de 8000 personnes. En mars 1946, alors que la guerre est finie depuis six mois, la famille, transférée entre-temps au camp de Tule Lake, en Californie, peut enfin rentrer à Los Angeles. Elle atterrit à Skid Row, un quartier délabré de la ville. «*Le pire moment, ça a été la libération. Nous avons perdu notre maison, l’entreprise de mon père, notre liberté... Les gens nous étaient toujours hostiles. Trouver un emploi et un logement était quasiment impossible. Skid Row était un endroit horrible. Au moins, derrière les barbelés, il y avait un ordre et des règles.*»

Après des études d’architecture, George Takei tente sa chance comme comédien. Sa carrière change de dimension quand il devient, à partir de 1966, Hikaru Sulu pour des millions de téléspectateurs. Un rôle positif, loin des stéréotypes qui ont longtemps collé à la peau des hommes d’origine asiatique à Hollywood et qui

marquera le début d’une longue filmographie. Il y gagne une notoriété, qu’il utilise pour accompagner, dans les années 1970-1980, les revendications des Nippo-Américains. Décédé en 1979, son père n’entendra jamais les excuses formulées neuf ans plus tard par le président Reagan au nom des États-Unis. Il ne recevra pas non plus les 20000 dollars de réparation octroyés par le gouvernement. Marqué à vie par la discrimination subie, George Takei attendra longtemps avant de révéler publiquement son homosexualité. Il craint qu’on ne lui propose plus de rôle. En 2005, le veto d’Arnold Schwarzenegger, ex-vedette d’Hollywood alors gouverneur républicain de Californie, à la loi sur le mariage pour tous sert de déclic. Il a 68 ans. «*J’étais tellement en colère que j’ai franchi le pas*», lâche-t-il. Trois ans après, George Takei épouse son compagnon, Brad Altman, et devient l’un des porte-voix de la communauté LGBT. En 2017, il est confronté à des accusations d’agression sexuelle. Un ancien mannequin, Scott R. Brunton, affirme que, en 1981, il l’a drogué pour abuser de lui. Aucune plainte n’a été déposée ni aucune poursuite engagée contre l’acteur, qui a toujours démenti. «*Tout cela est faux*», balaye-t-il. Avec près de 9 millions d’abonnés sur Facebook et 3 millions sur Twitter, George Takei est aujourd’hui une star des réseaux sociaux. Il y observe, souvent avec humour, les soubresauts qui agitent son pays. «*Des leçons de notre incarcération ont été tirées, mais parfois l’histoire semble se répéter*», déplore-t-il. Il pense à l’après 11-Septembre quand des musulmans ont été pris pour cible ou encore au décret signé par Donald Trump en 2017 pour restreindre l’entrée aux États-Unis des ressortissants de plusieurs pays majoritairement musulmans. «*Encore récemment, on a eu un président [Donald Trump] qui a agi de manière complètement irresponsable, en parlant du Covid comme d’une “grippe chinoise” ou en ironisant sur le “kung flu”. Résultat : les ignorants et les racistes s’en sont pris aux Asiatiques...*»

En 2020, selon le FBI, le nombre de « crimes haineux » envers cette minorité a bondi de 77 % par rapport à l’année précédente. «*Ce que George fait est extrêmement important, car il parle de ce qui advient quand les décisions politiques sont fondées sur des préjugés*», souligne Ann Burroughs, qui dirige le Japanese American National Museum, à Los Angeles, dont l’artiste fut l’un des fondateurs. En avril, George Takei fêtera ses 85 ans. «*Tous ceux qui le connaissent espèrent qu’il vivra encore vingt ou trente ans*», glisse son mari et agent, Brad Takei. L’acteur n’a jamais arrêté de tourner. Dans les prochains mois, un film et deux livres sont attendus, dont *Grandir derrière les barbelés* destiné à un public jeunesse. «*Comme ça, je peux toucher deux générations : les parents qui lisent l’histoire le soir et les enfants qui les écoutent*», s’amuse-t-il. Face au temps qui file, George Takei est bien décidé à laisser sa trace. (M)



## “CARRIE ANTOINETTE” DANS LE VISEUR DU CAMP CONSERVATEUR.

Mêlée à plusieurs scandales qui menacent le mandat de son mari Boris, Carrie Johnson est l'objet d'un livre à charge à paraître fin mars. L'épouse du premier ministre s'est fait de nombreux ennemis chez les tories depuis son arrivée à Downing Street.

Texte Cécile DUCOURTIEUX

### RAREMENT FEMME DE PREMIER MINISTRE BRITANNIQUE

aura suscité tant d'intérêt, de critiques et probablement de fantasmes. À 33 ans, Carrie Johnson – née Symonds, mère de Wilfred, 2 ans, et de Romy, 2 mois –, crinière blonde, nez pointu et yeux rieurs, est une figure séduisante et puissante, à qui des journalistes et des membres du Parti conservateur prêtent désormais une influence considérable, voire néfaste, sur son mari, Boris Johnson, de vingt-quatre ans son aîné. Auteur d'un livre à charge à paraître le 29 mars, dont le *Sunday Times* diffuse les bonnes feuilles depuis début février, Lord Michael Ashcroft, ex-chef adjoint du Parti conservateur, prétend que « *le comportement de Carrie Johnson empêche le premier ministre de diriger le Royaume-Uni aussi efficacement que ses électeurs le méritent* ». L'homme d'affaires, âgé de 75 ans, est un habitué des biographies au lance-flammes. En 2015, il avait déjà publié un *Call Me Dave* (non traduit) corrosif sur l'ex-premier ministre David Cameron. Dans *First Lady* (non traduit), s'appuyant sur des sources anonymes, il accuse Carrie Johnson de « *vouloir tout contrôler* », y compris les nominations aux postes-clés de Downing Street.

Ces attaques ne sont qu'une « *nouvelle tentative pour discréditer Mme Johnson venant d'ex-responsables aigris* », a commenté un porte-parole de la jeune femme. Avant d'ajouter que cette dernière agit « *en tant que personne privée et ne joue aucun rôle dans le gouvernement [du pays]* ». Pour les soutiens de Carrie Johnson, le livre de Lord Ashcroft ne serait qu'un tissu de mensonges. Il n'empêche : le nom de l'épouse du premier ministre revient de manière troublante et répétée dans des affaires récentes, notamment le « *partygate* », qui menacent directement le mandat de son mari. C'est elle qui aurait organisé la fête d'anniversaire de Boris Johnson, en juin 2020, à Downing Street, quand les réunions de plus de deux personnes étaient encore prohibés. Elle aurait aussi participé à une soirée, en novembre 2020, dans l'appartement de fonction qu'elle occupe

avec son mari au 11 Downing Street : les tubes du groupe suédois ABBA ont résonné par les fenêtres jusque très tard dans la soirée. Ces fêtes en plein confinement font désormais l'objet d'une enquête de police.

Cette militante des droits animaux – elle a travaillé pour l'ONG Oceana et œuvre désormais pour la Fondation Aspinall (qui réintroduit en milieu sauvage certaines espèces menacées élevées en captivité) – aurait aussi joué un rôle dans le sauvetage d'un chenil à Kaboul, en Afghanistan, au mois d'août. Cette opération rocambolesque a fait scandale : la vie d'une grosse centaine de chiens et chats, pourtant pas menacée par les talibans, aurait été privilégiée sur celle des humains. Et c'est sans compter le « *wallpaper gate* », le scandale des papiers peints du 11 Downing Street, payés à un prix exorbitant. Carrie et Boris Johnson ont bénéficié des services de la décoratrice d'intérieur Lulu Lytle et surtout d'une avance de plusieurs milliers de livres sterling d'un donateur du Parti conservateur – un arrangement prohibé par la commission électorale britannique.

Ces histoires et soupçons ont valu à la jeune femme les sobriquets peu enviables de « *Carrie Antoinette* » ou de « *Lady Macbeth* » dans la presse tabloïd. Pour ses partisans, l'affaire est entendue : Carrie Johnson est victime d'une campagne sexiste, elle est ciblée parce qu'elle est une femme jolie et intelligente. Et ceux qui lui veulent du mal espèrent atteindre son mari, alors que l'ambiance est à couteaux tirés au Parti conservateur. « *Ces critiques sont sexistes, indignes et fausses* », a martelé le ministre de la santé, Sajid Javid, qui a employé Carrie Johnson comme conseillère en communication à la fin des années 2010.

Sarah Brown, l'épouse du premier ministre Gordon Brown, s'était tenue très loin des caméras, Chérie Blair dirigeait un cabinet d'avocats et Samantha Cameron créait des vêtements. Carrie Johnson, elle, connaît les tories comme sa poche, tout comme le Lobby, le club des journalistes politiques britanniques. Et elle représente presque tout ce que l'aile droite du Parti conservateur déteste : elle est trop progressiste, trop écoguerrière. La trentenaire, fille d'une juriste et d'un des fondateurs du quotidien *The Independent*, très sensible à la cause environnementale, s'est mariée avec Boris Johnson en mai 2021 dans une robe de location, privilégie les marques de vêtements écoresponsables et défend les droits des communautés LGBT+. Passée par la très sélecte école pour jeunes filles Godolphin et Latymer, diplômée en théâtre de l'université de Warwick, Carrie Johnson est ambitieuse et a du flair : dès 2012, elle participait à la campagne des municipales londoniennes aux côtés du maire sortant – un certain Boris Johnson. Elle a parié sur le Brexit en 2016 et travaillé pour Michael Gove, un des poids lourds du gouvernement. Elle a aussi du cran. En 2007, elle a témoigné à visage découvert dans le procès du chauffeur de taxi et agresseur sexuel John Worboys, dont elle fut une des victimes. Ne disposant pas à Downing Street d'un statut spécifique définissant son rôle politique, elle s'est fait beaucoup d'ennemis. Dont de très coriaces : Dominic Cummings, l'ancien conseiller spécial de Boris Johnson, architecte de la campagne référendaire victorieuse du Brexit, la déteste cordialement depuis qu'elle a contribué à l'évincer de Downing Street, fin 2020. Il l'appelle désormais « *Princess Nut Nuts* » (« *princesse timbrée* ») et ne rate pas une occasion de l'éreinter sur les réseaux sociaux. (M)

Carrie Johnson,  
à Manchester,  
le 5 octobre 2021.



## LE DÉPUTÉ ARRIVE AVEC SES BASKETS JAUNE PÉTANT,

dans un de ces bars branchés de Budapest où il évolue comme un poisson dans l'eau. « *Je viens d'une famille très freudienne* », lance-t-il en forme de présentation dans un anglais parfait, avant de répondre aux questions au rythme d'une mitrailleuse, mais en écartant systématiquement les plus intimes. « *Je comprends que ça vous intéresse, mais vous n'êtes pas mon psychologue.* » À 30 ans, Péter Ungár, élu d'opposition du Parti vert de Hongrie (LMP), est une des plus grandes énigmes de la vie politique hongroise. Bien que fils de la principale figure intellectuelle du pouvoir de Viktor Orbán –, Maria Schmidt, la directrice du Musée de la terreur de Budapest –, il est l'un des leaders de l'alliance inédite de six partis d'opposition qui espère renverser le premier ministre nationaliste, au pouvoir depuis douze ans, lors des élections législatives du 3 avril. À cela s'ajoute qu'il est le premier responsable politique hongrois en activité à avoir assumé ouvertement son homosexualité. Un choix courageux à l'heure où Viktor Orbán a décidé de faire du sujet le principal axe de sa campagne. Le même jour que les législatives, les Hongrois sont en effet invités à se prononcer par référendum sur « la protection des enfants », avec des questions aussi biaisées qu'« *êtes-vous favorable à l'enseignement de l'orientation sexuelle aux mineurs sans le consentement des parents ?* » ou « *êtes-vous favorable à la promotion de la thérapie de changement de sexe pour les enfants mineurs ?* » « *Un référendum homophobe, mais qui n'aura aucune conséquence juridique vu la formulation des questions* », veut rassurer Péter Ungár, dans un contexte où de nombreux homosexuels ont quitté la Hongrie ces dernières années face au climat de haine et aux messages gouvernementaux confondant homosexualité et pédophilie. Né en 1991 dans une riche famille de Budapest, Péter Ungár assure avoir découvert son homosexualité à la fin des années 2000, « *à une époque où l'extrême droite s'en prenait violemment à la Gay*



Péter Ungár, à Budapest, le 10 février.

## EN HONGRIE, UN “FILS DE...” GAY EN CAMPAGNE.

Avec une coalition de partis d'opposition, le député Vert Péter Ungár espère renverser le gouvernement nationaliste aux élections législatives hongroises du 3 avril. Le trentenaire, fils d'une intellectuelle pro-Orbán, est le premier parlementaire de son pays à avoir fait son coming out.

Texte Jean-Baptiste CHASTAND — Photo András ZOLTAI

*Pride* », rappelle-t-il. Après avoir fait fortune dans l'immobilier, son père meurt en 2006, en lui laissant en héritage sa fortune et son judaïsme. Peu après, Péter Ungár commence à s'intéresser à la politique « *par rébellion contre [sa] mère* » et pour contrer « *cette atmosphère où tout est devenu trop hystérique, trop divisé et trop émotionnel* » sous l'influence de Viktor Orbán. Arrivé au pouvoir en 2010, l'ancien dissident anticommuniste va mettre en place une implacable politique de mise au pas des différents contre-pouvoirs : parquet, médias, universités... Tout cela alimenté par une rhétorique nationaliste qui prend pour cibles successivement l'Union européenne, les migrants,

le milliardaire d'origine hongroise et juive George Soros, les LGBT. Douze ans plus tard, Viktor Orbán est toujours au pouvoir et, malgré l'alliance inédite décidée par la gauche, le centre et une formation issue de l'extrême droite pour essayer de le battre, le résultat s'annonce très serré. Pendant ce temps, la mère de Péter Ungár, historienne de formation, prend régulièrement la plume pour défendre Viktor Orbán sur la scène internationale. Maria Schmidt le soutient même quand il finit par forcer l'université d'Europe centrale, fondée et financée par George Soros, à quitter Budapest pour s'exiler à Vienne, en Autriche. « *Une pépinière marxiste* », fustige-t-elle dans un de ses textes. À cette

époque, son fils venait pourtant tout juste d'y obtenir son master. Cette expulsion était une « *décision horrible* », se souvient-il. Qu'a-t-il dit à sa mère lors des déjeuners dominicaux ? « *On ne parle plus beaucoup de politique ensemble* », répond-il tout juste, en refusant de la critiquer en public. « *Je ne pense pas qu'elle ait jamais voté pour moi* », lâchera-t-il seulement. Ses origines familiales ne l'empêcheront pas d'être élu au Parlement sur les listes d'opposition une première fois en 2018, à 26 ans seulement. Peu après, il fait son coming out. « *Ce n'est pas comme si tout le monde n'était pas déjà au courant* », sourit l'élu, en relativisant l'importance de cet événement. Se définissant comme un « *pragmatique* », Péter Ungár refuse d'ailleurs d'être enfermé dans ce sujet, en assurant qu'il s'intéresse d'abord aux « *questions sociales* ». Si l'opposition gagne les législatives, il promet toutefois que la très contestée loi votée en juin 2021 pour interdire de montrer aux mineurs des contenus représentant l'homosexualité sera abolie. Le droit de changer de genre dans l'état civil pour les transsexuels sera rétabli, et un référendum sur le mariage pour tous sera organisé. « *Pas sûr qu'on le gagne* », reconnaît-il toutefois. Ce pragmatisme associé à sa fortune suscite des railleries dans certains rangs de l'opposition, où on le suspecte de double jeu. Il détient ainsi toujours un sixième de l'entreprise familiale héritée de son père, aux côtés de sa mère et de sa sœur. Avec son argent, il a aussi acheté des médias, un choix destiné à contrer l'empire médiatique du pouvoir en place, mais qu'il dit aujourd'hui « *regretter* ». À l'automne, il a échoué à se faire désigner candidat dans une circonscription de province où il s'était fait parachuter lors des primaires organisées par l'opposition. Face à un baron local de la gauche, le jeune Budapestois a perdu par moins de 200 voix d'écart. « *Pas mal pour un milliardaire [en forints, la monnaie hongroise] gay et juif de Buda [le quartier chic de la capitale] issu d'un milieu pas très clair* », a-t-il défendu sur Facebook juste après sa défaite. (M)



# CORSAIR

Voyagez en bonne compagnie | ✈



ON ADORE  
VOUS PRENDRE SOUS  
NOTRE AILE | ✈

Avoir une équipe attentionnée,  
à l'écoute de vos envies et de vos attentes,  
c'est ça voyager en bonne compagnie.

**ON NE L'Y PRENDRA PAS.** Deux ans après son entrée en politique, Audrey Pulvar est une grande brûlée qui ne veut plus s'approcher du feu électoral. Certes, pas question pour elle de démissionner de la Mairie de Paris ni du conseil régional d'Île-de-France. « *Je me suis engagée auprès des Parisiens, des habitants d'Île-de-France, et j'irai jusqu'au bout de mes mandats* », assure l'ancienne journaliste vedette, assise à la buvette de l'Hôtel de ville, entre deux votes au Conseil de Paris. Mais elle se cantonne désormais à son sujet de prédilection, l'alimentation, et évite soigneusement toute polémique. Pour la présidentielle, elle se fait discrète, afin de ne pas avoir à trancher entre Christiane Taubira et Anne Hidalgo. L'ancienne ministre de la justice est une des figures politiques dont elle se sent le plus proche. Mais s'afficher à ses côtés serait immédiatement interprété comme une trahison à l'égard de la maire de Paris, à qui Audrey Pulvar doit sa carrière politique, et dont elle est l'adjointe. Résultat : « *Je soutiens la gauche, du Parti communiste jusqu'à Anne Hidalgo, mais sans appuyer aucun candidat en particulier, dans la mesure où il n'y a pas d'union* », dit-elle en s'enfonçant dans la

banquette rouge. Une prudence remarquée : au sein des adjoints socialistes et apparentés, elle est la seule à ne pas parrainer la candidate Hidalgo. « *Elle est l'exception qui confirme la règle*, commente le sénateur socialiste Rémi Féraud, patron du groupe Paris en commun. *Mais elle ne franchit aucune ligne jaune, et elle bosse très bien sur ses dossiers.* » Tout avait si bien commencé. En 2019, après s'être fréquentées de loin, Audrey Pulvar et Anne Hidalgo connaissent une sorte de coup de foudre politique. En janvier 2019, après avoir quitté le gouvernement quelques mois plus tôt, Nicolas Hulot reprend la présidence de la Fondation pour la nature et l'homme, qu'il avait confiée à Audrey Pulvar. L'ancienne chroniqueuse d'« On n'est pas couché » se cherche donc une autre activité. Au même moment, Anne Hidalgo est en quête de visages neufs pour sa campagne municipale. C'est ainsi qu'Audrey Pulvar devient, à l'automne 2019, l'une des porte-parole de la candidate socialiste, puis son adjointe à l'alimentation. Sa mission : faire de Paris « *la capitale du mieux-manger* ». Quelques mois plus tard, sous l'impulsion d'Anne Hidalgo, les socialistes propulsent la nouvelle élue en tête de leur liste

pour les régionales en Île-de-France. Très vite, pourtant, l'idylle avec le PS tourne court. Dès la fin 2020, Audrey Pulvar sent que la confiance n'est plus là. Quand l'union de la gauche tant espérée se révèle impossible et que la campagne s'embourbe, ils ne sont plus très nombreux à la défendre. On lui reproche de jouer les stars, de ne pas écouter les élus aguerris. Sa défense des réunions non mixtes au sein du syndicat étudiant UNEF est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Sur ce sujet sensible de l'universalisme républicain, la candidate s'écarte de la ligne officielle. Anne Hidalgo n'a pas un mot pour la soutenir quand la polémique enfle, pas plus qu'Olivier Faure, le patron du PS. Audrey Pulvar envisage de jeter l'éponge. Elle serre les dents, multiplie les séances de yoga et de méditation pour tenir bon, mais la suite de la campagne se révèle très rude. Et au soir du scrutin, lorsque sa liste arrive en cinquième position, avec seulement 11,1 % des voix, derrière les écologistes, les couteaux sont tirés. De tout cela, Audrey Pulvar a décidé de ne rien trahir. « *Je suis une femme libre et hyperloyale à la fois* », explique-t-elle. Ne comptez pas sur elle pour se fendre d'un vénéneux *Merci pour ce moment*, à la manière de Valérie Trierweiler en 2014. Elle préfère se concentrer sur son activité d'adjointe. « *Je veux juste qu'on me laisse travailler sur mes sujets, l'agriculture, l'alimentation, qui me passionnent* », a-t-elle demandé aux hiérarques socialistes après les régionales. Anne Hidalgo a choisi de la garder comme adjointe, mais ne lui parle plus guère. Prochaine étape : la présentation, en mai, d'un grand plan pour l'alimentation durable à Paris. Elle assume aussi un rôle de consultante et de « directrice scientifique » au sein de la Green Management School, une école de commerce privée qu'elle a cofondée en 2020 à destination des étudiants désireux d'« *apprendre à sauver le monde* ». Ces prochaines semaines, elle doit en outre proposer une courte interview quotidienne autour du thème de l'environnement sur B Smart, une nouvelle chaîne consacrée à l'économie et la finance. « *Une gymnastique pour ne pas perdre les réflexes* » de la télévision, dit-elle. Et ensuite ? Audrey Pulvar exclut à ce stade de participer de nouveau à une élection. « *Je ne suis pas dans l'état d'esprit de me représenter.* » Un tour en politique, et puis c'est tout. « *J'avais lâché en cours de route les séries politiques comme Baron noir, parce que je trouvais les scénarios trop violents, peu crédibles*, glisse-t-elle en guise d'explication. *Mais ce que j'ai découvert depuis un an et demi est bien pire que la pire de ces fictions.* » En revanche, elle entend continuer à défendre les valeurs qui lui sont chères, à l'issue de ses mandats. « *La démocratie participative, le climat et la biodiversité sont des sujets que je ne vais pas abandonner.* » À bientôt 50 ans, « *j'ai déjà eu plusieurs vies, je peux en avoir d'autres* ». Le café est fini. L'élue repart en séance. Loyale, mais libre en même temps. (M)

## POUR LA PRÉSIDENTIELLE, AUDREY PULVAR APPORTE SON SOUTIEN À LA NEUTRALITÉ.

Échaudée par sa défaite aux régionales, l'adjointe à la Mairie de Paris et conseillère d'Île-de-France compte arrêter la politique à l'issue de ses mandats. Et se garde de trancher entre Anne Hidalgo et Christiane Taubira dans la course à l'Élysée.

Texte Denis COSNARD



Christiane Taubira, Anne Hidalgo et Audrey Pulvar, à Paris, le 21 février 2019.



# CORSAIR

Voyagez en bonne compagnie | ✈

BUSINESS



**DORMEZ VRAIMENT  
SUR UN NUAGE | ✈**

Pouvoir dormir **sans être dérangé** sur des sièges  
totalement inclinables, dans des cabines insonorisées,  
c'est ça voyager en bonne compagnie.



Les joueurs de l'AS Bel Air (en noir et blanc) face à l'équipe de la gendarmerie, le 9 février, sur la pelouse du stade de Lunesse, à Angoulême.

## À ANGOULÊME, DES GENDARMES MOUILLENT LE MAILLOT POUR SÉDUIRE LES JEUNES.

Le 9 février, le club de foot de la cité Bel Air, affrontait l'équipe de la gendarmerie. L'initiative contribue, depuis janvier 2020, à améliorer les relations entre jeunes et force de l'ordre. Voire même, espèrent les bleu marine, à susciter des vocations.

Texte Claire MAYER — Photo Yohan BONNET

**SUR LA PELOUSE SYNTHÉTIQUE DU STADE DE LUNESSE**, à Angoulême, le froid de ce 9 février n'a pas démotivé les joueurs. Près du banc des remplaçants, Yadaly Sakho, coach de l'AS Bel Air, motive ses troupes, imperturbable. De son côté, Vincent Losantos fait tourner son effectif. Dominatrice en première période, son équipe s'est finalement inclinée, victoire 6-3 de l'AS Bel Air. À l'issue de la rencontre, un maillot est échangé, quelques accolades aussi. Une soirée banale pour un match qui l'est beaucoup moins : car pour la quatrième fois depuis janvier 2020 ce sont des gendarmes d'Angoulême qui sont venus affronter les footballeurs de la cité de Bel Air. «*Au début, je me suis demandé : "Mais pourquoi leur équipe s'appelle 'équipe gendarmerie' ? Ce sont de vrais gendarmes ?"*», s'amuse Salim Bouazza, 20 ans, venu encourager ses coéquipiers. «*On ne va pas se mentir, ça choque un peu, mais ça permet aussi de montrer que ce sont des gens comme nous*», poursuit-il. Sur le banc de touche, Ihssan Ghomriche est venu lui aussi soutenir ses collègues

gendarmes. Lors du dernier match, en juin 2021, il s'est grièvement blessé au tendon d'Achille. Sa convalescence est loin d'être terminée, mais ce soir il tenait à revoir ceux qu'il a affrontés sur le terrain. Ceux qui ont pris le temps de demander de ses nouvelles. «*Nous partageons les mêmes valeurs sportives, et ça permet à la population de nous voir avec un œil différent*», commente-t-il. Ici, on assure lutter contre toute forme de discriminations, dont la misogynie fait aussi partie. L'effectif des gendarmes compte quatre femmes. Si l'initiative d'organiser des rencontres sportives entre forces de l'ordre et jeunes des quartiers n'est pas neuve, Yadaly Sakho et Vincent Losantos veulent aller plus loin qu'un échange de ballon. Ils se sont rencontrés en septembre 2020, lors de l'inauguration de ce terrain synthétique, au pied de la cité Bel Air-La Grand Font. Un quartier populaire dit prioritaire, construit pendant les «*trente glorieuses*», qui compte 100 000 habitants, et enregistre un taux de chômage de 27 %. Pour tenter de lui donner un nouveau souffle,

un plan de réhabilitation de 58 millions d'euros a été lancé en 2019, dans le cadre de l'opération renouvellement urbain (ORU). Mais, ici, il y a bien longtemps que les commerces ont disparu. Yadaly Sakho, qui a grandi à Bel Air, se souvient, petit, de la boulangerie du coin, fermée depuis de nombreuses années.

La gendarmerie est voisine de ce quartier qui n'a pas eu à déplorer de trop graves incidents. Quand il est arrivé en 2019, l'adjudant Vincent Losantos a entrepris de créer des liens dans son équipe grâce au sport. «*Il n'y avait plus d'équipe de foot depuis quinze ans. Je l'ai relancée, nous sommes aujourd'hui entre 35 et 40*», raconte-t-il. Lorsqu'il rencontre Yadaly Sakho, directeur de l'accueil de loisirs des 12-17 ans et secrétaire général du centre animation jeunesse (CAJ) de Bel Air, il a tout de suite l'idée d'organiser des rencontres sportives entre les deux équipes. Si la gendarmerie n'intervient pas directement dans la cité, contrairement à la police nationale, l'objectif est de faciliter les rapports des habitants avec les forces de l'ordre et notamment la brigade spécialisée de terrain (BST). Le but est aussi de véhiculer une bonne image de la gendarmerie et de «*changer notre mentalité aussi face aux jeunes*», reconnaît Vincent Losantos. Malgré quelques réflexions, l'adhésion a été rapide de la part de ses collègues. «*S'il n'y a pas ce match de foot, à quel moment rencontre-t-on les jeunes ?*», interroge l'adjudant. Avec Yadaly Sakho, figure emblématique du quartier de Bel Air, ils souhaitent profiter de l'expérience pour proposer une visite de la gendarmerie aux adolescents, afin de présenter les différents corps de métier et, pourquoi pas, susciter des vocations. «*Maître-chien, motards, service informatique...*», détaille Vincent Losantos. «*Le Covid nous a pas mal freinés dans nos idées*, regrette Yadaly Sakho. Mais, dès qu'on le pourra, on aimerait organiser un barbecue entre les deux équipes, apprendre à mieux se connaître, parler du rapport avec la gendarmerie... » D'ailleurs, l'initiative a essaimé. Un tournoi de tennis de table a déjà eu lieu avec la police de proximité. «*On a gagné évidemment, ne manque pas de préciser Salim Bouazza. Ça nous permet de nous rencontrer ailleurs que dans la rue.* » Beaucoup se souviennent de la phrase lancée en 2003 à Toulouse par Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'intérieur : «*La police n'est pas là pour organiser des tournois sportifs, mais pour arrêter les délinquants, vous n'êtes pas des travailleurs sociaux.* » Près de vingt ans plus tard, Bel Air n'est pas du même avis. (M)





**(RED)UIRE**  
LES ÉMISSIONS.

**(RED)ÉFINIR**  
LES MISSIONS.

**Nouvelle (500)<sup>RED</sup>** est une grande première, elle symbolise la collaboration inédite entre un constructeur et l'organisation (RED) qui, depuis 15 ans, sauve des vies en luttant contre les urgences sanitaires. Avec une détermination partagée et une volonté commune : inspirer le changement avec des solutions solidaires et adopter une démarche plus responsable pour un futur meilleur, socialement plus équitable. C'est aussi pourquoi Fiat reversera une partie des profits de chaque vente de (500)<sup>RED</sup> au Fonds Mondial. Nouvelle (500)<sup>RED</sup>, électrique pour (RED)uire les émissions, (RED) pour (RED)éfinir les missions.

**NOUVELLE 500 À PARTIR DE 109 €/MOIS<sup>(1)</sup> SANS AUCUNE CONDITION DE REPRISE LLD 37 MOIS AVEC GO+easy, APPORT DE 2500 €, BONUS ÉCOLOGIQUE DE 6000 € DÉDUIT**



(1) Exemple pour Nouvelle 500 Action au tarif conseillé du 03/01/2022 en location longue durée sur 37 mois et 30000 km maximum, soit 37 loyers mensuels de 109 € TTC après apport de 8500 € TTC ramené à 2500 € après déduction du bonus écologique de 6000 €. Offre sans condition de reprise, non cumulable avec d'autres offres en cours, réservée aux particuliers et valable jusqu'au 28/02/2022 dans le réseau Fiat participant. Sous réserve d'acceptation de votre dossier par Leasys France, SAS - 6 rue Nicolas Copernic - ZA Trappes-Élancourt - 78190 Trappes - RCS Versailles 413 360 181. **Modèle présenté** : Nouvelle (500)<sup>RED</sup> cabriolet avec option (235 € TTC/mois aux mêmes conditions). **Gamme Nouvelle Fiat 500** : consommations min/max (Wh/km) : de 130 à 149; émissions de CO<sub>2</sub> (g/km) : 0 à l'usage. Jusqu'à 320 km d'autonomie électrique en WLTP et jusqu'à 460 km d'autonomie électrique en ville en WLTP.

**LEASYS**  
STELLANTIS



C'EST LÀ QUE ÇA SE PASSE

# 48° 50' 28" N 02° 21' 08" E

LE COLLECTIF HOME CINÉMA, QUI OCCUPE ILLÉGALEMENT LE CINÉMA PARISIEN LA CLEF, MOBILISE DEPUIS FIN JANVIER CINÉASTES ET GRAND PUBLIC POUR ÉCHAPPER À L'EXPULSION. CONTESTANT LE RACHAT DE L'ÉTABLISSEMENT PAR LE GROUPE SOS, LES MILITANTS COMPTENT SUR LEUR CAMPAGNE DE COLLECTE DE FONDS POUR S'APPROPRIER LES LIEUX.

Texte Sevin REY-SAHIN



### ÉVICTION IMMINENTE

«Expulsion immédiate, des films tout le temps», annonce l'affiche sur la porte du cinéma La Clef, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement parisien. Depuis le 1<sup>er</sup> février, le collectif Home Cinéma, qui occupe illégalement la salle depuis l'automne 2019, craint d'être délogé à tout moment, le tribunal administratif ayant «enjoint au concours de la force publique». Alors, il s'installe davantage. Des films sont projetés dès 6 heures du matin, des bénévoles gardent les lieux la nuit. Fin 2020, le groupe SOS a racheté l'immeuble au comité social et économique de la Caisse d'épargne et souhaite qu'il soit libre de toute occupation pour que la vente soit effective. Contestant l'opération, l'association Home Cinéma a relancé sa campagne de récolte de fonds pour racheter l'établissement. Il a rassemblé plus de 15 000 euros en cinq jours, pour un total global de 120 000 euros. Une somme loin des 4,2 millions que SOS a déboursés pour l'achat.

### HISTOIRE SANS FIN

En 1969, dans ce quartier encore étudiant et militant, Maurice Frankfurter achète ce vieux bâtiment de la rue Daubenton pour en faire un cinéma. En 1980, le comité d'entreprise de la Caisse d'épargne se l'offre afin de l'utiliser comme lieu culturel pour ses salariés mais laisse les exploitants gérer les deux salles de projection. Dans les années 1990, c'est l'association Images d'ailleurs qui y joue des films issus des cultures noires et de l'Afrique subsaharienne. Faute de rentabilité, les portes se ferment en 2009. Elles rouvrent un an après grâce à l'association L'usage du monde, cette fois-ci. Son président tente en vain de racheter l'établissement lorsque le propriétaire historique met l'immeuble en vente en 2015. Trois ans plus tard, le dernier cinéma associatif de Paris baisse le rideau jusqu'à sa réouverture «illégal», en septembre 2019.

### SQUAT CULTUREL

Films rares, courts- et moyens-métrages expérimentaux accessibles pour un prix libre, des cours de projection, des débats avec les réalisateurs, une résidence de création... En deux ans, les squatteurs de Home Cinéma, un collectif d'une quarantaine de cinéphiles et d'anciens salariés de La Clef, ont fait de ce lieu un endroit unique dans ce Paris bourgeois à deux pas du Jardin des plantes. «Ici, on fait le cinéma de demain», se réjouit Éole Bony, producteur et bénévole. À l'automne 2020, pour pérenniser ce projet culturel, l'équipe s'était approchée du groupe SOS, le leader de l'économie sociale gérant plus de 500 associations et générant plus de 1 milliard de bénéfices grâce à ses crèches ou à ses Ehpad. «Ils ont rapidement voulu acheter le bâtiment alors que nous voulions que La Clef sorte de la spéculation immobilière et devienne un bien public», déplore un membre historique du groupe.

### CRISE DE CONFIANCE

«Il y a une forme d'injustice. On leur propose de les laisser aux manettes des lieux, mais ils ne nous font pas confiance parce qu'on est identifié à la "start-up nation"», déplore Nicolas Froissard, le porte-parole de SOS. Et pour cause, son patron, Jean-Marc Borello, n'est autre que le délégué général adjoint de LRM. Prévenus par d'autres associations achetées par le groupe, les militants craignent plus les méthodes néolibérales de réduction de coûts du groupe associatif que sa proximité avec la Macronie. Home Cinéma redoute aussi que le groupe à la tête d'un patrimoine immobilier de 500 millions d'euros soit plus intéressé par la spéculation que par leur projet culturel. «On leur a proposé d'être mécène plutôt que propriétaire, mais ils ont refusé», dénonce un membre. Soutenu par la Société des réalisateurs de films, La Clef espère convaincre d'autres donateurs du monde du cinéma. (M)



J'agis  
avec  
**ENGIE**

**En 2020, les offres  
d'électricité verte d'ENGIE,  
c'est 43% d'émissions CO<sub>2</sub> en moins<sup>(1)</sup>.**

L'électricité verte des offres ENGIE, certifiée d'origine renouvelable<sup>(2)</sup>, émet 34 gCO<sub>2</sub>e par kWh contre en moyenne 60 pour le marché français. On vous explique tout sur [carbone.engie.fr](https://www.carbone.engie.fr)



**1<sup>er</sup> fournisseur d'électricité verte<sup>(3)</sup>**

**L'énergie est notre avenir, économisons-la!**

(1) Chiffre calculé pour 2020, issu de la comparaison entre l'intensité carbone moyenne liée à la consommation des clients particuliers d'ENGIE en offres Elec Verte sur la base des Garanties d'Origine émises sur le marché européen (dont le marché français), soit 34gCO<sub>2</sub>e/kWh, et l'intensité carbone moyenne du mix de consommation électrique français, soit 60gCO<sub>2</sub>e/kWh (source : base-carbone ADEME 2020). Plus d'infos sur [carbone.engie.fr](https://www.carbone.engie.fr)

(2) Électricité verte ou Elec Verte : pour tout nouveau contrat d'électricité souscrit par un client particulier, à l'exclusion des offres Classique, de l'offre Elec Référence Essentielle 1 an et de l'offre d'électricité Happ-e, ENGIE achète l'équivalent de la quantité d'électricité consommée par le client en Garantie(s) d'Origine émise(s) par des producteurs d'énergie renouvelable. Une Garantie d'Origine certifie que de l'électricité a été produite à partir d'une source d'énergie renouvelable et injectée sur le réseau électrique.

(3) Source interne ENGIE. Pour les particuliers (sites résidentiels) en offres à prix de marché d'électricité verte en France métropolitaine, hors Corse (au 30/06/2020).

ENGIE : SA AU CAPITAL DE 2 435 285 011€ - RCS NANTERRE 542 107 651. © Getty Images.



**LORSQU'IL EST QUESTION DE MONUMENTS HISTORIQUES,** on pense spontanément à Notre-Dame de Paris, au Mont-Saint-Michel ou encore aux constructions de Le Corbusier. Dans ce cas présent, il s'agit d'une petite maison du village de Roquevaire, situé à 8 kilomètres d'Aubagne, dans les Bouches-du-Rhône. Les curieux qui traversent Pont-de-l'Étoile, un quartier du bord de l'Huveaune, s'arrêtent souvent, interloqués, devant sa façade décorée de centaines de céramiques bariolées. Le nom de l'édifice : la maison de « Celle-qui-peint ». Une procédure instruite par la direction régionale des affaires culturelles (DRAC) pour inscrire la demeure au répertoire des monuments historiques est en cours depuis novembre. Un premier avis doit être rendu lors d'une commission plénière au printemps 2022. Pénétrer dans ce logis de deux étages est une expérience étonnante. Le visiteur peine à se faufiler parmi un dédale de toiles accumulées, posées ici, appuyées là, l'une masquant l'autre. À monter un escalier sur les marches

(peintes) duquel il frôle encore d'autres tableaux. À oser s'asseoir sur une des chaises décorées face à un évier à peine identifiable ou à éviter un pinceau tombé par terre. « *C'est rien, c'est rien* », chuchote Danielle Jacqui, 88 ans, qui indique alors le panneau de céramiques pas encore cuites qu'elle a confectionnées pour orner, encore et toujours, ses fenêtres. Autodidacte, Danielle Jacqui n'a pas fréquenté les Beaux-Arts. Mariée jeune en 1952, mère de quatre enfants, elle vit de petits travaux de maçonnerie, divorce... Puis se lance dans la brocante. Mais « *c'est plus amusant de produire ses images que d'en acheter pour les vendre* », dit-elle aujourd'hui : ses étals sont mis en scène et elle tisse, bricole, écrit, peint. Et finit par pouvoir s'acheter une petite bicoque en 1982. La voilà donc lancée dans une activité sans fin et sans beaucoup de moyens. « *Je suis déficiente mentale en matière d'argent.* » Elle peint des centaines de toiles, réalise autant de sculptures ou de tissages, mais a surtout entrepris de décorer la façade de sa

maison. C'est peu dire que son inscription au répertoire des monuments historiques sonnerait comme une consécration pour sa propriétaire-artiste. Dans son rapport préliminaire, la DRAC souligne « *le caractère d'unicité (...) d'œuvre totale* » du lieu et précise que l'examen « *devra s'attacher à tous ses aspects (maison, aménagement, mobilier, collections)* ». Un éventuel refus de l'administration peut tenir aux embarras qu'un tel classement peut entraîner pour la commune concernée ou à l'insuffisante originalité ou qualité de l'édifice en question. Concernant la maison de Danielle Jacqui, ces deux dernières raisons sont à écarter. La mairie de Roquevaire, dans laquelle figurent des statuettes de l'artiste dans le bureau d'accueil, soutient la démarche. « *Ce serait formidable pour Roquevaire* » et ses 8 700 habitants, estime l'édile Yves Mesnard, qui est intervenu pour ce classement auprès des autorités préfectorales. Danielle Jacqui, actuellement absorbée par l'impossible

recension de ses toiles, bénéficie d'une reconnaissance outre-Atlantique. Depuis 1973, elle a été invitée en Pennsylvanie, à Baltimore, à New York... La Suisse, pays pionnier en matière d'art naïf, a recueilli à Lausanne, à La Ferme des tilleuls, un projet constitué de 36 tonnes de céramiques initialement fabriquées pour décorer la gare d'Aubagne mais finalement abandonné par la mairie, car trop grand et trop cher. Sans oublier que des éditions d'art helvétiques ont sollicité l'artiste pour la publication d'un livre biographique. À ce propos, Danielle Jacqui, toujours battante à son grand âge, s'emploie à ouvrir une vieille valise contenant les dizaines de feuillettes qu'elle a écrits depuis des années. « *C'est pour le livre* », dit-elle, presque gênée. Elle a été commissaire (« *je déteste ce mot commissaire* ») du Festival d'art singulier d'Aubagne durant treize années, avant que la mairie passée à droite ne mette un terme à la manifestation, prétextant du caractère pornographique d'une œuvre exposée.

La perspective que l'œuvre de sa vie soit classée « *plaît beaucoup* » à Danielle Jacqui. « *Pour ce village qui meurt, c'est essentiel.* » Cela évitera aussi une dispersion de ses créations redoutée par l'artiste, qui se réjouit que « *l'unité de [son] travail soit soulignée dans le rapport de la DRAC* ». Elle a toujours souhaité « *être reconnue... par ma mère.* » Une féministe, résistante et communiste ne disposant « *que d'un brevet élémentaire* » et trop accaparée par son action politique pour s'occuper de sa fille. Danielle Jacqui a d'ailleurs porté à sa mère les premiers signes de cette reconnaissance. Un petit article de *La Provence* paru en 1980 quand 47 de ses œuvres furent exposées par la galerie d'art Migros à Schaffhausen, en Suisse. « *Oui, ma mère c'était le moteur de mon action* », insiste cette militante « *de la sincérité* » qui doute encore de ses compétences en matière artistique. (M)

## À ROQUEVAIRE, UN MONUMENT D'ART NAÏF EN QUÊTE DE RECONNAISSANCE.

Depuis les années 1980, l'artiste autodidacte Danielle Jacqui décore inlassablement la façade de sa demeure, près de Marseille. À 88 ans, l'œuvre de sa vie pourrait être enfin classée monument historique.

Texte Michel SAMSON



L'artiste Danielle Jacqui (en août 2021) et la façade de sa maison ornée de céramique, à Roquevaire (Bouches-du-Rhône), le 1<sup>er</sup> août 2018.





Pour que demain  
les plus fragiles  
aient toujours  
leurs médecins

## Vous pouvez transmettre vos biens à Médecins Sans Frontières.

En transmettant vos biens à Médecins Sans Frontières, vous continuez à faire vivre vos convictions et permettez de financer un accès durable aux soins aux populations victimes de crises humanitaires. Depuis près de 50 ans, MSF s'engage à défendre et préserver la santé de tous. Grâce à votre legs, votre donation ou votre assurance-vie, vous serez à nos côtés pour que demain les plus fragiles aient toujours leurs médecins.

### LEGS - DONATIONS - ASSURANCES-VIE / Demande de documentation gratuite et confidentielle

À renvoyer, sans affranchir votre enveloppe, à Médecins Sans Frontières Libre réponse - Autorisation 10617 75884 Paris Cedex 18

Oui, je souhaite recevoir sans engagement de ma part, votre documentation sur les legs, donations et assurances-vie.

MES COORDONNÉES  M  Mme

Prénom : ..... Nom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

E-mail .....@.....

Téléphone : .....



*Catherine Bechereau,  
chargée des  
relations testateurs,  
répond à vos  
questions en toute  
discrétion.*

TÉL : 01 40 21 29 09

E-MAIL : [relations.testateurs@paris.msf.org](mailto:relations.testateurs@paris.msf.org)

Les informations recueillies dans ce formulaire sont destinées au département de la collecte de dons et aux tiers mandatés par MSF à des fins de gestion interne et pour faire appel à votre générosité.

Elles ne sont conservées que pendant la durée strictement nécessaire à la réalisation de ces finalités.

Ces données peuvent faire l'objet d'un transfert, notamment vers un pays en dehors de l'Union Européenne, qui sera encadré par les garanties appropriées requises par la réglementation sur la protection des données. Conformément au RGPD et à la Loi Informatique et Libertés, vous disposez de droits sur vos données (accès, rectification, suppression, limitation, portabilité, opposition) quant à leur traitement et à leur utilisation à des fins de prospection, que vous pouvez exercer en nous écrivant par e-mail à [donateurs@paris.msf.org](mailto:donateurs@paris.msf.org) ou par courrier à 14-34 avenue Jean Jaurès - 75019 PARIS. Pour plus d'information, vous pouvez consulter notre politique de confidentialité disponible sur notre site internet.

LEGS2201

Reconnue d'utilité publique, Médecins Sans Frontières est habilitée à recevoir des legs, donations, assurances-vie exonérés de droits de succession.



14-34 avenue Jean-Jaurès 75019 Paris  
<https://leguez.msf.fr>

# LA SÉRIE QUI DÉVOILE LE NAZISME AU TEMPS DU "SWINGING LONDON".

La mini-série britannique "Ridley Road", actuellement diffusée sur Canal+, montre l'activisme d'un mouvement néonazi à Londres dans les années 1960. Une montée des extrêmes qui résonne avec le climat actuel en Europe.

Texte Samuel BLUMENFELD



Dans *Ridley Road*, Vivien Epstein (Agnes O'Casey) infiltre le Mouvement national-socialiste de Colin Jordan (Rory Kinnear, à gauche).

**PENDANT L'ÉTÉ 1962, UNE MANIFESTATION ORGANISÉE** par le Mouvement national-socialiste britannique (NSM) se tient à Trafalgar Square, en plein centre de Londres. Les militants nazis sont encadrés par des officiers de police présents pour s'assurer que la liberté d'expression est bien respectée. Dès que les affrontements dégénèrent avec les partisans antifascistes venus répondre aux slogans racistes et antisémites, la police intervient, le plus souvent pour placer les contre-manifestants en garde à vue. Dans *Ridley Road*, une mini-série de la BBC diffusée depuis le 7 février sur Canal+, cette mobilisation est à la fois rejouée et complétée par des images d'archives, pour mieux rappeler qu'au moment où la capitale britannique s'apprêtait à devenir le « Swinging London », entre la renaissance du cinéma, l'irruption des Beatles, l'explosion de la mode et du rock, cette ère festive comportait sa face sombre. Le NSM brandissait des croix gammées et des pancartes où était inscrit : « Libérez la Grande-Bretagne du pouvoir juif ». Son leader, Colin Jordan, passé par Cambridge, regardait Oswald Mosley, alors leader du parti fasciste Union Movement, comme un « fasciste caché », bien trop « délicat », selon lui, à l'égard des citoyens juifs britanniques.

Sarah Solemani, la showrunner de *Ridley Road*, n'ignorait rien de ce triste renouveau du début des années 1960. Son père a grandi à cette période au sein d'une famille juive orthodoxe, à Stamford Hill, dans le nord de Londres, où il fut témoin de plusieurs agressions antisémites. Mais c'est après avoir lu le roman éponyme de Jo Bloom, inédit en France, qu'elle a pris la mesure de la menace néonazie pesant alors sur la Grande-Bretagne et trouvé le cadre narratif pour la porter à l'écran. « Pour se protéger de cette violence, une branche militante de la communauté juive avait créé le 62 Group, inspiré du mouvement de résistance antifasciste de Cable Street dans les années 1930. Plus j'ai avancé dans mes recherches, plus j'ai pris la mesure de la campagne de terreur orchestrée par le mouvement nazi. Des synagogues étaient brûlées. Un cocktail Molotov avait tué un jeune garçon juif. Malgré les témoignages expliquant aux forces de l'ordre que des membres du NSM visaient depuis longtemps la synagogue de Cazenove Road, la police avait conclu qu'il s'agissait d'une fête qui avait mal tourné, et non d'un attentat, ce qui ne justifiait aucune enquête ultérieure. »

Si *Ridley Road* est une fiction, la plupart des éléments qui composent la série – un mouvement nazi visant les synagogues, des citoyens juifs britanniques formant une milice pour infiltrer ce mouvement, la passivité de la police londonienne, le personnage de Colin Jordan, qui se revendiquait ouvertement du III<sup>e</sup> Reich, son épouse, Françoise Dior, à la tête d'une organisation néonazie internationale – sont authentiques. Sarah Solemani s'est d'ailleurs adjoint les services de Steve Silver, un historien spécialiste des mouvements d'extrême droite en Grande-Bretagne dans l'après-guerre, pour écrire sa série. « En Europe, les mouvements fascistes avaient été vaincus, explique-t-il. En Grande-Bretagne, les leaders des mouvements fascistes avaient été emprisonnés. Après la guerre, ils ont été libérés et se sont organisés. »

Une vague néonazie a alors frappé le pays à la fin des années 1950, vague dont le socle restait l'antisémitisme et la haine des immigrés au moment où la Grande-Bretagne assistait à sa première poussée migratoire en provenance des Caraïbes. « Les fascistes n'avaient pas pour autant cessé d'être antisémites et sont retournés à leurs antennes, précise Steve Silver. La police britannique avait tendance à regarder fascistes et antifascistes comme les deux faces de la même pièce. L'antisémitisme était très présent au sein de la police britannique et au-delà, au sein de la société anglaise. L'étendue des horreurs de la Shoah n'était pas encore connue par la plupart des Britanniques. Pour certains, la deuxième guerre mondiale était cette "guerre juive" dans laquelle les Britanniques n'auraient jamais dû s'impliquer. Enfin, n'oubliez pas qu'il n'y avait rien d'illégal à être fasciste. C'était avant le Race Relations Act en 1965 qui a été la première législation antiraciste. »

Certains discours, ou certains mots, font de *Ridley Road* une série très contemporaine. Les discours de Colin Jordan sur l'immigration nous ramènent aux mouvements d'extrême droite qui prospèrent aujourd'hui en Europe, tandis que les mots « juif » et « sioniste », devenus interchangeable dans la bouche de ces militants fascistes, ramènent aux récents errements de l'ancien leader du Parti travailliste britannique Jeremy Corbyn – ce dernier avait notamment critiqué les conclusions d'un rapport explosif sur l'antisémitisme dans les rangs du parti lorsqu'il le dirigeait, entre 2015 et 2020. « Écrire cette page d'histoire n'avait de sens que si elle faisait écho au présent, estime Sarah Solemani. Regarder *Ridley Road* et croire qu'il s'agit seulement du passé, c'est ne rien comprendre à cette série. » (M)



# C'EST, PEUT-ÊTRE UN DÉTAIL POUR VOUS... MAIS PAS POUR MARC BEAUGÉ.

LE 13 FÉVRIER, À INGLEWOOD, DE VIEILLES GLOIRES DU RAP AMÉRICAIN ONT ANIMÉ LE SHOW DE LA MI-TEMPS DU SUPER BOWL 2022, QUI OPPOSAIT LES RAMS DE LOS ANGELES AUX BENGALS DE CINCINNATI.



## 1- INTERMÈDE MUSICAL

Vous n'y connaissez rien en football américain ? Rassurez-vous, ce n'est pas du tout le sujet. Le 13 février, l'intérêt du Super Bowl ne tenait en effet pas dans le match opposant les Bengals de Cincinnati aux Rams de Los Angeles, mais bien dans le show proposé à la mi-temps par une kyrielle de quinquas du rap en quête d'un gros cachet et d'un petit revival. Parmi eux, de gauche à droite (sur la photo principale), Eminem, Dr. Dre, Mary J. Blige et Snoop Dogg.



## 2- JEU DE JAMBES

Pour faire face aux 70 000 spectateurs et à près de 90 millions de téléspectateurs du Super Bowl, Mary J. Blige (51 ans) avait sorti le grand jeu. Couverte de cristaux Swarovski, accessoirisée d'un imposant fédora, elle portait de spectaculaires cuissardes démontrant la capacité des vêtements à transcender de façon étonnante leur fonction originelle : qui aurait pu imaginer que les cuissardes, inventées au V<sup>e</sup> siècle pour protéger les cuisses des guerriers, notamment des frottements à cheval, finiraient un jour sur un terrain de football américain.



## 3- CODE COULEUR

Le grand Snoop Dogg (51 ans aussi) avait, lui, opté sans surprise pour beaucoup plus de décontraction. En l'occurrence, un jogging bandana qui mérite quelques explications. Le « code bandana », aussi appelé « code foulard » ou « code mouchoir », est un système de code couleur permettant, historiquement, dans la communauté gay, d'indiquer ses préférences sexuelles. Ainsi, un bandana noir coincé dans la poche arrière du jeans exprimait le goût des rapports SM, un gris un attrait pour la servitude, un orange une tolérance à toutes les pratiques... Mais en ce qui concerne le port du jogging bandana bleu, le mystère est entier.



## 4- ENTRÉE EN MATIÈRE

Dr. Dre (56 ans), lui, avait opté pour un style bien moins chatoyant, notamment pour un jeans faisant la part belle au confort bien plus qu'à la flamboyance. Le docteur était moulé dans une pièce qui contenait, de toute évidence, une bonne dose d'élasthanne, cette fibre synthétique dérivée du polyuréthane mise au point en 1958 par le scientifique Joseph Shivers, de la société américaine DuPont, et initialement appelée « fibre K », offrant de l'élasticité au vêtement. Ce qui, dans certains cas, n'est évidemment pas du luxe.



## 5- LANGAGE DU SIGNE

Enfin, Eminem (50 ans), entièrement vêtu de noir, a profité du Super Bowl pour envoyer quelques signaux plus ou moins cryptés. Ainsi, il s'adonne avec les mains, au signe des cornes, le bien connu « mano cornuto », popularisé dans les années 1980 par le groupe Black Sabbath et devenu un classique des concerts testostéronés. Quelques minutes plus tard, contrevenant aux exigences des organisateurs, Eminem se mettra à genoux en signe de soutien au mouvement Black Lives Matter... Comme quoi, le sujet du jour n'était vraiment pas la victoire des Rams de Los Angeles contre les Bengals de Cincinnati (23-20)... (M)



**GÉRALD DARMANIN A FINALEMENT PRÉSENTÉ SES EXCUSES.** « *Si j'ai offensé quelqu'un, je le regrette bien volontiers* », a-t-il expliqué, sur la chaîne LCI le 10 février, à propos de son interview avec la journaliste Apolline de Malherbe, deux jours plus tôt. « *Non, mais ne vous vexez pas, calmez-vous, Madame, ça va bien se passer* », avait répondu le ministre de l'intérieur, après un désaccord avec l'intervieweuse de BFM-TV à propos du bilan chiffré de sa politique de sécurité. C'est à une position bien moins exposée que Gérald Darmanin apparaît pour la première fois dans *Le Monde*, dans un court article signé Pierre Jaxel-Truer, le 17 octobre 2009, à propos d'une élection législative partielle dans le département des Yvelines. Le futur ministre est brièvement évoqué comme « *directeur de campagne de David Douillet* », alors candidat UMP victorieux. Il faut attendre le 6 juillet 2012 pour que cette jeune pousse politique soit le sujet d'un portrait. À 29 ans, il est le « *nouveau benjamin* » de l'Assemblée nationale après son élection comme député à Tourcoing (Nord). « *Malgré une allure d'étudiant et un visage juvénile, le nouveau parlementaire est déjà un routier expérimenté de la politique* », analyse le journaliste Éric Nunès. L'élue dévoile ses stratégies en quelques formules : « *Les défaites construisent les victoires si elles sont analysées finement* » ; « *Le stoïcisme est une belle arme en politique, il ne faut pas se précipiter, mais attendre que l'erreur vienne de l'autre* » ; ou « *Lorsque je croise des personnes de gauche qui me sont plutôt défavorables, je fais glisser la conversation sur leurs enfants ou leurs animaux domestiques, cela marche toujours. Il faut créer de l'empathie.* » Grâce à cette tactique, Gérald Darmanin est ensuite élu maire de Tourcoing, en mars 2014. Il est la « *figure d'une droite populaire* », le 25 juillet 2014, dans un épisode de la série « *Ils feront le monde* », écrit par Alexandre Lemarié. Le journaliste attaque son article sur la relève au sein de l'UMP de l'époque. « *De jeunes loups attendent leur tour. Gérald Darmanin est de ceux-là* », précise-t-il.

Le maire fraîchement élu de la ville du Nord, longtemps dirigée par la gauche, est décrit comme un « *nouveau de la classe* », à qui les électeurs peuvent dire, « *contrairement aux anciens, vous n'êtes pas encore pourri!* ». Il met en avant ses origines modestes – « *Être un enfant de pauvre est un moteur car on a plus faim que les autres. J'ai très vite compris que je devais avoir une vie différente de mes parents* » – et son deuxième prénom, Moussa. D'où son appel à ne pas stigmatiser les Français d'origine musulmane, qui auraient « *vocation à voter à droite* ». L'ascension du jeune élu de droite est régulièrement documentée : d'abord aux côtés de Nicolas Sarkozy pendant la primaire de la droite, puis comme ministre du budget du premier gouvernement d'Édouard Philippe, à la suite de l'élection d'Emmanuel Macron, en mai 2017. « *Gérald Darmanin visé par une accusation de viol* ». L'enquête de Lucie Soullier, Olivier Faye et Émeline Cazi, datée du 27 janvier 2018, semble interrompre la trajectoire parfaite du jeune ministre. Elle revient en détail sur le dépôt d'une plainte pour viol par Sophie Spatz, concernant des faits de l'année 2009. Les trois journalistes remontent le fil des événements : la lettre de dénonciation de mai 2017, envoyée au garde des sceaux de l'époque, François Bayrou, jugée « *infâme* » par Gérald Darmanin ; les courriers et les mails envoyés par Sophie Spatz « *à la terre entière* » pour raconter les violences sexuelles qu'elle aurait subies ; et les faits, en 2009 – un dîner, un passage par le club libertin parisien Les Chandelles et le retour dans une chambre d'hôtel du quartier de l'Opéra. « *Que s'est-il passé à l'hôtel ? C'est aujourd'hui une parole contre une autre* », expose l'enquête journalistique. Ça ne sera pas la seule concernant le ministre de l'intérieur : le 14 février 2018, Bastien Bonnefous, Cédric Pietralunga, Émeline Cazi et Solenn de Royer détaillent une deuxième plainte, pour « *abus de faiblesse* » cette fois, concernant une habitante de Tourcoing venu solliciter son maire pour un changement de logement. Les journalistes se penchent alors sur la réaction du sommet de l'État, où

l'exécutif décide de ne pas « *se laisser déborder* ». Pas question de demander la démission du ministre. En septembre 2018, il devient même le « *ministre qui s'est rendu indispensable* », comme le décrivent Benoît Floc'h et Audrey Tonnelier. « *Malgré les affaires et les couacs, le patron des comptes publics a eu raison des doutes d'Emmanuel Macron* », débudent-ils. Le jeune ministre se décrit comme « *sociologiquement de gauche et culturellement de droite* » et, pour les deux journalistes, voici un discours « *idéal* » pour garder une « *place de choix en Macronie* ». L'ambitieux ministre semble reprendre son ascension, presque sans encombre. En février 2020, le « *prodige de la droite* » peaufine sa stratégie en vue d'un remaniement. Il est nommé ministre de l'intérieur en juillet, dans ce que Nicolas Chapuis et Audrey Tonnelier évoquent comme la « *plus belle promotion de cette cuvée gouvernementale* ». Sauf que cette évolution déclenche une nouvelle vague de protestations. Le 16 juillet 2020, *Le Monde* publie deux tribunes sur une même page : d'un côté, un texte intitulé « *Ce remaniement discrédite les ambitions françaises de promotion des droits des femmes* », signé par 91 intellectuels et militantes féministes de 35 pays ; de l'autre, 167 députés de la majorité, pour qui les attaques contre le ministre « *font fi de la présomption d'innocence* ». Quelques jours plus tard, le journaliste Alexandre Lemarié raconte comment Gérald Darmanin devient un « *boulet* » pour l'exécutif : le ministre « *reste empêtré* » dans la polémique, tout en jouant la « *sérénité* ». Depuis, les deux plaintes ont été classées sans suite par la justice. Quelques jours après son interview sur BFM-TV, le 10 février 2022, Nelly Garnier, conseillère Les Républicains de Paris, publie une tribune où elle se demande : « *Alors, en vérité, de quoi Gérald Darmanin est-il le nom ?* » Sa réponse : « *Il est tout simplement une offense, pour reprendre le mot si juste d'Apolline de Malherbe, à l'égard de toutes les femmes.* » (M)

Texte Lucas MINISINI

LE 17 OCTOBRE 2009, LA PREMIÈRE FOIS QUE "LE MONDE" A ÉCRIT

# GÉRALD DARMANIN

L'écrivain Joël Dicker, dans les bureaux de sa maison d'édition, Rosie & Wolfe, à Genève, le 3 février.

# La vérité sur l'affaire Joël Dicker.

AUTEUR DE PLUSIEURS BEST-SELLERS, LE ROMANCIER SUISSE A DÉCIDÉ DE S'AUTOÉDITER. LE 10 MARS, IL PUBLIERA LUI-MÊME "L'AFFAIRE ALASKA SANDERS", QUE DIFFUSERA LE GÉANT EDITIS, FILIALE DE VIVENDI. CELUI QUI A REMPORTÉ LE GONCOURT DES LYCÉENS EN 2012 AVEC "LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE HARRY QUEBERT" TRACE AINSI SA VOIE D'ÉCRIVAIN-ENTREPRENEUR. PEUT-ÊTRE VEXÉ QU'AUCUNE GRANDE MAISON D'ÉDITION N'AIT DAIGNÉ L'APPROCHER APRÈS LA MORT, EN 2018, DE BERNARD DE FALLOIS, SON ÉDITEUR ET MENTOR. OU ATTIRÉ PAR UN MODÈLE PLUS LUCRATIF ? Texte Pascale NIVELLE - Photos Matthieu CROIZIER

**DEPUIS UNE DIZAINE D'ANNÉES**, ses épais thrillers s'empilent dans les librairies avec la régularité d'un coucou suisse. Couverture blanche et reproduction d'un tableau d'Edward Hopper, science de l'intrigue, la formule a fait ses preuves depuis 2012. Cette année-là, *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* (5 millions d'exemplaires vendus dans le monde) a remis d'aplomb une petite maison vieillissante, les Éditions de Fallois. Trois ans plus tard, *Le Livre des Baltimore* a confirmé l'addiction



du public aux aventures de Marcus Goldman, héros récurrent qui ressemble beaucoup à son créateur, Joël Dicker. Dans *L'Affaire Alaska Sanders*, troisième tome de la trilogie, qui sortira le 10 mars, ce double de papier continue de surfer sur le succès. Tableau de Hopper (*Gas*) sur fond blanc, patronyme de l'auteur qui claque en rouge, rien n'a bougé sur le nouveau Dicker. Sauf le nom de l'éditeur, orné d'un petit loup bondissant, son animal fétiche.

À 36 ans, l'écrivain suisse romand devient le patron de sa propre maison d'édition, Rosie & Wolfe, basée à Genève. Rosie comme Rosita, une vieille amie qui a toujours cru en lui, et Wolfe comme le prénom de son grand-père et de son fils. Éditeur à part entière ou simple autoéditeur de ses best-sellers ? En 2022, *L'Affaire Alaska Sanders* sera le premier et l'unique nouveau titre du catalogue de la maison. À ce jour, dans les réserves de la jeune société, seules sont alignées ses œuvres, rééditées de frais. Mais d'autres auteurs vont suivre, promet-il d'une voix teintée d'accent genevois : « *On va y aller doucement.* »

À l'entendre, l'édition n'était pas une vocation, la musique du hasard aurait donné le tempo. Après le décès de son éditeur et maître à penser, Bernard de Fallois en 2018, et la disparition de sa maison d'édition en 2021, il s'est retrouvé orphelin, avec en poche le pactole des droits sur ses livres, dont trois best-sellers. Libre, mais seul. « *Je n'ai été sollicité par personne, à peine une lettre type de démarchage* », nous assure-t-il dans son bureau sous les toits, non loin du lac Léman. Joël Dicker et sa foule de lecteurs seraient passés sous les radars de la totalité des maisons parisiennes ? Une information « *incroyable* » pour les professionnels que nous avons interrogés. Mais difficile à vérifier, vu le culte du secret de ce microcosme.

Seuls des proches confirment l'épisode. « *Personne n'a osé l'approcher, aucune grande maison ne s'est présentée* », affirme Michèle Benbunan, amie du romancier, débauchée fin 2019 de Hachette Livre pour devenir directrice générale d'Editis (filiale du groupe Vivendi, dont Vincent Bolloré est l'actionnaire majoritaire). « *Il a attendu de voir ce qui pouvait arriver, mais il n'a pas été contacté*, assure l'éditrice



Dans les locaux de Rosie & Wolfe à Genève. À gauche, une photo de Bernard de Fallois.



Marie-Claire Ardouin, restée trente-quatre ans aux Éditions de Fallois. *Ou alors trop tard, quand il était déjà parti sur son projet.* » Joël Dicker raconte cette période en écarquillant ses yeux couleur glacier : *« J'ai moi-même été très surpris, au point que je me suis dit que, si je n'intéressais personne, autant m'éditer tout seul. Une seule chose est sûre : j'aurais gagné plus d'argent et eu moins d'emmerdements en signant un gros contrat avec un autre éditeur parisien. »* Mais il n'a pas non plus décroché son téléphone. *« Je n'avais pas envie d'aller ailleurs, j'aurais eu l'impression de trahir Bernard. »*

De Fallois, fondateur de la maison du même nom, était un ancien pilier de Hachette Livre, devenu éditeur indépendant à plus de 60 ans. Il a été le premier – et le seul, selon Dicker – à avoir cru en lui, il y a dix ans. *« Gallimard, Albin Michel, Robert Laffont, tout le monde m'a ignoré, raconte-t-il. Cinq livres, trente refus à chaque fois, j'ai gardé toutes les lettres. »* Quand Bernard de Fallois, dénicheur d'inédits de Proust, publie son premier roman de jeunesse, *Les Derniers jours de nos pères* (2012), l'écrivain le choisit pour modèle. Pendant sept ans, jusqu'à sa mort, à 91 ans, il a voulu tout apprendre de lui, avec la foi d'un disciple. Lecture des manuscrits, correction, fabrication, impression, rédaction des contrats, relations avec la presse et les libraires, comptabilité, ventes à l'international... *« Bernard a eu la gentillesse de me laisser mettre les mains dans le cambouis. »* *« Il a appris très sérieusement le métier et, au bout d'un moment, il a tout maîtrisé, confirme Marie-Claire Ardouin. Il est très simple et charmant, il sait ce qu'il veut. C'est un entrepreneur, pas seulement un artiste qui se laisse prendre en charge. »*

Quand il s'agit de ses affaires, Joël Dicker serait même *« une machine de guerre »*, témoigne Élisabeth Trétiack-Franck, attachée de presse indépendante qui a suivi sa tournée promotionnelle pour *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*. *« Il était en piste pour le Goncourt des lycéens [obtenu en 2012] et faisait une tournée de star*

*dans toute la France. Il savait y faire, comment se vendre, parler à tout le monde, dédicacer les livres... C'était l'émeute partout où il passait, les filles hurlaient comme dans les concerts de rock. Pour moi, il a tout compris au business et sait comment séduire un lectorat jeune et féminin. »* Un profil idéal selon Arnaud de Puyfontaine, patron du groupe Vivendi, dont la filiale Editis assurera la diffusion de Rosie & Wolfe. Déjà admirateur de l'écrivain, il a adopté le nouvel éditeur dès leur première rencontre, arrangée par Michèle Benbunan, il y a deux ans : *« C'est rare, un auteur talentueux qui décide d'être chef d'entreprise... Il cherchait à s'adosser à un partenaire industriel, nous lui avons ouvert les bras. »* Qui a fait le premier pas ? *« La vie appartient à ceux qui croient à la beauté de leurs rêves »,* élude Arnaud de Puyfontaine.

Dans les rêves de Vivendi qui, selon son président, vise *« les nouveaux territoires de la production audiovisuelle »*, il y a des foules de Joël Dicker. *« Ses livres ont quelque chose de la série, avec ces personnages qui rebondissent à chaque instant, c'est très télégénique »,* remarque Michèle Benbunan. Sous l'effet de chaînes comme HBO et de plateformes telles que Netflix, une partie des auteurs serait en train de muter, convertis aux cliffhangers et autres effets scénaristiques. Pour le plus grand bonheur des groupes multimédias, mais au désespoir de certains éditeurs traditionnels. *« Tous les jeunes auteurs rêvent d'être adaptés et écrivent en conséquence »,* se lamente l'un d'eux, sous le couvert de l'anonymat. Joël Dicker a anticipé la vague. L'art de gérer les droits audiovisuels, d'adapter les livres en scénarios, rien de tout cela ne lui a échappé non plus pendant sa formation chez de Fallois. *« Bernard a refusé quatre-vingts propositions pour Harry Quebert. J'ai appris que l'auteur doit négocier ses droits et ne pas s'offrir au premier producteur venu. »* En 2018, c'est Jean-Jacques Annaud, réalisateur de *L'Amant* et du *Nom de la rose*, qui a emporté la mise. Le cinéaste confie avoir été frappé par ce roman, lu sur une île presque déserte au large de Cuba : *« C'était une écriture de scénario, on voyait les images, on entendait les dialogues, les personnages secondaires étaient là, dans une vision de l'Amérique très originale, très peu d'écrivains savent faire cela. »* Il en a fait une mini-série de dix épisodes diffusée fin 2018 sur TF1, avec Ben Schnetzer dans le rôle de Marcus Goldman et Patrick Dempsey dans celui de son vieux maître Harry Quebert. *« J'ai repris 80 % des dialogues du livre »,* se souvient le réalisateur. Joël Dicker a suivi toutes les étapes, s'invitant discrètement sur le tournage, au bord du fleuve Saint-Laurent, à 800 kilomètres de Montréal. *« Il est resté devant l'écran de contrôle du premier au dernier jour, confirme Jean-Jacques Annaud. Il avait envie de tout apprendre, du jeu des acteurs à la postproduction. »* Le cinéaste, aujourd'hui âgé de 78 ans, est sorti rajeuni de cette collaboration : *« J'ai grandi avec la Cinémaèque, lui avec la télé, on s'est très bien entendus. »*

Le Suisse attire les louanges autant que les lecteurs. Michèle Benbunan l'a vu à l'œuvre chez de Fallois. Quand il lui a exposé son projet de maison genevoise, elle a foncé. Dicker avait l'étoffe d'un chef d'entreprise, selon elle : *« Il a écrit une superbe lettre à l'équipe et proposé un séminaire au siège pour les commerciaux, tout le monde a été enthousiaste. »*

# L'INTÉRÊT

d'Editis, qui chapeaute déjà Robert Laffont, Plon, Julliard et d'autres maisons parisiennes, était d'ajouter une nouvelle enseigne à son catalogue. Joël Dicker, lui, savait exactement ce qu'il voulait : s'autoéditer mais pas s'autodiffuser, histoire de se libérer de la partie la plus complexe et contraignante du métier. L'affaire conclue, les éditeurs indépendants et les groupes concurrents se sont émus. D'autres auteurs allaient-ils le suivre sur cette voie ? Peu avant que le romancier suisse se rapatrie à Genève, Riad Sattouf s'affranchissait des éditions Allary, à l'origine de l'immense succès de *L'Arabe du futur* et des *Cahiers d'Esther*, pour autoéditer sa nouvelle bande dessinée, *Le Jeune Acteur*, au sein de sa propre maison, Les Livres du futur. Le polémiste d'extrême droite Éric Zemmour venait de quitter Albin Michel pour créer les éditions de Rubempré à sa peinture. Et le footballeur Kylian Mbappé, après le succès de sa biographie (*Kylian Mbappé. Rendez-vous avec l'éternité*, 2019) chez Mareuil, avait annoncé qu'il allait éditer à son compte son roman graphique *Je m'appelle Kylian*. Les écrivains inconnus qui s'autoéditent sur Amazon ne dérangent personne : *« On est incapable de lire les milliers de manuscrits qu'on reçoit chaque année »,* confie un éditeur parisien. Mais, quand les poids lourds abandonnent la maison qui les a lancés, c'est une autre menace, bien réelle à leurs yeux depuis (suite page 40) ○○○







○○○ (suite de la page 37) deux ans. « Ces stars participent au phénomène de destruction de la fonction éditoriale », estime Yves Pagès, patron des Éditions Verticales, filiale de Gallimard au sein du groupe Madrigall. Ils risquent de faire disparaître un métier essentiel. » Comme beaucoup dans la profession, dont Guillaume Allary, lâché par Riad Sattouf, Yves Pagès dénonce une trahison : « Dans les maisons comme les nôtres, un auteur à succès permet de faire vivre vingt autres écrivains, c'est un modèle économique et une question d'éthique. » Selon un professionnel parisien, qui préfère rester anonyme, ces gros vendeurs, sous la couverture de leur propre maison d'édition, auraient pour seule motivation d'« empocher les 25 % du prix du livre qui reviennent à l'éditeur ». La tendance, selon lui, serait accentuée depuis quelques années en France par l'apparition des agents littéraires et la pression des grands groupes au moment où Vincent Bolloré est en train de rapprocher Eeditis d'Hachette Livre et de reconfigurer l'édition française. « Si tous les écrivains faisaient comme Joël, cela finirait par poser un problème économique aux éditeurs, reconnaît Michèle Benbunan. Sauf que tout le monde n'est pas un génie multicarte comme lui. » Pour Arnaud de Puyfontaine, l'autoédition des auteurs à succès est « un non-sujet », juste une « mutation du monde des livres, comme l'a connue l'édition musicale ».

Joël Dicker se défend de vouloir n'éditer que ses propres romans. « Mais je veux publier avec parcimonie parce que je veux pouvoir défendre chaque livre, déclare-t-il. Mes livres serviront de carburant à d'autres auteurs, la question de la rentabilité se posera plus tard. » En janvier, une semaine après notre entrevue à Genève, il confirme par SMS la signature d'un contrat avec un journaliste anglais, Patrick Marnham, pour la traduction d'un essai sur les services secrets anglais dans la Résistance française (*War in The Shadows*, 2020). Il prévoit aussi de traduire un ouvrage sur la dyslexie, écrit par une universitaire américaine, Maryanne Wolf (*Reader, Come Home*, 2018). « Je m'inscris dans la continuité du monde de l'édition, qui injecte à perte une partie de ses bénéfices dans les livres à risque, explique-t-il. Car, maintenant, c'est moi qui prends tous les risques. Si je me plante, il n'y aura pas de filet de sécurité. » Eeditis est confiant : « Les risques, avec lui, seront très relatifs », note Michèle Benbunan, qui semble ignorer l'arrivée des prochains auteurs chez Rosie & Wolfe.

**A**VEC ses futurs auteurs, Joël Dicker appliquera la recette qui lui a réussi chez de Fallois. Aucun à-valoir sur ses romans, mais des droits d'auteur importants (en général, un auteur perçoit des avances avant la publication d'un livre qui seront déduites de ces droits d'auteur). Quel était son pourcentage ? « Joker », s'excuse-t-il. Cette formule, peu fréquente dans l'édition française, a fait sa fortune, sur laquelle il préfère rester discret. L'écrivain se déplace à vélo, ne possède pas de villa à Saint-Barth ni d'appartement à New York, qu'il adore, et où vit son avatar, Marcus Goldman. Pas de chalet suisse non plus malgré sa passion pour la montagne. Les voyages et la contemplation quotidienne du lac Léman suffiraient à son équilibre teinté de zénitude : « La vraie richesse, c'est d'être libre et de savoir qu'on est capable d'affronter les événements. » Après quelques heures de conversation, il finit par se livrer. Tout doucement déjà : « En Suisse, je suis chez moi, tout est calme, clair... Genève est la ville de ma famille depuis six générations. » Puis il en vient au nerf de la guerre : « En France, l'auteur n'est pas au centre. Les éditeurs s'arrogent son catalogue ad vitam aeternam. Pourquoi ne pas limiter à dix ans les droits sur ses livres ? Et pourquoi ne peut-il pas partir avec son catalogue ? Même si l'éditeur est racheté, l'écrivain est obligé d'abandonner son catalogue. Ce n'est pas normal. »

Joël Dicker a maintes fois narré sa trajectoire d'écrivain maudit découvert par un vieux sage. Entre les lignes du storytelling, on comprend qu'il n'a jamais accroché avec le monde littéraire parisien. Les refus de ses débuts l'ont traumatisé, comme, assure-t-il, certaines critiques. Dans « Le Monde des livres », Raphaëlle Leyris n'est certes pas tendre avec *L'Affaire Harry Quebert*, mais d'autres, comme *Le Figaro*, sous la plume de l'académicien Marc Fumaroli, sont dithyrambiques. Et, le livre, en lice pour le Goncourt, obtiendra le Goncourt des lycéens et le Grand Prix de l'Académie française. Mais Joël Dicker rumine peut-être encore la critique, plus tardive, d'Éric Chevillard, qui écrivait, en 2015, dans « Le Monde des livres », à propos du *Livre des Baltimore* : « L'ombre de Philip Roth plane au-dessus de cette laborieuse entreprise romanesque. Joël Dicker croit réécrire Pastorale américaine, mais il nous donne plutôt un nouvel épisode du Club des cinq honorablement troussé. » L'œuvre complète de Philip Roth dans la collection « Blanche » de Gallimard est alignée sur les étagères du bureau de Joël Dicker, avec un exemplaire dédicacé de *La Contrevie* (1986), qui fait sa fierté. Le petit juif de Newark devenu l'immense Roth est en effet son modèle d'écrivain, « toute

modestie gardée », rougit-il. Ainsi que le Jack London de *Martin Eden*, encore un jeune auteur sans fortune emporté par le succès.

De Fallois, son mentor, s'est immiscé dans sa vie et ses livres comme *Harry Quebert* dans celle de Marcus Goldman. Dans *L'Énigme de la chambre 622*, dernier titre des Éditions de Fallois, en 2020, l'écrivain raconte leur relation père-fils par le menu, jusqu'à leur dernière entrevue à l'Hôpital américain, à Neuilly-sur-Seine. Le vieil homme l'avait reçu en costume et bavardait droit dans son fauteuil. Le lendemain, il était mort. « Il avait fait son dernier numéro, pour laisser une belle image », commente le disciple. « On croit que tout est dit, mais il reste un livre à écrire sur leur histoire », s'amuse Lydwine Helly, universitaire suisse, qui les a connus séparément avant leur rencontre. En 2011, un de ses amis, Vladimir Dimitrijević, fondateur des éditions L'Âge d'homme, à Lausanne, lui a confié *Les Derniers Jours de nos pères*, manuscrit d'un grand et jeune inconnu, aussi timide que déterminé. Joël Dicker, fils de bonne famille, a fait du droit, de la musique, s'est essayé au cours Florent et comme attaché parlementaire au Parlement suisse. À 25 ans, il avait écrit cinq romans toujours en quête d'éditeur. Alors que l'affaire était presque conclue avec Vladimir Dimitrijević, celui-ci est soudainement mort dans un accident de la route à bord de sa camionnette chargée de livres entre la Suisse et Paris. Lydwine Helly, qui a perçu la sincérité du récit de Dicker, « malgré des maldresses », songe alors à son ami Bernard de Fallois, en préretraite, à 85 ans, dans sa maison parisienne. « Je lui ai apporté le livre, relate celle qui anime alors une émission culturelle sur Radio Courtoisie, antenne de droite radicale, et cela s'est très mal passé pour Joël. Bernard, qui ne lisait pas vraiment les livres, avait repéré des fautes de syntaxe, il doutait du sujet. Bref, il n'en voulait pas. J'ai insisté, tranquillement, jusqu'à ce qu'il craque tout en pinaillant sur le moindre détail. » De Fallois finit par publier le roman, qui n'est pas un succès. « Tiré à 400 exemplaires, dont 380 achetés par ma famille », blague à moitié Joël Dicker, sans oublier de préciser que le livre « a atteint 500 000 exemplaires en 2021 ».

Dans la foulée, Lydwine Helly présente à Fallois un deuxième manuscrit de Dicker, *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*. Cette fois, l'éditeur s'emballa : « On publie à la rentrée, on a trois mois devant nous ! » C'est au tour de l'écrivain, de presque soixante ans son cadet, de faire la fine bouche : « Très exigeant sur le plan financier et juridique, il a demandé à revoir le premier contrat, hésitant à signer le nouveau, se souvient Lydwine Helly. Fallois était exaspéré, mais c'est Joël qui a obtenu gain de cause. » Le livre est devenu le succès qu'on sait, requinquant la maison d'édition autant que son fondateur. « Ensuite, les deux sont devenus un couple solide, qui s'est baladé dans toute l'Europe. Bernard était fasciné, il cédait sur tout avec Joël, et moi j'ai été mise à l'écart. Le succès ne se partage pas. »

Après la mort du vieil éditeur, il a encore publié deux autres romans. *La Disparition de Stephanie*

Dans les bureaux de la maison d'édition de Joël Dicker, le 3 février.

*Mailier et L'Énigme de la chambre 622*. Et, entre les deux, un inédit de jeunesse, *Le Tigre*. Trois publications qui ont permis à la maison de s'éteindre dignement, comme son fondateur, qui avait programmé sa fermeture dans son testament. « *Je ne suis pas là pour créer un empire qui ne me survivra pas* », disait-il souvent. En interne, personne ne souhaitait prendre la relève, pas même Joël Dicker, qui a joué les prolongations, le temps de peaufiner sa propre aventure éditoriale.

Sous son physique d'acteur athlétique, Joël Dicker se décrit bourré de doutes. « *C'est tellement de boulot un livre... chaque fois, je me dis que c'est le dernier* », confie-il. Trois jours avant l'envoi chez l'imprimeur, son manuscrit, pile de feuilles volantes prêtes à s'éparpiller, est encore criblé d'annotations. « *Jusqu'à la dernière minute, je change les virgules.* » Le perfectionniste décrit une vie monastique. Lever à 4 heures, coucher à 22 heures, après avoir casé dans sa journée des heures d'écriture, des séances de running et des repas en famille, avec son épouse canadienne, Constance, psychologue, et leurs deux jeunes enfants. Où trouvera-t-il le temps de lire des manuscrits, déjeuner avec des auteurs, négocier avec les imprimeurs, rencontrer les attachés de presse, les libraires et les lecteurs. « *Je suis très organisé. Et je vais y aller lentement, et sûrement* », répète-t-il. Rosie & Wolfe reçoit déjà quinze manuscrits par semaine que personne ne lit. « *Pas le temps* », se justifie l'éditeur, bien conscient que son histoire pourrait se répéter, si jamais il laissait filer un futur best-seller.

Peut-être pour se rassurer, il a tapissé ses bureaux des innombrables portraits que lui a consacrés la presse. Le vaste appartement qui héberge Rosie & Wolfe, sobre et luxueux, paraît un peu démesuré pour les deux collaboratrices rivées à leur écran. Olivia El-Eini occupe la fonction de directrice administrative. Elle prépare la sortie de *L'Affaire Alaska Sanders*, déjà tiré à 400 000 exemplaires, et met la dernière main au dossier « *Tournée 2022* » de l'écrivain, en prévision de la sortie du 10 mars. Librairies, écoles, salles de conférences, le romancier est attendu dans le monde entier. « *On s'attend à un tour de folie* », prévoit la directrice. Dans le vaste bureau voisin, Sabrina, une fiscaliste



championne de jujitsu apprend la gestion des droits d'auteur à l'étranger avec son patron. « *Surveiller les contrats, les relire, réclamer les droits sur les cinq continents, c'est un boulot infernal*, explique-t-il. *Les maisons d'édition françaises ne savent pas faire ou le font mal.* »

Depuis qu'il vole en solitaire, Joël Dicker aime raconter que son mentor le chambrait, quand le succès lui tournait la tête. « *Si ton prochain livre n'est pas bon, je ne le publierai pas* », lançait Bernard de Fallois. Désormais, qui le lui dira ? (M)

“En France, l'auteur n'est pas au centre. Les éditeurs s'arrogent son catalogue 'ad vitam aeternam'. Pourquoi ne pas limiter à dix ans les droits sur ses livres ? Et pourquoi ne peut-il pas partir avec son catalogue ? Même si l'éditeur est racheté, l'écrivain est obligé d'abandonner son catalogue. Ce n'est pas normal.”

Joël Dicker





Les collaborateurs parlementaires  
Nasha Gagnebin (page de droite),  
Maxime Torrente et Marianne Darmon  
dans les couloirs et devant l'entrée de  
l'Assemblée nationale, en février 2022.



# LE BILAN AMER

# DES ASSISTANTS

Texte Yann BOUCHEZ  
Photos Paul ARNAUD

# PARLEMENTAIRES.

En 2017, l'affaire Fillon mettait en lumière le rôle des collaborateurs des députés. La vague En marche ! pouvait faire espérer des jours meilleurs aux milliers d'assistants parlementaires.

Mais plusieurs élus de la majorité ont été épinglés pour des comportements abusifs. À quelques jours de la fin de la législature, ces femmes et hommes de l'ombre sont nombreux à déplorer des changements trop modestes de leurs conditions de travail.



# C'EST

une modeste victoire, de celles qui ne font pas de bruit mais du bien. Par un courrier reçu en septembre 2021, Grigori Michel apprend qu'il a gagné aux prud'hommes. «*Licenciement sans cause réelle et sérieuse*», indique la notification du jugement. Environ 10 000 euros d'indemnités et de dommages et intérêts. Loin de ce qu'il réclamait, mais c'est toujours ça. D'autant que l'ex-patron du jeune trentenaire n'a pas fait appel. En ce début du mois de février, dans un café du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris, Grigori Michel, visage rond et barbe courte, savoure : pour lui, c'est la fin d'une injustice. Il assure s'être fait «*sortir pour une seule raison : j'ai ouvert ma gueule en étant témoin d'une agression sexuelle de mon patron sur une de mes collègues*». Il préfère ne pas s'exprimer sur l'affaire pénale, toujours en cours et dans laquelle son ancien employeur dénonce de «*fausses accusations*». Le patron en question s'appelle Pierre Cabaré. Âgé de 64 ans, il est député de Haute-Garonne depuis 2017, sous l'étiquette La République en marche (LRM). Grigori Michel fut l'un de ses collaborateurs parlementaires, de l'été 2017 à la fin 2018. Désormais, fini la politique, adieu les rêves de cabinets ministériels, le jeune homme s'est reconverti en commissaire d'exposition. De son récent succès judiciaire, il n'a d'ailleurs pas informé le Palais-Bourbon. «*Je n'attends rien de l'Assemblée nationale, explique-t-il. La seule chose que je voulais, c'était laver mon image et sauver mon honneur.*»

Emmanuel Macron avait été élu sur la promesse de l'avènement d'un «*nouveau monde*», une autre manière de faire de la politique. Peut-être moins professionnelle, en tout cas plus bienveillante. La vague En marche! avait tout emporté sur son



passage : le nouveau parti présidentiel a fait élire 314 de ses candidats en juin 2017. Pour la grande majorité des novices en politique. S'enclenche alors une valse inédite des collaborateurs : les deux tiers (soit 1400) perdent leur poste. Presque autant débarquent au Palais-Bourbon pour la première fois, dans un monde jusqu'ici inconnu. Un turnover par ailleurs renforcé par la première loi du quinquennat, pour la confiance dans la vie politique, qui, entre autres, interdit aux parlementaires d'employer des membres de leur famille proche – enfants, parents,

conjoint – comme assistants. Car, en janvier 2017, l'affaire Fillon avait mis un coup de projecteur aussi inattendu que brutal sur ces grands invisibles de la vie parlementaire, caricaturés soit en emploi fictif, soit en lumpenprolétariat de «*petites mains*» – expression qu'ils honnissent – corvéables à merci et soumises aux humeurs et aux horaires de leurs 577 patrons, les députés, à l'Assemblée ou en circonscription. À l'époque certains manifestent et scandent devant le Sénat : «*Nous ne sommes pas des Penelope!*» D'autres saisissent l'occasion pour expliquer

leur métier. Marianne Darmon se souvient avoir écumé les studios de radio, de RTL ou d'Europe 1. À l'Assemblée nationale, elle est une «*AP*» (pour assistants parlementaires), déjà expérimentée, responsable de l'association des collaborateurs parlementaires de gauche et du centre gauche, et passe son temps à expliquer à quel point son métier est exigeant, précaire, et pas si bien payé, avec un salaire médian de 2200 euros net par mois qui cache d'importantes disparités. «*J'ai le sentiment d'avoir fait ça pour protéger le Parlement, se souvient Marianne Darmon. Certains députés se sont refermés par réflexe, ont préféré ne pas parler. On est les seuls à être montés au créneau pour dire : "Non, tous les députés n'ont pas des emplois fictifs, il ne faut pas tout mélanger." J'avais l'impression de faire mon devoir républicain. Et puis, surtout, on avait enfin l'occasion de dire : "On existe."*»

Cinq ans plus tard, alors que la législature arrive à son terme le dimanche 27 février, la situation des «*AP*» n'a pas ou peu changé, malgré quelques avancées. À la tête du principal syndicat de collaborateurs pendant plusieurs années, Mickaël Levy a souvent tenté de porter une parole collective. «*À chaque fois qu'on met en avant des obligations professionnelles et juridiques qui ne sont pas respectées, on nous renvoie à la relation directe, salarié-député employeur, note-t-il. Si vous avez un problème, ça se règle avec votre député.*» Libre, en effet, à chaque élu employeur, qui dispose d'un «*crédit collaborateur*», fixé à 10 500 euros par mois depuis 2018, de choisir comment il paie ses «*AP*» et de leur faire signer des CDI ou des CDD.

Au printemps 2018, un an après avoir défendu sa profession, Marianne Darmon s'est retrouvée en burn-out. Depuis l'été 2017, elle travaillait pour Élise Fajgeles, une «*copine*» côtoyée lors de la campagne de Manuel Valls pour la primaire socialiste et devenue, lors des législatives, suppléante (LRM) de Benjamin Griveaux, nommé au gouvernement – il y restera jusqu'en avril 2019, avant de reprendre son siège à l'Assemblée. Le boulot est harassant, sa députée est rapporteuse de la loi asile et immigration, les journées sont longues... Surtout, la collaboratrice dit encaisser les coups de colère réguliers de sa patronne, parfois absurdes. «*Lors*

d'un débat sur la rétention des mineurs, elle me pète un câble parce qu'elle ne se trouvait pas belle sur la photo que j'ai mise d'elle sur Twitter, pour suivre l'avancement du texte. Je me suis dit : "C'est plus possible, je ne peux plus continuer... je suis avec Mariah Carey."»

Une fois en vacances, Marianne Darmon craque. Impossible de reprendre. Après plusieurs mois d'arrêt maladie, elle décide tout de même de retourner travailler, en septembre 2018. Au Palais-Bourbon, son badge n'a pas été mis à jour, et elle apprend, stupéfaite, que la députée veut lui faire signer une rupture conventionnelle. « Je lui ai dit : "Élise, une rupture conventionnelle, c'est quand les deux sont d'accord. Moi, je ne le suis pas. Avec tout le travail que j'ai fait, c'est honteux, c'est pire que me cracher à la figure." » La collaboratrice prend un avocat pour partir avec des indemnités un peu plus importantes. « J'ai eu la sensation d'être un Kleenex, résume-t-elle aujourd'hui. Elle s'est bien mouchée, elle m'a bien froissée et puis, quand elle n'avait plus besoin de moi, elle m'a jetée. »

Pendant un an et demi, Marianne Darmon « ne veut plus entendre parler de l'Assemblée », bosse dans l'immobilier. Elle y revient finalement, en 2021, aux côtés de la députée Stéphanie Kerbarh, qui a quitté LRM pour rejoindre le groupe Libertés et territoires. Élise Fajgeles garde un tout autre souvenir de cet épisode. Sa collaboratrice était, selon elle, « très critique vis-à-vis de la majorité », parfois moqueuse, « pas vraiment à sa place dans le groupe ». Au sujet de l'épisode de la photo sur Twitter, elle précise : « Je n'ai pas l'impression que l'altercation était plus violente que ça. Après, c'est peut-être elle qui l'a vécue comme ça, mais ce n'était certainement pas pour savoir si j'étais belle ou pas sur une photo. » Elle dit n'avoir pas eu de problème avec ses autres collaborateurs : « C'était facile, agréable. »

Pour Marianne Darmon, l'arrivée massive de nouveaux députés LRM, en 2017, a pu parfois causer des dégâts. Les bizuts sont souvent de gros « consommateurs » d'assistants parlementaires. « Certains élus pensaient : "J'arrive à Paris, on va changer la France, on va changer l'histoire." Les collabs ont pris dans la figure la frustration de ces nouveaux députés, estime Marianne Darmon.

Mais, non, tu ne vas pas écrire l'histoire, parce que tu te fais tordre le bras. Quand vous vous faites maltraiter par votre groupe, c'est facile de se décharger sur la première personne que vous avez devant vous dans votre bureau, à savoir votre collab. » Grigori Michel, lui aussi, regrette le comportement « clanique » du groupe des marcheurs : « Quand le député prend la décision de ne pas aller à l'encontre de son groupe... les notes, argumentées, précises, que je réalisais ne servaient pas à grand-chose. » Il affirme, à

rebours de ses collègues, nombreux, qui louent un métier formateur et enrichissant : « Je n'ai rien appris, professionnellement. »

En septembre 2019, *La Dépêche du Midi* puis *Mediapart* révèlent que cinq « collabs » de Pierre Cabaré, dont Grigori Michel, ont fait part de leur « grand désarroi » dans une lettre envoyée quatre mois plus tôt, en mai, à Richard Ferrand, président de l'Assemblée nationale, au président du groupe parlementaire LRM, Gilles Le Gendre, ainsi qu'au patron du parti présidentiel,



Page de gauche, Marianne Darmon dans son bureau à l'Assemblée nationale, le 7 février.

Ci-dessus, Grigori Michel, un ex-collaborateur parlementaire devenu marchand d'art, ici dans sa galerie à Romainville, le 7 février.

Stanislas Guerini. Ils dénoncent dans leur courrier un « contexte d'humiliation permanente », des « agissements et propos incohérents, inappropriés et injurieux » de leur député. Ils ne recevront aucune réponse.

Lorsque l'affaire est médiatisée, Pierre Cabaré quitte, dans la foulée, la vice-présidence de la délégation aux droits des femmes de l'Assemblée. C'est tout. Du côté de la présidence du Palais-Bourbon, comme de certains présidents de groupes parlementaires, on se retranche derrière un paravent commode : laisser travailler la justice. Grigori Michel garde l'impression que « la machine de l'Assemblée nationale était derrière [son député], alors qu'il y avait un courrier signé par trois collaborateurs encore en place, une en train de partir et moi à l'extérieur. Personne n'a réagi. Certains administrateurs de l'Assemblée nationale et un autre député sont même venus soutenir Pierre Cabaré. L'autre député pour lequel Grigori Michel travaillait à temps partiel lui a proposé une rupture conventionnelle lorsque l'affaire a éclaté.

Mais toutes les histoires de collaborateurs parlementaires ne finissent pas mal. Le tête-à-tête peut même très bien se passer. Beaucoup de duos député-« AP » ressemblent à de vieux couples de colocataires. Avant les législatives de 2017, Maxime Torrente, 25 ans, a par exemple renoncé à un contrat doctoral en droit parlementaire à la faculté d'Aix-en-Provence pour faire la campagne d'Éric Diard (LR) dans les Bouches-du-Rhône. À Paris, le jeune homme ne compte pas ses heures, s'offre un petit cigare de répit de temps à autre, a fait sien la « théorie des dalmatiens » : « Dans le dessin animé, vous voyez les maîtres marcher ○○○

**APRÈS LES LÉGISLATIVES DE 2007, "CERTAINS ÉLUS LRM PENSAIENT : 'J'ARRIVE À PARIS, ON VA CHANGER LA FRANCE, ON VA CHANGER L'HISTOIRE.' LES COLLABS ONT PRIS DANS LA FIGURE LA FRUSTRATION DE CES NOUVEAUX DÉPUTÉS."**

MARIANNE DARMON, EX-COLLABORATRICE PARLEMENTAIRE



**EN FÉVRIER 2020, UNE CELLULE ANTI-HARCÈLEMENT VOIT LE JOUR, POUR MIEUX ACCOMPAGNER LES COLLABORATEURS, AINSI QUE LE PERSONNEL DE L'ASSEMBLÉE. «ON A ESPÉRÉ QUE ÇA ALLAIT UN PEU CHANGER LES CHOSÉS, FAIRE PEUR AUX DÉPUTÉS, QU'ILS ALLAIENT UN PEU SE CALMER. ET PUIS EN FAIT, PAS DU TOUT.»**

ASTRID RIBARDIÈRE, COLLABORATRICE PARLEMENTAIRE

○○ avec leurs chiens qui se ressemblent. C'est la même chose avec les députés et les collaborateurs. On adopte l'un l'autre les tics de langage, les mêmes mauvaises manies, les mêmes habitudes quand on rédige leurs courriers.»

Pas sûr que l'image plaise à tout le monde, mais elle illustre la proximité et les relations fortes qui peuvent se créer. «Il y a une règle, c'est qu'on ne critique jamais son député à l'extérieur», avance Nasha Gagnebin. À 40 ans, il n'a pas à se forcer. Lui s'entend aussi très bien avec son député, Stéphane Claireaux, élu (LRM) à Saint-Pierre-et-Miquelon. «Nash» apprécie que «Steph» lui parle d'égal à égal : «Ce n'est pas parce qu'on est collaborateurs qu'on est des chiens. Il y a un respect mutuel qui doit se mettre en place, on doit pouvoir se parler clairement.» Car, au-delà de son cas personnel, Nasha Gagnebin connaît des collègues, et notamment dans la majorité, qui ont longtemps souffert en silence, «des punchs dans la gueule, des horaires à la con, de ces députés qui nous engueulent sur tout et n'importe quoi, qui nous prennent pour leurs esclaves». Des comportements, autrefois subis, qui passent plus difficilement qu'avant.

Durant cette législature, onde de choc #metoo oblige, les questions de harcèlement – ici, plus souvent moral que sexuel – ont mobilisé les syndicats de collaborateurs. Après l'affaire Cabaré, ils ont souhaité être entendus. «On a demandé à rencontrer le président de l'Assemblée nationale, qui nous a reçus, pour évoquer plus globalement le problème du harcèlement», confie Astrid Ribardièrre, 49 ans, collaboratrice expérimentée du député LRM d'Ille-et-Vilaine Gaël Le Bohec, et membre de l'Union nationale des syndicats autonomes (UNSA). En février 2020, une cellule anti-harcèlement voit le jour, pour mieux écouter et accompagner les



collaborateurs, ainsi que le personnel de l'Assemblée. Plus d'une vingtaine de psychologues, encadrés par des juristes, sont joignables au téléphone, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. L'avancée est de taille. Des affiches sont collées un peu partout dans le Palais-Bourbon. «On a espéré que ça allait un peu changer les choses, faire peur aux députés, qu'ils allaient un peu se calmer», raconte Astrid Ribardièrre, journaliste de formation. Et puis, en fait, pas du tout. En février 2020, Gilles Le Gendre, alors patron des députés LRM, provoque la colère des syndicats de collaborateurs en affirmant qu'il n'avait pas

«connaissance de cas précis suspects» de harcèlement, moral ou sexuel. Une erreur, regrette-t-il désormais.

Les mois suivants, d'autres accusations sortent. La presse dévoile les témoignages de collaborateurs visant les députés LRM Laetitia Avia, Stéphane Trompille, Sira Sylla, ou encore de l'élue La France Insoumise Muriel Ressiguier. Des recours prud'homaux sont déposés, parfois des plaintes au pénal, toujours en cours d'instruction. À chaque fois, les élus nient s'être mal comportés, parlent parfois de cabale politique. «À LRM, tout le monde est sous pression», témoigne Marie, une

ex-collaboratrice qui a demandé que l'on change son prénom. Cette femme de 28 ans a travaillé avec deux députées du parti présidentiel, en 2019 et en 2020. Marie nous donne leurs noms, mais ne tient pas à les rendre publics, de peur qu'on l'identifie. Deux «cauchemars», résume-t-elle. Surtout avec la dernière, qui soufflait en permanence le chaud et le froid. Marie se souvient des coups de fil quotidiens à 5 heures du matin. «Mes journées commençaient par la même phrase : "Tu ne sais rien, tu ne comprends rien."» À l'Assemblée, les portes claquent souvent, et les insultes fusent. Marie a déjà vu Gilles

Page de gauche, Mickael Levy, dans la salle de détente réservée aux collaborateurs parlementaires, à l'Assemblée, le 10 février.

Ci-dessous, l'assistante parlementaire Astride Ribardière dans la cour du palais Bourbon, le 10 février.



Le Gendre, dont le bureau était à proximité, venir aux nouvelles. « Son équipe était au courant. Tout le monde voyait, savait ce qu'il se passait », assure Marie. Auprès de *M Le magazine du Monde*, Gilles Le Gendre réfute catégoriquement ce témoignage et nie avoir entendu des cris près de son bureau.

Il faudra finalement qu'un proche lui ouvre les yeux sur sa situation pour que Marie se décide à démissionner. « Avec un an et demi d'ancienneté, je suis celle qui a tenu le plus longtemps à Paris. Cette députée doit en être à son dix-huitième ou dix-neuvième collaborateur depuis 2017. » Nous avons en effet pu lister plus d'une

quinzaine d'« AP », en dehors des stagiaires, ayant travaillé auprès de cette députée. Certains d'entre eux, sans vouloir prendre la parole, reconnaissent que « l'expérience n'a pas été très positive ».

Signe de l'intérêt tout relatif de LRM pour les questions ayant trait aux collaborateurs, le parti a cédé, involontairement, à l'opposition la présidence de l'Association des députés employeurs, créée en 2016. Le 6 mars 2019, lors du vote, les élus de la majorité, trop peu nombreux, sont

mis en minorité. Le député Michel Larive (LFI) est élu. Il s'accroche au poste, malgré les protestations outrées côté LRM. Son action a depuis été contrariée, et les négociations souvent bloquées. Michel Larive concède des avancées « extrêmement minimes, insuffisantes ». Rayon progrès, une fiche métier destinée à éviter de faire des collaborateurs des « employés à tout faire » a été conçue, mais elle est facultative. L'établissement d'une grille salariale, avec un minimum de 1800 euros mensuels pour les collaborateurs travaillant à Paris, a été refusé, même à titre indicatif. En 2020, les syndicats ont toutefois obtenu une avancée sur

une vieille revendication : la portabilité de l'ancienneté. Jusqu'alors, un « AP » qui changeait de député voyait sa prime d'ancienneté remise à zéro. Ce n'est plus le cas. Mais ce calcul de l'ancienneté ne peut remonter que jusqu'à 2017. « Certains diront que ce n'est pas assez, que ça ne va pas assez loin, concède Mickaël Levy. Mais il faut se rendre compte qu'avant 2013 il était quasiment inconcevable qu'on s'adresse à nous. »

**AU** 1<sup>er</sup> janvier 2021, selon une note interne, il y avait eu, depuis le début de la législature, 522 démissions de collaborateurs et 556 ruptures conventionnelles. En comptant les fins de CDD, les ruptures de contrats se chiffrent à 3 189 en moins de quatre ans. Les statistiques ne précisent pas la répartition selon les partis. Ni le motif réel des départs, qui peuvent parfois être la conséquence de nouvelles occasions saisies, fréquentes chez ceux qui ont choisi ce métier tremplin. Mais aussi, dans d'autres cas, l'expression d'un mal-être profond. « Des jeunes qui partent en burn-out, on en voit malheureusement », déplore Michel Larrive, qui se targue d'être l'un des rares élus à avoir conservé les trois mêmes collaborateurs depuis juin 2017. Le turnover a été particulièrement important au sein des rangs LRM, surtout lors de la première année de la législature. Marie estime que ce n'est pas si surprenant : « C'est le corollaire de monter un groupe politique en deux mois. Il y a eu énormément d'erreurs de casting. »

Les noms d'élus sortis dans la presse, ces trois dernières années, ne surprennent pas le microcosme des collaborateurs. Aujourd'hui, encore, circulent, entre « AP », des listes informelles de députés avec qui il vaut mieux ne pas travailler. « Une trentaine » d'élus environ à éviter, selon Astrid Ribardière. Marie ajoute qu'il y aurait même deux listes. Une « noire », celle des députés à fuir absolument. Et une liste « rouge », celle de ceux qui sont « border, mais ça peut passer en fonction du caractère du collaborateur. Ce sont nos collègues qui travaillent pour le groupe LRM qui ont constitué cette liste pour nous aider en off, à ne pas quitter un député liste noire pour en retrouver un autre. » Clara Koenig,

la directrice de la communication du groupe LRM à l'Assemblée, assure n'avoir « jamais entendu » parler de telles listes. Si l'intersyndicale des collaborateurs a salué, le 11 janvier, le travail de la cellule anti-harcèlement, elle a aussi souligné son « incompréhension sur le fait qu'aucun signalement n'ait été porté à la connaissance du procureur de la République par le déontologue après la transmission par la cellule de 14 signalements en 2020 et de 11 en 2021. »

Les choses bougent-elles enfin ? *Mediapart* a révélé que Christophe Pallez, le déontologue de l'Assemblée nationale, a effectué, le 11 janvier, un premier signalement dans une affaire de ce type auprès du parquet de Bordeaux. Le déontologue, qui n'a pas souhaité s'exprimer sur le sujet en raison du « secret professionnel », avait été saisi par une collaboratrice dénonçant un harcèlement sexuel de la part du député Benoît Simian. L'élu doit par ailleurs être jugé, fin mars, pour harcèlement sur son épouse. Ex-LRM, il a rejoint le groupe Libertés et territoires et nie toutes les accusations.

Grigori Michel, lui, attend que l'affaire pénale concernant Pierre Cabaré pour des faits de violences sexuelles soit renvoyée un jour devant un tribunal. Contacté par *M Le magazine du Monde*, le parquet de Montauban dit ne pas encore s'être prononcé sur les suites à donner à l'enquête policière, désormais bouclée. Il faudra peut-être que Grigori Michel et ses ex-collègues soient patients, car, dans les dossiers liés aux collaborateurs parlementaires comme ailleurs, le temps judiciaire, souvent, varie. L'affaire Fillon a été instruite très rapidement, avec une première condamnation des époux intervenue dès le 29 juin 2020, en attendant une décision en appel, fixée au 9 mai. Mais, bientôt cinq ans après l'ouverture d'une enquête préliminaire, l'affaire Bruno Le Roux est, elle, toujours en souffrance. En mars 2017, l'éphémère ministre de l'intérieur avait été contraint de démissionner après que la presse a révélé qu'il avait employé ses deux filles comme assistantes parlementaires. « Aucune décision d'orientation ne sera prise avant plusieurs mois », indique le Parquet national financier, sans plus de précisions. (M)



Ci-contre, la tribune « Urgent : "Chambre en ville" à louer » publiée dans *Télérama*, le 10 novembre 1982, qui a déclenché les hostilités.

C I N E M A

# FILMS NOUVEAUX

Mikhalkov le temps d'*Esclave de l'amour* et de *Partition inachevée pour piano mécanique*. Le temps des chefs-d'œuvre. Pierre Murat

## L'AS DES AS

Français (1 h 40) Réal. : Gérard Oury ; avec Jean-Paul Belmondo, Marie-France Pisier.

## SANS SURPRISES

Ancien pilote de chasse de la guerre de 14-18, Jo Cavalier (Jean-Paul Belmondo) est devenu le manager des boxeurs.



doivent représenter l'aux Jeux Olympiques. Dans le train qui l'emmène à Berlin, il rencontre un journaliste (Marie-France Pisier) et un petit garçon retourne dans sa famille en Allemagne. Il court tout en protégeant l'imbroglio en imbroglie le monde se retrouver milieu d'une fête nazie par Hitler en personne. Depuis *Le Cornu* rard Oury s'est spécialisé dans le film de distraction l'exécution soignée,

## URGENT :

### « CHAMBRE EN VILLE » A LOUER

Mercrèdi 27 octobre, jour de grève à la RATP, 71 000 Parisiens sont allés voir *L'As des as*, de Gérard Oury. Seuls 3 165 ont choisi *Une chambre en ville*, de Jacques Demy. Deux films, deux chiffres. Deux poids, deux mesures. Tout est affaire de surface.

L'écrasement informatif et publicitaire des films préconçus pour le succès est tel que, même un cinéaste de l'importance de Jacques Demy risque de voir son public potentiel détourné. Pourtant, *Une chambre en ville* est un grand film populaire qui, dans le cinéma français d'aujourd'hui, fait figure d'œuvre unique.

Une fois n'est pas coutume, nous, critiques de cinéma dans les principaux organes de presse, toutes tendances confondues, faisons appel à nos lecteurs-spectateurs.

Si la critique, de plus en plus noyée par le flot promotionnel, a encore une raison d'exister, voilà bien l'occasion de le prouver. Cela explique que nous tous, qui l'avons passionnément aimé, éprouvons la nécessité de mêler nos voix pour la défense d'un grand film. Comme nous l'aurions fait hier pour *La Règle du jeu* ou *Lola Montès*.

sans bavure, sur fond de jolis paysages et de bons sentiments. La réussite n'est qu'une question d'ingrédients et de dosages. Ceux de *L'As des as* ont fait leur preuve dans *La Grande Vadrouille* et *Les Aventures de Rabbi Jacob* : une période mouvementée, une famille juive en cavale, un numéro d'acteur et — nouveauté — la présence d'un enfant au regard désarmant.

Le tout « fonctionne » comme prévu trois quarts d'heure durant. Le seul défaut de ce genre de comique est qu'il ne ménage aucune surprise au spectateur : à la limite, la vision de l'affiche suffit. Les cascades en avion sont bien là, les scènes



UN FILM DE GERARD OURY

CHRISTINE GOUZE-RENAL  
DOMINIQUE SANDA DANIELLE DARRIEUX  
RICHARD BERRY MICHEL PICCOLI

## une chambre en ville

UN FILM SCRI ET REALISE PAR JACQUES DEMY



AVEC FABRINE GUION • JEAN-FRANÇOIS STEVENY

MUSIQUE DE MICHEL COLOMBIER EDIPRODA ET MASC FRANGE (CROUEL TEMA)

REPARTITION : JEAN-FRANÇOIS STEVENY • JEAN-FRANÇOIS STEVENY • JEAN-FRANÇOIS STEVENY

# “L’As des as”, “Une chambre en ville” et la fin de l’âge d’or de la critique.

CE FUT L’UNE DES GRANDES POLÉMIQUES DU CINÉMA FRANÇAIS, QUI SE PRÉPARE À CÉLÉBRER LA 47<sup>E</sup> CÉRÉMONIE DES CÉSARS. LE 27 OCTOBRE 1982, “L’AS DES AS”, DE GÉRARD OURY, ET “UNE CHAMBRE EN VILLE”, DE JACQUES DEMY, SORTENT TOUS LES DEUX EN SALLE. LE PUBLIC SE PRÉCIPITE POUR VOIR “BÉBEL” MAIS BOUDE LE SECOND. FACE À CETTE DÉSAFFECTION, DE NOMBREUX CRITIQUES SIGNENT ALORS UNE TRIBUNE POUR DÉFENDRE LE FILM DE DEMY. UN DÉBAT QUI, RÉTROSPECTIVEMENT, MARQUE LE DÉBUT DU DÉCLIN DE LEUR POUVOIR DE PRESCRIPTION.

Texte Samuel BLUMENFELD

**DANS LE CINÉMA FRANÇAIS**, on l’appelle la « soirée chiffres », une coutume à laquelle personne ne déroge jamais. Chaque mercredi, jour de la sortie en salle, réalisateur, producteurs et distributeurs d’un film se retrouvent pour recevoir les premières remontées de la fréquentation en Île-de-France qui permettent de prédire, de manière infaillible, le succès ou l’échec à venir. Si les chiffres sont moroses, l’ambiance est sinistre. S’ils sont bons, la fête est de mise.

Ce 27 octobre 1982, l’équipe de *L’As des as*, le nouveau film de Gérard Oury, se retrouve au Fouquet’s, sur les Champs-Élysées. Le cinéaste français a l’habitude des succès : c’est lui qui a réalisé *Le Corniaud* (1965), *La Grande Vadrouille* (1966), *La Folie des grandeurs* (1971) ou *Les Aventures de Rabbi Jacob* (1973). Comme il l’écrira dans son autobiographie, *Mémoires d’éléphant* (Olivier Orban, 1993), l’atmosphère est celle d’un « soir d’élection à l’état-major d’un parti politique ». Une soixantaine de personnes sont là, dans cette brasserie des beaux quartiers parisiens aux murs couverts de panneaux de bois comme dans un paquebot. Sur le coup de 1 heure du matin, René Château, l’un des producteurs, apporte les résultats : 72 393 entrées sur la seule ville de Paris. Jean-Paul Belmondo se met à danser de joie sur les tables.

Même la star ne s’attendait pas à un tel raz-de-marée. Depuis la fin des années 1970, l’acteur, qui a démarré avec la Nouvelle Vague, a

pourtant pris l’habitude de dominer le box-office, notamment avec les films de Georges Lautner *Flic ou voyou* (1979), *Le Guignolo* (1980) ou *Le Professionnel* (1981), qui ont chacun réuni en moyenne près de 4 millions de spectateurs. Mais *L’As des as*, dans lequel il joue l’entraîneur de l’équipe de France olympique de boxe lors des Jeux de Berlin, s’apprête à l’emmener encore plus haut. Avec 5,4 millions d’entrées au total, ce sera le second record d’une carrière de plus d’un demi-siècle, après *Le Cerveau*, sorti en 1969, déjà signé Gérard Oury.

Les jours suivants, la tendance se confirme. Les spectateurs courent voir Belmondo. Le même mercredi, un autre film est sorti : *Une chambre en ville*, de Jacques Demy. Mais il est loin de bénéficier du même engouement. Avec seulement 3185 entrées le premier jour, le long-métrage du réalisateur des *Demoiselles de Rochefort* (1967) est boudé par le public. *Une chambre en ville* aborde un sujet difficile : une histoire d’amour tragique sur fond des grandes grèves des chantiers navals nantais en 1955 et des affrontements qui opposent les manifestants à la police. Jacques Demy reprend le principe des *Parapluies de Cherbourg* et ses dialogues entièrement chantés, qui lui a valu la Palme d’or en 1964. Mais ce qui avait tant séduit dans les années 1960 n’intéresse plus le public des années 1980. Pas plus que le casting, pourtant composé de Richard Berry, Dominique Sanda, Michel Piccoli et Danielle Darrieux.

L’histoire, classique, d’un succès d’un côté, d’un échec de l’autre, aurait pu s’arrêter là. Mais un feuilleton médiatique s’apprête à démarrer, dont Jean-Paul Belmondo, Gérard Oury et Jacques Demy sont les protagonistes involontaires. Quarante ans plus tard, Danièle Thompson, fille de Gérard Oury et scénariste de *L’As des as*, se souvient encore de son désarroi lorsqu’elle a lu le texte publié dans l’hebdomadaire *Télérama* du 10 novembre 1982. Pas moins de 23 critiques de la presse écrite et audiovisuelle ont signé cette tribune de défense du film de Jacques Demy contre celui de Gérard Oury, intitulée « Urgent : “Chambre en ville” à louer ». Parmi les signataires, Jacques Sicier, du *Monde*, Philippe Collin, de *Elle*, Michel Boujut, des *Nouvelles littéraires*, plusieurs plumes de *L’Humanité*, du *Matin* et de *Révolution* (des journaux de gauche), la plupart des critiques de *Télérama*, dont Claude-Marie Trémois, et des journalistes d’Antenne 2 (rebaptisée depuis France 2), de France Culture et de l’Agence France-Presse. Ils écrivent (les chiffres n’étant pas encore affinés) : « Mercredi 27 octobre, jour de grève à la RATP, 71 000 Parisiens sont allés voir *L’As des as*, de Gérard Oury. Seuls 3 615 ont choisi *Une chambre en ville*, de Jacques Demy. Deux films, deux chiffres, deux poids, deux mesures. Tout est affaire de surface. L’écrasement informatif et publicitaire des films conçus pour le succès est tel que même un cinéaste de l’importance de Jacques Demy risque de voir son public potentiel détourné. » ○○○



○ ○ Danièle Thompson sera cette année la présidente de la cérémonie des Césars, qui se tiendra le 25 février. Elle y rendra hommage à Jean-Paul Belmondo, décédé en septembre 2021. L'acteur sera célébré autant pour son travail avec Jean-Luc Godard, François Truffaut ou Alain Resnais que pour ses rôles chez Philippe de Broca et Gérard Oury. Ce sont ces films qui ont fait de « Bébel » une des dernières stars immensément populaires du cinéma français. Or, c'est justement ce qui dérange, en 1982, les critiques : les films comme *L'As des as*, déplorant-ils, seraient, selon eux, « conçus », programmés, fabriqués pour avoir du succès. Ce qui fait encore bondir Danièle Thompson aujourd'hui. « *Cet argument avait rendu mon père dingue, confie-t-elle. On se demandait vraiment si notre film allait avoir du succès. Cela n'avait rien d'évident.* » Gérard Oury et sa fille se demandent alors s'ils doivent répondre, mais ne s'y résolvent pas. « *La règle à l'époque était de ne jamais réagir à la critique* », souligne Danièle Thompson.

Face au début de polémique, Jean-Paul Belmondo reste d'abord silencieux. L'acteur refuse depuis longtemps les interviews. Devenu distributeur et producteur de ses films, il s'en remet à l'expérience de son partenaire et associé René Château, avec lequel il entretient depuis la fin des années 1960 une relation fusionnelle. Les deux hommes n'organisent plus de projections de presse – contrevenant à l'usage voulant que tous les journalistes, même ceux qui pourraient détester une œuvre, puissent la voir avant sa sortie pour pouvoir écrire dessus. Pour promouvoir leurs films, ils misent sur un affichage massif, comparable à une superproduction hollywoodienne, et sur une date de sortie quasi immuable : le troisième mercredi d'octobre, juste à temps pour les vacances de la Toussaint.

En termes de visibilité, *Une chambre en ville*, coproduit par Christine Gouze-Rénal, la belle-sœur du président de la République, François Mitterrand, ne bénéficie pas de la même puissance de feu. Le soutien quasi unanime de la critique échoue à en faire un succès. Car, en ce tout début des années 1980, la critique cinéma a perdu de son aura. Elle semble loin l'époque de la Nouvelle Vague, au début des années 1960, quand nombre de plumes des *Cahiers du cinéma*, comme François Truffaut, Jean-Luc Godard, Claude Chabrol ou Éric Rohmer, passaient derrière la caméra, lorsque ceux qui parlaient des films étaient aussi ceux qui les réalisaient. Révolu aussi, le temps où certains critiques, comme André Bazin, qui écrivait aussi bien dans la revue intellectuelle *Esprit* que dans le populaire *Parisien libéré*, ou Jean-Louis Bory, signature du *Nouvel observateur* et voix du « Masque et la plume », sur France Inter, pouvaient, par la grâce d'un article, remplir les salles. Une partie de la profession semble alors gagnée par la mélancolie et la frustration. « *À ce moment, la critique sentait que son magistère était moindre qu'auparavant* », estime Michel Ciment, directeur de la publication de *Positif*.

L'auteur de la tribune de *Télérama* s'appelle Gérard Vaugois. Il travaille alors pour

*L'Humanité dimanche*, l'hebdomadaire du PCF *Révolution*, et France Culture. Interrogé aujourd'hui, il n'est plus certain d'en avoir écrit le texte. Il garde néanmoins un souvenir intact de cet épisode et ne regrette pas grand-chose : « *Je pense que rien n'a changé. La question de l'accès aux salles reste toujours posée. C'était une erreur de comparer les entrées des deux films, mais nous traversions une période particulière : 70 % des salles du Quartier latin ont fermé entre le milieu des années 1970 et celui des années 1980. On sentait que quelque chose était en train de basculer. Peut-être s'est-on mal exprimé ?* »

Deux signataires prennent aujourd'hui des distances avec le texte de l'époque. « *Il y avait l'idée erronée qu'un seul film aspirait le public, c'était faux et j'ai suivi le mouvement* », reconnaît Dominique Païni, qui écrivait alors au mensuel *Art press* et s'exprimait aussi en tant qu'exploitant de la salle d'art et essai Studio 43, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris. « *On signifiait par cette prise de position que le public avait mauvais goût. C'était transformer le cinéma d'auteur en bien-pensance. C'était une défense moraliste* », ajoute-t-il. Jean-Luc Douin, alors journaliste à *Télérama* (aujourd'hui au *Monde*), juge cet épisode avec la même sévérité mais cherche à le remettre dans son contexte : « *À l'époque, on voyait que ce qu'on appelle bêtement le cinéma commercial était en train de bouffer le cinéma d'auteur. Dans les journaux, la critique de cinéma bénéficiait de moins de place, elle se sentait déconsidérée.* »

**LE** texte fait apparaître un fossé au sein de la critique, entre les signataires et les autres. Aucun journaliste de *Libération* ne l'a paraphé. En revanche, le quotidien défend *Une chambre en ville* avec un long portrait de Jacques Demy et un éditorial signé par le chef de la rubrique cinéma, Serge Daney, au titre sans ambages : « *À louer d'urgence* ». Fondé en 1973, le journal de gauche, qui a failli s'éteindre au tournant des années 1970-1980, a désormais le vent en poupe. Il est devenu l'un des centres de gravité de la critique, portant des choix affirmés, tant dans l'enthousiasme que la détestation, sans jamais se plier aux règles de la promotion. « *Michel Boujut, des Nouvelles littéraires, me contacte, se souvient Gérard Lefort, qui y était alors critique de cinéma. Il me dit : "Libé doit y être." Je lis le texte et lui répond : "Pas question." Lorsque Serge Daney rentre de reportage, il me demande ce qu'est cette pétition et conclut devant moi : "Ça va pas la tête, nous ne signerons pas."* » Pas question, pour *Libération*, de jouer un film contre l'autre. Et encore moins d'appeler à négliger Oury. Le dimanche suivant, Gérard Lefort, qui participe au « Masque et la plume », se retrouve dans le studio de France Inter face à un Michel Boujut véhément. « *Il revient sur ce texte, je lui répète que je ne pourrai jamais le signer. Je lui explique que ce n'est pas grave si la critique de cinéma n'est plus prescriptive. Ça ne me plaît pas de le dire, mais je le pense.* »

Pendant toute l'affaire, Jacques Demy reste silencieux. Le réalisateur décline poliment les demandes d'entretien, dont celle de *Libération*. Il lâche néanmoins au téléphone à Gérard Lefort : « *Je ne vais pas faire ma pelote de blues sur le dos d'Oury et Belmondo. Si mon film n'a pas marché, c'est peut-être ma faute et non celle de L'As des as.* » Peu après, le critique de *Libération* est invité à dîner rue Daguerre, à Paris, chez Agnès Varda, l'épouse de Jacques Demy. Serge Daney et Serge Toubiana, le patron des *Cahiers du cinéma*, sont aussi de la partie. « *L'ambiance était sinistre, raconte Gérard Lefort. Une chambre en ville ne marchait pas du tout, Demy était taciturne. Et, là, il m'a dit : "Toute cette histoire me met très mal à l'aise." Il n'a pas arrêté de le répéter.* » Une nouvelle démarche en soutien de Demy, moins polémique, sous la forme d'une demi-page de publicité payante, est publiée dans *Le Monde* du 17 novembre. Son intitulé tient en une phrase : « *Le film à voir aujourd'hui c'est Une chambre en ville* ». Elle est appuyée par 80 critiques, dont ceux de *Libération*. Les noms des signataires sont précédés de la mention : « *la critique française* », sans que les personnes concernées n'aient été forcément au courant de l'emploi de cette expression. « *La critique française est une entité qui n'existe pas* », remarque Danièle Thompson.

Cette expression précipite le dernier acte de cette nouvelle bataille d'Hernani. Le 19 novembre, Jean-Paul Belmondo signe dans *Libération* un texte, en réalité rédigé par Gérard Oury et amendé par le journaliste Philippe Labro, qui sera titré « Bébel et les bêtes ». Le choix par Belmondo de *Libération* est stratégique. Il porte le fer contre la tribune de *Télérama* dans un journal qui a lui aussi défendu avec enthousiasme *Une chambre en ville*. « *En examinant la liste de ses signataires, je me pris soudain à baisser la tête... Un mot de Jean Cocteau me revenait à l'esprit : "En France, l'égalité consiste à trancher les têtes qui dépassent."* » Et « Bébel » de poursuivre : « *Pour moi qui ne suis qu'un acteur, le vote massif des spectateurs est et restera ma plus belle récompense. Oublions donc cette agitation stérile et gardons seulement en mémoire cette petite phrase de Georges Bernanos : "Attention, les ratés ne vous rateront pas !"* » Jean-Paul Belmondo en profite au passage pour rappeler que le premier film qu'il a produit, le très ambitieux *Stavisky*, d'Alain Resnais, a été un énorme échec commercial : « *Lorsque, en 1974, j'ai produit et "sorti" Stavisky d'Alain Resnais, je n'ai pas pleurniché en accusant James Bond de m'avoir volé mes spectateurs.* »

La lettre ouverte est complétée d'un encadré signé Gérard Lefort où le journaliste revient d'abord sur la pétition publiée dans *Télérama* et l'idée d'un « public potentiel détourné » : « *L'argument était d'une rare maladresse, laissant sous-entendre, au nom d'un hypothétique et stupide comité central de l'esthétique français, qu'il y a de bons et de mauvais films, et surtout, plus gênant, que le public relégué dans un brouillard d'imbecillité chronique était incapable de bien choisir.* » Et Gérard Lefort d'évoquer le fameux « la critique française » de la publicité parue dans *Le Monde*, qui laisse « *une fois de plus supposer qu'il existe un Panthéon du*





## LE PORTFOLIO

Certaines de ses images sont de véritables icônes. La Mexicaine Graciela Iturbide, 79 ans, a beau avoir photographié les traditions et cérémonies des communautés indigènes ou la vie quotidienne de son pays, elle n'a jamais cherché à documenter le réel. Sa pratique relève d'un art poétique dans lequel l'imagination a toute sa place. La Fondation Cartier lui offre sa première grande exposition parisienne.

# TOUCHÉ PAR LA GRACIELA.

Photos Graciela ITURBIDE  
Texte Claire GUILLOT



*Notre-Dame des  
iguanes, Juchitán,  
Mexique, 1979.*







Page de gauche, *L'Homme encadré*, Mexico, 1972.

Coyoacán, Mexico, 1983.

**IL Y A DES PHOTOS SI PUISSANTES QU'ELLES ÉCHAPPENT À LEUR AUTEUR POUR MENER UNE EXISTENCE PROPRE.** C'est le cas de *Notre-Dame des iguanes*, de Graciela Iturbide. Pris par hasard sur un marché à Juchitán, au Mexique, en 1979, ce portrait étrange et pénétrant d'une femme zapotèque qui porte sur sa tête une couronne de reptiles, comme une chevelure vivante et sauvage, est devenu une icône. Les habitants de la ville en ont fait une affiche qu'ils ont surnommée « la Méduse juchitèque » et qu'ils ont collée partout. À Los Angeles, l'image est devenue une peinture murale. « *J'aime cette appropriation de mon travail. C'est peut-être ce que j'attends, qu'on interprète ce que j'ai déjà interprété* », explique Graciela Iturbide dans le livre publié à l'occasion de sa première grande exposition parisienne, à la Fondation Cartier.

De passage dans la capitale française, la plus célèbre photographe mexicaine ne fait pas ses 79 ans. L'œil vif, le cheveu court et foncé, vêtue d'une longue robe brodée, elle rend hommage à ces femmes fortes et indépendantes des communautés indigènes qui l'ont prise sous leur aile quand elle s'est lancée dans la photographie. « *Elles m'ont logée, accueillie, protégée, encouragée. Je pense qu'être une femme m'a facilité les choses. À Juchitán, elles m'informaient des fêtes qui pouvaient m'intéresser. De mon côté, j'ai toujours passé beaucoup de temps sur place, je n'ai jamais caché mon appareil, je n'ai jamais pris de photo sans qu'il y ait complicité et respect.* »

De ses rencontres avec les Zapotèques ou les Seri, elle a tiré des images à la poésie lyrique, qui continuent de fasciner des décennies plus tard. Peut-être parce que Graciela Iturbide a photographié avec passion la vie quotidienne, les rites peu connus, les traditions et les cérémonies, mais sans visée documentaire ni même sociale. « *Je pense qu'il faut lutter pour améliorer les conditions de vie des communautés indigènes, dont beaucoup vivent dans des conditions déplorables. Mais je n'utilise pas la photographie pour dénoncer la pauvreté. C'est l'imagination qui m'intéresse.* » Ses images intemporelles, pleines de symboles, d'ombres et de recoins, cultivent plutôt l'énigme.

C'est le photographe Manuel Álvarez Bravo (1902-2002), grande figure de l'art mexicain, qui l'a d'abord introduite dans le monde indigène. Il lui a servi de mentor alors que la jeune femme, mère de trois enfants et bientôt divorcée, s'était lancée dans une carrière artistique dans les années 1970, en rupture avec sa famille bourgeoise et conservatrice. « *Il a commencé à me faire découvrir tout un monde et surtout ce temps si poétique et mexicain qui m'a vraiment marquée. Il s'agissait d'un apprentissage bien plus vaste que l'enseignement d'un métier.* » La mort et le rêve, les masques et les animaux peuplent les images de Graciela Iturbide, qui a porté le même regard onirique sur son pays, puis à l'étranger, en Inde ou aux États-Unis.

Petit à petit, ses images ont délaissé la figure humaine. Mais elles ne sont pas désertes pour autant. « *Il y a toujours une présence*, précise Graciela Iturbide, *comme celle du jardinier qui prend soin des plantes. Et tous ces objets ont à voir avec les personnes que j'ai photographiées. C'est ma réflexion actuelle sur ce qu'est le monde, ça peut être parfois triste, parfois gai. Ce que je suis se reflète dans les paysages, dans les arbres et les rochers.* » <sup>(M)</sup>



Ci-contre,  
*Los Angeles*,  
États-Unis,  
2012.

*Mexico*, 2005.

Page  
de droite,  
*Madone*,  
*Mexico*, 1980.







Ci-dessous, *Femme zapotèque*, Oaxaca, Mexique, 1974.

Page de droite, *Dolores Hidalgo*, Mexico, 1978.







Ci-dessous, *Jardin botanique d'Oaxaca*, Mexique, 1998-1999.

Page de droite, *Procession*, Chalma, Mexique, 1984.









sessùn



Dans les locaux de la start-up Barney, à Paris, le 4 février.

# La mode se pique de clonage VIRTUEL.

Texte Sophie ABRIAT  
Photos Jonathan LLENSE

DE PLUS EN PLUS DE GRIFFES FONT APPEL À DES ENTREPRISES CAPABLES DE NUMÉRISER LEURS COLLECTIONS EN TROIS DIMENSIONS. PLUS VRAIS QUE NATURE, CES JUMEAUX VIRTUELS DE ROBES, ESCARPINS OU SACS À MAIN DEVIENNENT LES STARS DE LEURS BOUTIQUES EN LIGNE. À LA POINTE DE CETTE TECHNOLOGIE HYPERRÉALISTE, LA START-UP PARISIENNE BARNEY ACCOMPAGNE LES GRANDES MAISONS VERS CES NOUVEAUX MONDES.





Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas, toute l'équipe de la start-up : Jérôme Vivier, Benjamin Chiche, Victor Mustin, Élise Horwitz et Rhita Cadi Soussi.  
Ci-dessous, des pièces en cours de modélisation.



**C'EST ICI QUE TOUT A COMMENCÉ : DANS UN PETIT LOCAL** sans prétention niché au fond de la cour d'un immeuble du 17<sup>e</sup> arrondissement, à Paris. Un lieu à la décoration spartiate que l'équipe de Barney a surnommé « le Garage ». À l'entrée, un canapé vintage en cuir et une petite table basse sur laquelle sont posés la revue de mode *Mastermind* et un bouquet de mimosas encore enveloppé dans son papier. Il faut se glisser dans une arrière-salle pour découvrir l'attraction du lieu. Tapie dans l'ombre, une imposante machine fait la fierté de la start-up : un robot qui avance doucement sur ses rails. La « bête », qui a nécessité deux années de recherche et de développement, permet de créer ce que l'on appelle des « jumeaux numériques » (*digital twins* ou *device shadows*, en anglais dans le texte). Autrement dit, des représentations virtuelles, en trois dimensions, de produits réels.

Sur le socle, prête à être clonée, on aperçoit une sandale Nodaletto rouge. Secret industriel oblige, le robot aux technologies brevetées ne peut être ni pris en photo ni regardé de trop près. Peu d'entreprises dans le monde sont capables de reproduire numériquement des objets avec un tel niveau de précision. Les pièces sont photographiées plus de mille fois, sous toutes les coutures, puis grâce à un mélange d'intelligence artificielle et de modélisation photoréaliste, elles s'inscrivent dans le monde virtuel. À l'écran, la sandale Nodaletto apparaît aussi rutilante que dans la vie réelle, toute en relief, sans que l'on ait besoin de porter un casque de réalité virtuelle. D'un clic, on peut la faire bouger dans tous les sens, zoomer à l'infini sans que l'image ne se brouille ni ne se pixélise. On a envie de tendre la main pour l'attraper.

Depuis sa création, en décembre 2019, le groupe Barney, qui a fait de la virtualisation des marques sa spécialité, se porte bien. Très bien

même. Il compte 25 collaborateurs et finalise une seconde levée de fonds de 8 millions d'euros. En janvier, il a été sélectionné parmi 400 entreprises pour rejoindre l'accélérateur de LVMH, baptisé La Maison des startups, qui tisse des liens privilégiés entre ces nouveaux acteurs et quelques-unes des 75 maisons du groupe de luxe. Barney attire de nombreux clients : de grands noms de la mode se pressent déjà à sa porte, comme Lacoste, Jean Paul Gaultier, Nina Ricci ou le chausseur Louboutin. Beaucoup d'autres préfèrent rester discrets et taire le nom de ce studio qui accélère leur ascension vers le Web 3.0. Mais l'adresse est bien connue des coursiers parisiens qui viennent à tour de rôle déposer des pièces à numériser, parfois tout juste sorties des ateliers. Dans quelques semaines, l'équipe fera ses cartons : fini le temps du « Garage », elle va s'installer place Saint-Georges, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement de Paris, sur trois étages en cours de rénovation. La localisation est prestigieuse, l'immeuble historique. C'est dans l'hôtel de la Païva – un édifice de style néo-Renaissance construit au XIX<sup>e</sup> siècle et à la décoration surchargée – que Barney va poser bagage. Malgré cette ascension éclair, les fondateurs, Benjamin Chiche et Jérôme Vivier, restent pragmatiques. « Dans un futur très proche, nous pensons qu'aucun produit physique ne sera créé sans son jumeau virtuel », avance Benjamin Chiche, 29 ans, diplômé de Dauphine et de l'Essec, qui a appris seul à coder. Mais dans quel but faudrait-il absolument créer l'alter ego numérique de nos objets de consommation ? « D'abord, pour mieux faire son shopping en ligne », explique Benjamin Chiche en insistant sur le « mieux ». Déjà utilisée sur les sites d'e-commerce de certaines marques, cette technologie permet de visualiser les produits comme on ne les a encore jamais vus sur le Web. On peut les faire tourner à 360 degrés, les scruter dans tous les sens, s'attarder sur chaque

détail, percevoir le grain du cuir comme la brillance d'un fermoir – presque comme si, finalement, on tenait l'objet entre ses mains. « Les gens passent quatre à dix fois plus de temps sur une page produit lorsqu'ils ont accès à une expérience interactive comme celle-ci. On estime également entre 20 % et 40 % la diminution du taux de retour produit, détaillent les deux fondateurs. C'est aussi une manière pour les marques de récolter des données auxquelles elles n'avaient jamais eu accès jusqu'à présent : pour la première fois, elles peuvent savoir ce que les gens regardent et, surtout, où ils posent le plus longtemps leur regard. » Sur le talon de cette sandale ou sur son laçage ? Sur les coutures de cette minaudière ou sur son intérieur ? « Plus l'acte d'achat est engageant, plus l'expérience doit être riche. On ne peut pas vendre en ligne une pièce à quelques milliers d'euros comme on vend un modèle bon marché. Une série d'images sur un fond blanc ne suffit plus », poursuit Benjamin Chiche, qui a baptisé Barney du nom de son avatar, lorsqu'il était consultant en réalité augmentée pour des marques de luxe. « Mais rien à voir avec le grand magasin new-yorkais », sourit-il. D'ailleurs, ce dernier a fait faillite en 2019. Ce qui ne semble pas d'actualité pour la start-up.

Sweat-shirt à capuche, jeans et baskets, Victor Mustin, 23 ans, expert en technologies liées aux expériences virtuelles, nous montre à l'écran comment il peut transformer la sandale Nodaletto en une version croco à partir d'un simple échantillon de cuir – sans passer par la case prototype. Un autre avantage pour les marques qui dépendent des coûts faramineux en prototypage. Volubile, le jeune homme parle de son métier comme d'un artisanat numérique, utilise le champ lexical du savoir-faire du luxe et l'applique au monde virtuel. Dans son équipe, il est entouré d'artisans « texturistes », de spécialistes de la lumière, d'artistes 3D – une foule de nouveaux métiers qui s'apprennent sur le tas. « On s'améliore en faisant et en

“Nous scannons l'objet réel pour créer son jumeau parfait, nous ne le redessinons pas en 3D. Nous reproduisons chaque pièce à l'identique, avec ses qualités comme ses imperfections. Nous conservons chaque point de couture, chaque irrégularité dans le cuir, chaque nuance de ton et de reflet pour ne pas perdre l'âme de l'objet.”

Victor Mustin, expert en technologies liées aux expériences virtuelles

découvrant, aucune école ne forme encore à ces techniques », fait savoir le spécialiste, que Benjamin Chiche a rencontré sur Facebook. « Nous scannons l'objet réel pour créer son jumeau parfait, nous ne le redessinons pas en 3D. On ne fait donc pas d'approximation : nous reproduisons chaque pièce à l'identique, avec ses qualités comme ses imperfections. Nous conservons chaque point de couture, chaque irrégularité dans le cuir, chaque nuance de ton et de reflet pour ne pas perdre l'âme de l'objet », insiste Victor Mustin.

Certains matériaux, comme les sequins, le verre, l'or et le diamant, sont plus difficiles que d'autres à dupliquer. Il faut user là de patience pour représenter le plus fidèlement possible les jeux de lumière et de transparence. Miser sur l'hyperréalisme, c'est la certitude de ne pas compromettre le savoir-faire des marques de luxe à travers le filtre de l'écran mais aussi de préserver l'émotion que l'on peut éprouver devant un « vrai » objet. En bref, (re)créer ○○○

# Samuel Fosso

10.11.21 13.03.22



**MEP** MAISON EUROPEENNE DE LA PHOTOGRAPHIE

5/7 rue de Fourcy, 75004 Paris  
Informations et réservation : [mep-fr.org](http://mep-fr.org)

VILLE DE PARIS

ART FOUNDATION MENTOR LUCERNE

THE ART NEWSPAPER

Le Monde

Numéro

Society

VOGUE

Samuel Fosso, Autoportrait. Série « Titi », La Golfeur, 1997 © Samuel Fosso. Courtesy Jean-Marc Palaia / Paris. Conception graphique : Joanna Slack



Ci-dessous, Victor Mustin, l'expert en réalité augmentée de Barney, retravaille à la main un objet numérique grâce à son casque de réalité virtuelle. Ci-contre, la "tour" qui fait les calculs de virtualisation.



○○ du désir. Un argument imparable pour convaincre les maisons les plus technosceptiques qui craignent, entre autres, que le virtuel prenne toute la lumière et relègue leur patrimoine artisanal en deuxième division. « *Nous démocratisons la virtualisation des collections tout en respectant l'histoire et l'héritage des marques. C'est aussi une manière de les accompagner dans ces nouveaux univers parallèles, leurs futurs terrains de jeu* », souligne Élise Horwitz, directrice de Barney Studios (le studio créatif du groupe Barney), qui connaît bien le milieu de la mode pour avoir travaillé plusieurs années chez Kenzo puis chez Chloé.

Une fois virtualisés, l'escarpin Louboutin ou la basket Lacoste peuvent alors « s'animer ». « *Nous leur donnons une seconde vie, nous les transformons en contenus d'un nouveau genre : vidéo CGI [Computer Generated Imagery, c'est-à-dire avec des effets spéciaux numériques], filtre de réalité augmentée, incursion dans des mondes virtuels, création de NFT [soit des non-fungible tokens, « jetons non fongibles », à savoir la version numérique certifiée d'un objet, d'une œuvre]...* », détaille Rhita Cadi Soussi, responsable mode et luxe chez Barney Studios. Autrement dit, les « jumeaux » sont prêts à partir à l'assaut des métavers – ces mondes parallèles aux nombreuses promesses financières et créatives. Mais ces contours restent encore flous. En choisissant la voie du photoréalisme – un choix esthétique et un défi technique –, Barney a parié sur le développement d'univers virtuels qui dupliquent le réel. Une façon de faciliter l'identification et l'adhésion du public, mieux qu'en le confrontant à des mondes complètement imaginaires.

Pour l'heure, le studio numérise de plus en plus des collections entières de marques de mode, soit des centaines de références pour une seule griffe. La demande progresse aussi vite que les avancées

technologiques. Dans six mois, Barney finalisera une nouvelle version, encore plus performante, de son robot de modélisation. Si, actuellement, 40 % d'intervention humaine et 60 % d'intelligence artificielle sont nécessaires pour cloner n'importe quel objet, la machine prendra bientôt tout en charge, avec des capteurs encore plus précis. Il suffira d'appuyer sur un bouton et n'importe quelle pièce apparaîtra à l'écran. Les artistes numériques du studio pourront alors se concentrer sur l'animation des objets afin de les mettre en scène, les faire porter par des avatars...

Car les applications semblent infinies. Reproduire un tableau de maître ? Possible. Une montre vintage pour percevoir ses traces d'usure avant de cliquer sur « achat » ? Possible. Une robe d'archive du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Possible. N'importe quels accrocs, craquelures, rayures, coups de pinceau seront visibles à l'écran. Certains musées sont en train de numériser leur collection, comme le Musée d'histoire naturelle de Londres, d'autres ont déjà fait appel à Google Arts. On imagine des maisons de mode dupliquer leurs archives et créer des expositions virtuelles immersives. Certaines ont d'ailleurs flairé l'idée d'utiliser « *le futur au service du passé* », comme Paco Rabanne. Ce mois-ci, dans le cadre d'un partenariat avec Selfridges, la maison a numérisé puis transformé en NFT douze robes d'archives baptisées « *Les 12 importables* », un clin d'œil à la collection de février 1966 du couturier qui avait présenté des modèles en plaques de métal et pastilles de Rhodoïd. Des modèles historiques mais virtuels vendus en édition limitée de 56 exemplaires, chacun afin de célébrer les 56 ans d'existence de la marque. L'argent récolté sera en partie alloué à la préservation des archives de la maison, avec notamment des restaurations de robes et des rachats de pièces à des collectionneurs. Preuve que le virtuel et le réel ont tout à faire ensemble. (M)



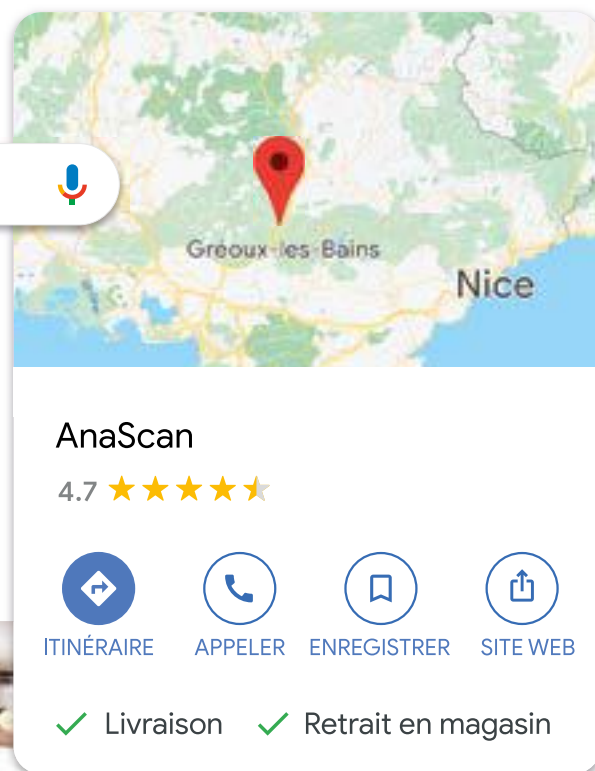
# Depuis 10 ans, nos Ateliers Numériques accompagnent les artisans de la Région Sud comme Fatima.



Comment se lancer sur internet



Ça, c'est ce que se demandait Fatima, fondatrice des soins cosmétiques AnaScan à Gréoux-Les-Bains. Depuis, avec Valentin, son coach des Ateliers Numériques Google, elle a amélioré sa visibilité en ligne lors de sessions d'accompagnement, et cela sans frais. Maintenant, ses huiles essentielles bio se vendent partout en France et en Europe.



Ensemble, nous soutenons les artisans-commerçants :



Google Ateliers Numériques



TÊTE CHERCHEUSE

# Julia FAURE, le bon sens climatique.



Julia Faure, cofondatrice de Loom. Ci-contre, la collection permanente de la marque.



**“LE PLUS GROS PROBLÈME DE L’INDUSTRIE DE LA MODE, c’est sa sur-production : tant qu’on ne se préoccupera pas de cette question, on se voilera la face»**, avance d’emblée Julia Faure, 33 ans, cofondatrice, en 2016, de Loom, marque de vêtements basiques, bien coupés, bien pensés. Des pulls en laine qui ne « grattent pas » et ne « boulochent pas », des boutons qui ne se « décousent pas » au premier lavage, des pantalons chinés qui ne se « déforment pas »... Chez Loom, on veille au grain. « Chacune de nos pièces est soumise à une batterie de tests pour qu’elle dure le plus longtemps possible. Nous développons des “permanents” qui sont sans cesse améliorés; on ne parle pas de “collection” mais de “génération”. C’est absurde de passer deux ans à développer un produit et de le laisser seulement six mois en boutique. On peut toujours faire mieux : l’ingénierie textile est une science qui s’acquiert petit à petit », précise la créatrice, qui qualifie sa marque de « militante ». Elle n’hésite pas, d’ailleurs, à donner des conférences, pour alerter sur la pollution causée par l’industrie de la mode et, dit-elle, « évangéliser ». Son modèle de développement ? Aucune incitation à la

consommation, donc pas de pub ni de soldes, des produits qui sortent au compte-gouttes quand ils sont prêts, une croissance limitée comme objectif et, pour l’heure, cinq collaborateurs. « Un boulanger ne crée pas des dizaines de nouveaux pains toutes les semaines. Mon rêve, ce n’est pas d’avoir la boîte la plus grosse possible. Concrètement, cela veut dire renoncer à de l’argent », estime-t-elle. Pour se former aux questions environnementales, elle se documente beaucoup notamment dans les travaux du polytechnicien Jean-Marc Jancovici, spécialiste de l’énergie et du climat et concepteur du bilan carbone. « Il nous a donné la bonne manière de raisonner », explique cette ingénieure de formation, également diplômée d’un master en études de genre, qui a commencé sa carrière chez Amazon en Espagne. « J’ai compris quel genre d’entreprise il ne fallait pas développer. Je considère qu’il est de mon devoir de défendre le bon sens climatique dans le textile, même si je me dis parfois que la bataille est perdue d’avance », fait valoir celle qui est animée par une passion, malgré tout intacte, pour le beau vêtement. (M) Sophie ABRIAT  
LOOM.FR

## DEUXIÈME VIE Nouveau SOUFFLE.

Valérie Bernier et Marina Coriasco ont travaillé ensemble comme directrices artistiques dans la presse féminine avant de fonder le label de décoration Floating House Collection. Depuis près de cinq ans, ces voyageuses sélectionnent des objets singuliers qu’elles dénichent ou font réaliser partout dans le monde. Le début de leur nouvelle aventure commune a été marquée par leur rencontre au Liban avec un ingénieur très impliqué dans le recyclage des déchets, dont celui des bouteilles usagées, auxquelles il redonne vie sous différentes formes grâce à des artisans souffleurs de verre. Des lampes, mais surtout des verres et des pichets que les deux exploratrices intègrent d’emblée à leurs collections. Depuis l’explosion au port de Beyrouth, qui a dévasté une partie de la ville le 4 août 2020, les bris de glace se sont rajoutés aux collectes et composent en partie la matière première de ces verreries. Outre les petites imperfections inhérentes à la facture artisanale, voici une raison de plus de s’attacher à ces carafes inspirées d’un modèle traditionnel à bec, à l’origine réservé aux hommes qui y buvaient directement. (M) Litza GEORGOPOULOS  
CARAFE DUCK, MIEL OU BLEUE, FLOATING HOUSE COLLECTION, 38 €. FLOATINGHOUSECOLLECTION.COM



Loom. Romy Alizée. Floating House Collection

L'Eau rouge N° 1, Chanel,  
105 € les 100 ml.  
chanel.com



## FÉTICHE Sang NEUF.

Cent un ans après le N° 5, Chanel lance N° 1, une façon d'affirmer à la fois son attachement à son patrimoine et son désir de renouveau. Sans se départir de ce qui fait sa singularité, la marque livre à travers ce rituel de dix produits de soin, maquillage et parfum, une approche de la beauté tournée vers l'essentiel. Il est question ici de végétal, de science et d'héritage avec, au cœur des formules, des extraits de camélia, fleur fétiche de Gabrielle Chanel, cultivée et étudiée par la maison dans des jardins laboratoires du sud-ouest de la France depuis plus de vingt ans. Chanel a choisi le camélia rouge en raison de ses propriétés revitalisantes, il a aussi donné leur couleur aux packagings, tous conçus de façon écoresponsable, venant se démarquer avec panache des codes habituels des cosmétiques naturels. Pour L'Eau rouge revitalisante, dernière étape du rituel N° 1, Olivier Polge, le parfumeur maison, s'est prêté à un exercice de style : imaginer le parfum d'un camélia, fleur naturellement inodore. (M) Texte Claire DHOUILLY — Photo Clémentine PASSET



# La veine artistique de JOURNIAC.

LE SENS DU DÉTAIL



Trois visages de profil, hiératiques comme dans un tableau de la Renaissance, se prêtent à un curieux rituel d'onction. Exposée jusqu'au 26 février à la galerie Christophe Gaillard, à Paris, cette photo provient d'une performance de Michel Journiac, *Rituel pour un autre*, qui s'est tenue le 19 juin 1976 à 19 h 30. Ce soir-là, une petite foule s'était réunie à la galerie Stadler pour communier avec le pionnier de l'art corporel. Le maître de cérémonie l'a d'abord invitée à se recueillir autour d'un cercueil d'enfant marqué de son nom. Hommage au décès précoce de son petit frère ou anticipation de sa propre mort ? Il n'en dira rien. Puis l'artiste s'est dénudé le bras et a fait saillir une veine qu'une « infirmière » a piquée pour en prélever le sang. Journiac en a alors barbouillé le visage impassible de ses assistants, avant de verser quelques gouttes sur le cercueil. L'hémoglobine, la liturgie catholique, la transmutation et la mort... Ce vocabulaire subversif était déjà posé en 1969 à l'occasion de *Messe pour un corps*. Journiac, travesti en curé, distribuait à ses fidèles des rondelles de boudin cuisiné avec son propre sang en guise d'hostie. Mais les photos de cette action sont moins efficaces que celles qui immortalisent *Rituel pour un autre*. Isolée en gros plan, la main apparaît ici comme l'élément central d'un dispositif macabre et poétique, qui appelle à la rencontre et au don. © Roxana AZIMI

« MICHEL JOURNIAC, LES MAINS », À LA GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD, 5, RUE CHAPON, PARIS 3<sup>e</sup>, JUSQU'AU 26 FÉVRIER. GALERIEGAILLARD.COM



De haut en bas et de gauche à droite,  
maison Funkis, Ferm Living,  
199 €. [smallable.com](http://smallable.com)  
Bauhaus Dessau, Chisel & Mouse,  
250 €. [chiselandmouse.com](http://chiselandmouse.com)  
Hoover Building, Chisel & Mouse,  
250 €. [chiselandmouse.com](http://chiselandmouse.com)  
Casa M, de Vincent Van Duysen,  
Salvatori, 580 €. [salvatoriofficial.com](http://salvatoriofficial.com)

VARIATIONS **Faites RÉDUIRE.** Étape essentielle de la genèse d'un bâtiment, la maquette endosse aussi une fonction décorative. Dans ses créations, le duo britannique Chisel & Mouse met en lumière les façades d'immeubles classiques du XX<sup>e</sup> siècle, tels le Bauhaus de Dessau ou le Hoover Building, dans le Grand Londres. Au début du confinement, l'éditeur italien Salvatori a convié des créateurs à imaginer de mini-architectures en pierre et en marbre, célébrant une vision réconfortante de l'habitat. Plus récemment, le belge Vincent Van Duysen s'est inspiré de la Casa M, son idyllique maison de vacances au Portugal, pour dessiner un havre de paix modèle réduit, destiné à susciter un sentiment de félicité intérieure. Et, comme la maquette évoque les jouets d'enfants, la marque danoise Ferm Living s'en amuse avec Funkis, à la fois maison de poupée et objet décoratif. (M) Marie GODFRAIN – Photo Clémentine PASSET



Seear Kohi,  
à Paris,  
le 2 février.



**ILS SONT MARRON, PRESQUE NOIRS,** nettement fendus et surplombés par des sourcils courts et droits. Et, quand les lumières se rallument à la fin du film *Ils sont vivants*, ce sont les yeux de Seear Kohi que l'on retient. En incarnant un réfugié iranien en route pour Londres, qui se retrouve coincé dans la « jungle » de Calais, le comédien franco-afghan entre dans le cinéma français par la grande porte. *Ils sont vivants* est écrit et réalisé par Jérémie Elkaïm, que l'on a connu acteur (chez Maïwenn, Catherine Corsini ou Gilles Marchand), coréalisateur (*La Reine des pommes* ou *La guerre est déclarée*, avec Valérie Donzelli) et plus récemment scénariste (*Chanson douce*, de Lucie Borleteau). À l'origine du projet, la comédienne Marina Foïs, qui avait découvert le récit autobiographique de Béatrice Huret et Catherine Siguret *Calais mon amour* (Kero éditions, 2017). L'histoire de Béatrice, mère d'un adolescent, femme de policier récemment endeuillée, aux opinions politiques tendance droite dure, qui voit sa vie basculer quand elle croise le chemin de Mokhtar, un « migrant » qui la bouleverse. Jérémie Elkaïm accepte rapidement de l'adapter au cinéma mais, une fois le scénario écrit (avec son coscénariste Gilles Marchand), reste à trouver l'acteur qui incarnera Mokhtar. « Une sacrée affaire », résume le cinéaste. Avec son directeur de casting, Jérémie Elkaïm auditionne quantité de comédiens qui font des essais avec Marina Foïs, l'actrice principale. À deux semaines du premier clap, « il n'y avait toujours pas d'évidence », résume-t-il. Jusqu'à ce qu'il tombe sur Seear Kohi. Et, surtout, ses yeux...

Ce jour de janvier, dans les bureaux parisiens du distributeur du film, Seear Kohi plante sur nous ce fameux regard où la curiosité se mâline d'une pointe d'amusement. Dans le film, son personnage ne parle pas français. Il communique avec Béatrice avec son portable, en se servant d'une application de traduction. C'est paradoxalement cette contrainte qui permet l'éclosion de l'intimité entre deux personnages arc-boutés sur leurs douleurs. Car c'est par ses

yeux que l'acteur communique. Par ses yeux qu'il absorbe ce monde nouveau et qu'il exprime ses émotions – son désir pour cette femme, sa peur, sa force.

Comme son personnage, Seear Kohi est un homme de peu de mots. Il est pourtant un impressionnant polyglotte. Né il y a trente-trois ans à Balkh, dans le nord de l'Afghanistan, il passe ses premières années dans la grande ville de Mazâr-e Charîf. Le futur acteur a quatre frères et une sœur, un père qui travaille à l'ONU. Lorsqu'il a 7 ans, la guerre pousse pour la première fois sa famille à l'exode. Direction Kaboul, d'abord, puis le Pakistan. À la maison, il parle dari et pachtou. Au lycée, il étudie en persan et apprend l'anglais. À la fin de la guerre, la famille rentre à Kaboul. C'est là, en 2005, qu'il croise la route du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, venue assurer un stage dans la capitale afghane. « Je me suis présenté aux auditions sans savoir du tout de quoi il retournait », raconte-t-il.

Après le stage, Seear Kohi intègre avec vingt-cinq autres comédiens débutants la troupe du Théâtre Aftaab, le Petit théâtre du Soleil à Kaboul. « C'est devenu ma vie », dit-il simplement. En 2006, il est Roméo dans une adaptation de *Roméo et Juliette* en persan, qu'il joue un peu partout dans la région, en Afghanistan et dans les pays voisins. Après quelques voyages en France pour des ateliers au cours desquels il étudie le jeu, la danse, et découvre le répertoire tragique classique et contemporain, il intègre finalement la compagnie en 2009. « Ça a été un choc, témoigne-t-il. Je travaillais tout le temps, pour apprendre mon métier, mais aussi le français. » Il le parle aujourd'hui presque sans accent. Devenu acteur professionnel, il part en tournée dans le monde entier, découvre le festival d'Avignon et, au sein de cette troupe internationale qui devient un pays en soi, « oublie même parfois qu'[il est] afghan ». « Ma tête était occupée ailleurs, dans le travail », analyse-t-il.

En 2019, une proposition arrive d'Hollywood : on recherche un Afghan pour la saison 8 de la série *Homeland*. « J'avais regardé les deux premiers

épisodes quelques années plus tôt, dit-il, mais j'avais arrêté, car certaines scènes m'avaient trop bouleversé. Je n'avais pas le cœur à voir ça. » Il accepte le rôle. En s'oubliant dans des personnages qui charrient leurs propres traumatismes et leurs propres névroses, Seear Kohi dilue-t-il ses propres souvenirs d'une enfance dans un pays perpétuellement en guerre ? Il ne s'étend pas sur le sujet, mais dit juste se donner à corps perdu dans des rôles et une carrière devenus sa raison d'être. En janvier 2020, il a d'ailleurs quitté le Théâtre du Soleil pour se consacrer, peut-être, à d'autres projets de cinéma.

Quand, à l'été 2019, Jérémie Elkaïm demande à le rencontrer pour *Ils sont vivants*, Seear Kohi est en tournée à Naples. Le réalisateur saute dans un avion depuis Paris. Marina Foïs, en vacances dans la région, les y rejoint. Dans sa chambre d'hôtel, ils improvisent une scène intime. Le film se déploie autour de l'attirance qui force Béatrice à faire un pas vers cet étranger. La rencontre sensuelle entre deux êtres que tout oppose étant la matière vive de l'histoire, « il fallait un acteur capable de s'abandonner sexuellement devant la caméra, explique Jérémie Elkaïm. Il était aussi indispensable qu'il y ait une alchimie entre eux, que Marina supporte qu'il pose la main sur elle. En sortant des essais avec Seear, elle a dit : "Lui, c'est possible." »

Arrivé en France en tant qu'artiste, Seear Kohi en sait peu sur la situation des camps de réfugiés. Alors il se documente, pose des questions, discute beaucoup avec son réalisateur pour comprendre le personnage de Mokhtar. Avec ses frères et sa sœur, qui vivent en France depuis des années, il s'attelle en ce moment à faire venir ses parents, réfugiés en Inde depuis août, une semaine avant que les talibans s'emparent de nouveau de Kaboul. « L'Afghanistan, c'est un poids très lourd que je porte. En ce moment, on revit le cauchemar d'il y a vingt ans », confie-t-il tristement. Dans ses yeux sombres, l'amusement a fait place à une triste lassitude. (M)

ILS SONT VIVANTS, DE JÉRÉMIE ELKAÏM, AVEC MARINA FOÏS ET SEEAR KOHI. EN SALLES LE 23 FÉVRIER.

# Les yeux persans de Seear KOHI.

APRÈS LE THÉÂTRE DU SOLEIL D'ARIANE MNOUCHKINE ET LA SAISON 8 DE LA SÉRIE "HOMELAND", LE COMÉDIEN, NÉ EN AFGHANISTAN, JOUE UN MIGRANT IRANIEN DANS "ILS SONT VIVANTS", DE JÉRÉMIE ELKAÏM. IL Y PARTAGE L'AFFICHE AVEC MARINA FOÏS, DANS UN RÔLE SENSUEL OÙ TOUTE L'ÉMOTION PASSE PAR LA FORCE DE SON REGARD.

Texte Clémentine GOLDSZAL  
Photo Jan PHILIPZEN





UN PEU DE TENUES

Photos Lea COLOMBO  
Stylisme Katie BURNETT



Ci-contre,  
manteau en cuir  
et robe à capuche  
en viscose,  
**BALMAIN.**  
Top en viscose,  
**STELLA  
MCCARTNEY.**  
Minijupe en toile  
de coton,  
**MIU MIU.**  
Collants en  
polyamide,  
**FALKE.**

Page de gauche,  
bonnet en soie,  
**NINA RICCI.**  
Veste à capuche  
et pantalon en  
serge de coton,  
**BOTTEGA  
VENETA.**  
Collants en  
polyamide,  
**FALKE.**  
Lunettes de soleil  
vintage.

VOLUMES EXTRÊMES, COULEURS  
FLASHY, RAYURES EXTRA-LARGES...  
UN VESTIAIRE À L'INSPIRATION EIGHTIES  
POUR PIMENTER CETTE FIN D'HIVER.

# À PLEINS TUBES.





Ci-contre,  
casquette en cuir,  
**COURRÈGES**.  
Culotte en  
polyamide et  
élasthanne, **DIM**.  
Tissu en soie  
dorée personnel.

Page de droite,  
cape et pantalon  
en cuir métallisé,  
**COURRÈGES**.  
Bermuda en fils  
de coton et Lurex,  
**LANVIN**.  
Chaussures en  
cuir, **BURBERRY**.







Ci-contre,  
doudoune  
en polyamide,  
**MONCLER.**  
Veste à capuche  
en polyester,  
**HOMME PLISSÉ**  
**ISSEY MIYAKE.**  
Robe en soie  
et coton,  
**RAF SIMONS.**  
Collants en  
polyamide,  
**FALKE.**

Page de droite,  
capuche en soie,  
**ALAÏA.**  
Chapeau en  
feutre et soie,  
**RUKPONG.**  
Veste zippée sans  
manches, en  
Nylon, **MONCLER.**  
Combinaison dos  
nu à taille drapée,  
en jersey de  
viscose Stretch,  
**SAINT LAURENT**  
**PAR ANTHONY**  
**VACCARELLO.**







Ci-contre,  
bonnet vintage.  
Robes en  
polyester et  
polyamide,  
**MARNI.**  
Pull en laine et  
coton, **BALMAIN.**  
Collants en  
polyamide,  
**FALKE.**  
Chaussures en  
cuir, **BURBERRY.**

Page de droite,  
bonnet vintage.  
Top drapé à  
manches, cape  
en coton mélangé  
et legging drapé,  
en jersey  
technique et soie,  
**LOEWE.**  
Collants  
en polyamide,  
**FALKE.**







Ci-contre,  
coiffe, pull et  
bermuda en tulle  
de soie et coton,  
**NOIR KEI  
NINOMIYA.**  
Collants en  
polyamide,  
**FALKE.**

Page de droite,  
coupe-vent  
et chaussons  
en Néoprène  
vintage.  
Top en cuir et  
soie, **HERMÈS.**  
Pantalon en  
polyester,  
**HOMME PLISSÉ  
ISSEY MIYAKE.**  
Chaussettes  
en coton, **FALKE.**  
Sandales en cuir,  
**OTTOLINGER.**

Photographe : Léa Colombo @CXA – Styliste : Katie Burnett  
@MINI TITLE – Modèle : Mila Van Eeten  
@VIVAPARIS – Coiffure : Christian Eberhard @M+A –  
Maquillage : Patrick Glatthaar @TOTAL – Production :  
Caroline @Kitten – Assistants du styliste : Charlotte Buchal  
et Manuel Noriega – Assistants du photographe : Margaux  
Jouanneau et Héroïse Dombreal.

Tous les gros bracelets en satin de soie ont été réalisés par  
l'équipe stylisme.





DES NOUVELLES DE...

# Éric DARDÉ, patron d'un groupe d'hôtellerie.

À LA TÊTE DE BEAUMIER, ÉRIC DARDÉ POURSUIT L'OUVERTURE D'HÔTELS D'EXCEPTION.

AU PROGRAMME : UN NOUVEL ÉTABLISSEMENT DANS LE LUBÉRON ET LA RÉNOVATION SOIGNÉE D'ADRESSES HISTORIQUES À LA MONTAGNE.

Texte Litza GEORGOPOULOS

**UN JOUR EN PROVENCE, LA SEMAINE SUIVANTE DANS LES ALPES FRANÇAISES**, celle d'après en Italie, au Portugal ou en Suisse... Lorsqu'il n'est pas dans le Devon, dans la campagne anglaise, où il vit, Éric Dardé voyage d'endroit plaisant en destination attrayante. Des sites où sont déjà implantés ses hôtels ou qui accueilleront les futures acquisitions de Beaumier, le groupe hôtelier qu'il dirige. Beaumier a été créé en 2021, après le rachat, en 2019,



des Hôtels d'En Haut par le fonds d'investissement américain KSL Capital Partners. En redorant le blason d'adresses vieillissantes, en y injectant les ingrédients nécessaires pour séduire des voyageurs en quête de sens et d'expériences humaines, la compagnie des Hôtels d'En Haut se distinguait par une vision de l'hôtellerie de luxe axée sur l'authenticité et le partage. Comme son nom l'indique, le groupe était composé d'établissements

d'altitude – L'Alpaga à Megève, Le Val Thorens et Le Fitz Roy à Val-Thorens, l'Hôtel des Trois Vallées à Courchevel – auxquels est venu s'ajouter Les Roches rouges, en 2017, hôtel cinq étoiles à Saint-Raphaël.

« Il y a vraiment eu un tournant avec la création des Roches rouges, explique Éric Dardé, qui était déjà de l'aventure Hôtels d'En Haut. Cet hôtel illustre parfaitement ce que l'on souhaite apporter à nos lieux, à savoir une plus importante ouverture sur la communauté, le territoire. »

Avec sa vue sur la Méditerranée, face à l'île d'Or, sa piscine d'eau de mer creusée dans le rocher, sa décoration ensoleillée empreinte de la dolce Riviera des années 1950, le bâtiment moderniste des Roches rouges apparaît comme une maison de vacances chic et bohème, au milieu d'un jardin planté de pins et de tamaris. L'architecture d'intérieure est signée du duo Festen, et la direction artistique – comme dans tous les hôtels du groupe – a été supervisée par les ateliers Saint-Lazare (anciennement studio Be-pôles), de l'identité visuelle à la curation d'œuvres d'art jusqu'au





Dans le carnet d'adresses d'Éric Dardé (page de gauche), L'Alpaga, à Megève (ci-contre), et sa table doublement étoilée ; l'Hôtel Le Val Thorens (page de gauche, à gauche), rénové comme un cocon des années 1970 ; et l'Hôtel Le Moulin (page de gauche, à droite), à Lourmarin, un des derniers lieux du groupe à avoir ouvert ses portes.

choix des uniformes du staff (tee-shirt bleu ou blanc, short beige, tennis blanches). Deux restaurants, dont un gastronomique (une étoile au Michelin), y réinventent l'essence de la cuisine provençale. Le pêcheur qui accoste pour livrer son butin du jour peut tout à fait trinquer avec le client, comme l'emmener pêcher au petit matin.

Profitant du temps libéré par la fermeture inhérente à la crise sanitaire, Beaumier a pris exemple sur les Roches rouges pour entreprendre des travaux de rénovation dans ses hôtels de montagne avec le même souci du détail et de l'authenticité. « Il est important de choisir des architectes, des designers qui connaissent et aiment les régions où nous sommes implantés et qui aspirent à créer des lieux dans lesquels on se sent comme à la maison », assure le PDG. « Lorsque j'ai rencontré Vicky Charles, l'ex-responsable du design du groupe Soho House, j'ai senti que son approche allait dans ce sens. » Ainsi, l'agence Charles a appuyé l'éléance historique du Fitz Roy de Val-Thorens, premier Relais & Châteaux à la montagne en Europe, en usant de matériaux

« Il est important de choisir des architectes, des designers qui connaissent et aiment les régions où nous sommes implantés, et aspirent à créer des lieux dans lesquels on se sent comme à la maison. »

Éric Dardé, PDG de Beaumier

bruts, marbre vert des Alpes, bois, pierre. Réchauffé de teintes moutarde et orangées, de mohair, de velours et de cuir, le Val Thorens s'est pour sa part mué en chaleureux cocon des années 1970, un hommage à l'époque de création de la station.

Depuis 2021, Beaumier, dont le nom fait référence à un écrivain voyageur et célèbre consul de France du XIX<sup>e</sup> siècle au Maroc, s'est ouvert à d'autres paysages, provençaux cette fois-ci. « La pandémie n'a pas stoppé la dynamique de développement du groupe », assure Éric Dardé. « Nous aimerions accroître notre collection à

15 ou 20 hôtels. Nous n'avons pas l'ambition de devenir un trop gros groupe, nous préférons rester proches de nos clients. » Pour redessiner en auberge chic Le Moulin, à Lourmarin, adresse ouverte à l'été 2021, le duo d'architectes Jaune, originaire de Marseille, a utilisé les matières naturelles endémiques du Sud et fait appel aux artisans locaux. Dans le même esprit, le domaine de Capelongue, à Bonnieux, ouvrira en mai. Quant aux Roches Rouges, il pourrait s'agrandir. D'ores et déjà son restaurant gastronomique s'est refait une beauté, orchestrée par les ateliers Saint-Lazare. Dans le groupe

Beaumier, insiste Éric Dardé, la qualité de la restauration est un élément non négociable de tous ses établissements, et chaque cuisine, de la plus simple à la plus élaborée (deux étoiles à La Table de l'Alpaga), cultive l'identité de son terroir, à base de produits locaux et de saison.

Autre dénominateur commun, qui donne une ambiance particulière à chaque hôtel, la musique se joue en live ou est mixée par des DJ. Enfin, la dimension sport et bien-être parfait le concept d'hôtellerie « à vivre ». S'invitent alors au programme ski, vélo, pétanque, parapente, balades dans l'Estérel, natation, cheval, yoga, massages, bain suédois... « Un tournant est en train de s'opérer avec cette crise sanitaire qui n'a fait que renforcer ce qu'on pensait déjà important pour nos clients et nos équipes : revenir à l'essentiel, aux choses simples. Et, surtout, au fait de prendre soin les uns des autres », conclut Éric Dardé. Début février, le président de Beaumier était à Wengen, dans les Alpes bernoises, pour conclure l'achat de trois hôtels. Bientôt, les très gâtés futurs hôtes y contempleront la vue imprenable sur les sommets et toute la vallée. (M)



FIGURE DE STYLE

## Du fond du CUIR.

À CHACUN SA FAÇON DE FERMER UNE VESTE OU DE NOUER UN FOULARD : AUTANT DE TICS ET DE MODES QUI SIGNENT UNE SILHOUETTE ET FONT SON ORIGINALITÉ. CETTE SEMAINE, FOUILLER DANS SON SAC EN TÂCHANT D'Y TROUVER CE QU'ON CHERCHE.

**DÈS LEUR ORIGINE, LES POCHE DÉTACHABLES ET LEUR MYSTÉRIeux CONTENU** ont soulevé fantasmes, critiques, commentaires désagréables et suspicions en tout genre. Ces contenants en toile que les femmes de toutes conditions attachaient à la taille, la plupart du temps sous leurs vêtements, étaient suffisamment profonds pour qu'on y place bien des choses, trésors et secrets échappant, de ce fait, à la vigilance impitoyable des autres.

Plus d'un siècle après leur abandon, si ces poches font l'objet d'un ouvrage fascinant des historiennes Barbara Burman et Ariane Fennetaux, publié récemment par Yale University Press (du solide), les femmes ont fini par gagner, au terme d'une longue bataille, leur droit d'accès aux poches classiques, intégrées aux vêtements. Conquête anecdotique si on l'isole du droit de travailler ou de celui d'ouvrir un compte en banque, qui surviennent au même moment. Cependant, un parfum de mystère et de méfiance persiste malgré tout autour du sac à main, accessoire en chef et digne successeur des anciennes poches détachables.

Symbole sexuel on ne peut plus clair, espace intime et défendu, il est exposé aux regards comme aux convoitises et se doit pour cela d'être protégé, bien tenu... Son contenu n'étant pas toujours commode d'accès, il peut alors devenir une source de gêne, le point de départ de vieux clichés. Un sac qui se renverse, un effet intime qui sort, malencontreusement accroché au chargeur ou à ses lunettes, un jeu de clés impossible à retrouver suffisent à installer un regrettable malaise ou une infinie lassitude.



Comble de ce jeu de pêche à la ligne si particulier, les « *what's in your bag* », ces vidéos assez populaires sur Internet au cours desquelles des stars, parfois aussi consternées que désemparées, déballetent le contenu entier de leur besace. Sous l'œil de la caméra, l'individu assiste à un effeuillage inhabituel, lui indiquant de manière assez nette où placer les points de tension entre honte sociale, intimité et fantasmes. Depuis l'arrivée des smartphones, toutefois, les sacs contiennent moins d'informations personnelles. Entre les conversations (filmées) à voix

haute, les selfies, stories et notifications pour tout et rien, on serait presque tenté de dire que la meilleure manière de passer inaperçu reste encore de se faire remarquer en vidant son sac. Le risque d'en sortir un tampon à la place d'un stylo reste entier, mais on peut désormais miser sur le fait qu'il n'y aura pas de véritables témoins de la scène, tous absorbés qu'ils sont par leur téléphone... Ou que la victime trouvera matière à en rire et à en tirer quelque profit en transformant le ridicule en une publication, version post ou story. (M)

Assistante styliste : Elisa Khayat. Maquilleuse : Sonphea Yen. Coiffeur : Roger Cho@artist. Directrice casting : Emma Marelli. Productrices : Denise Assua@Qui Management. Modèles : Denise Assua@Qui Management

Texte Gonzague DUPLEIX  
Photos Joséphine LÖCHEN  
Stylisme Laëtitia LEPORCQ



2



3



4



5



6

(1) À l'épaule, sac Le Patou, en cuir de veau issu de stocks dormants, Patou, 950 €. [patou.com](http://patou.com)  
Sac Lady D-Joy, en denim cannage et charms en Plexiglass, Dior, 3 300 €. [dior.com](http://dior.com)  
Veste et jupe en cuir de veau, Dior. [dior.com](http://dior.com)

(2) Sac mini-modèle Panthère, en cuir de veau, Cartier, 2 600 €. [cartier.com](http://cartier.com)

(3) Sous le bras, cabas lisse en veau, Fane, 710 €. [faneofficiel.fr](http://faneofficiel.fr)  
Au sol, cabas à facettes en PVC Bao Bao, Issey Miyake, 500 €. [baobaoisseymiyake.com](http://baobaoisseymiyake.com)  
Tee-shirt en jersey de coton, Lemaire. [eu.lemaire.fr](http://eu.lemaire.fr)  
Pantalons Pleats Please, en polyester, Issey Miyake. [isseymiyake.com](http://isseymiyake.com)  
Ballerines Leah, en cuir, A.P.C. [apc.fr](http://apc.fr)

(4) Sac Chéri, en cuir de vachette lisse, Lancel, 595 €. [lancel.com](http://lancel.com)  
Body Avedon, en viscose et polyester, Aeron. [aeron.com](http://aeron.com)  
Minijupe en coton, polyuréthane et élasthanne, Courrèges. [courreges.com](http://courreges.com)

(5) Sac Bucket, en cuir, 1 790 €, pull sans manches et short en coton recyclé, Salvatore Ferragamo. [ferragamo.com](http://ferragamo.com)

(6) Sac messenger à bandoulière en cuir, Montblanc, 850 €. [montblanc.com](http://montblanc.com)





UNE CHAMBRE EN VILLE

## BÂLE, mine de Rhin.

ROUVERT AU PRINTEMPS, LE VOLKSHAUS BASEL PRÉSENTE UNE ÉLÉGANCE FONCTIONNELLE TOUTE SUISSE. LA VILLE S'OFFRE AUX ESTHÈTES ET AUX GOURMANDS DEPUIS LA CHAMBRE 316.

Texte Julien THÈVES – Photo Yves BACHMANN



**DE L'AUTRE CÔTÉ DU RHIN**, Kleinbasel (« le petit Bâle ») était le faubourg industriel de la cité. Tout près du fleuve, en 1925, le Volkshaus (littéralement, la « maison du peuple ») abritait à la fois une brasserie et une salle de concerts. Accueillant des bureaux, l'édifice vient d'être profondément restructuré : à la manœuvre, Jacques Herzog et Pierre de Meuron, duo local à qui l'on doit le Stade national de Pékin ou encore, à Bâle déjà, les majestueuses tours Roche qui s'élèvent à près de 200 mètres de haut, tels deux morceaux de sucre étincelants.

À une échelle plus intime, leur subtile attention a convergé vers les 45 chambres du Volkshaus : ils ont signé les meubles en bois, imaginé le papier peint inspiré d'un dessin du XVII<sup>e</sup> siècle et parsemé l'établissement de globes lumineux en LED qui créent une ambiance très particulière. Chaque

étage, tapissé de vert sombre, abrite un minibar collectif (café, thés, infusion et carrés de chocolat à volonté), ce qui libère de la place dans les chambres dépouillées, au sol en terrazzo. Ni parquet ni moquette sous les pieds mais cette sensation froide et suprêmement élégante.

À la suisse, l'épais matelas est recouvert d'une simple couette blanche (qui réchauffe sans étouffer). Tout semble fonctionnel, design et harmonieux. On croirait même qu'il n'y a pas de télévision, mais celle-ci se dissimule derrière des rideaux gris-vert. Les cloches de l'église voisine sonnent. Le lendemain matin, on prendra son petit déjeuner devant l'un des célèbres lièvres du sculpteur Barry Flanagan. Après tout, c'est la ville d'Art Basel.

REBGASSE 12-14. CHAMBRES À PARTIR DE 140 EUROS.  
VOLKSHAUS-BASEL.CH





#### À 220 MÈTRES : FAIRE UNE PAUSE (SUCRÉE OU NON)

Avant d'aller découvrir les merveilles de l'art et de l'architecture, on peut s'attabler dans ce vaste salon de thé (un *Konditorei* très germanique) pour déguster un espresso, voire un petit gâteau. Depuis 1898, la maison Beschle confectionne pâtisseries et chocolats. Éclairs, tartellettes et saint-honoré sont tentateurs (on peut admirer leur fabrication dans l'atelier à vue). Des livres sont à feuilleter, pour qui souhaite s'attarder.

(1) CLARASTRASSE 4. CAFÉ ET PÂTISSERIES À PARTIR DE 5 EUROS. OUVERT TOUS LES JOURS. BESCHLE.CH

#### À 450 MÈTRES : S'ÉMERVEILLER POUR LA STATUAIRE

Bâle compte une quarantaine de musées (plus de un au kilomètre carré!). Celui-ci est situé dans un ancien couvent de dominicains fondé au XIII<sup>e</sup> siècle. Il expose les sculptures de la cathédrale (remplacées, sur l'édifice, par des copies). Le visage des quatre évangélistes, des Rois mages ou de la Vierge à l'enfant, vus de si près, sont stupéfiants. Le décor végétal de la sculpture gothique évoque le style Art déco, qui n'advientra que cinq cents ans plus tard. Certains personnages ont eu la tête coupée en 1529, quand Bâle adopta la Réforme.

(2) MUSEUM KLEINES KLINGENTAL, UNTERER RHEINWEG 26. OUVERT MERCREDI ET SAMEDI APRÈS-MIDI, DIMANCHE. 8 EUROS. MKK.CH



#### À 550 MÈTRES : TRAVERSER LE RHIN

Pour rejoindre le « grand Bâle », avec sa vieille ville et ses boutiques élégantes, il suffit d'emprunter cette barque plate qui fonctionne sans moteur, portée par la simple force du courant. Un habile système de gouvernail, de filin et de poulie fait le reste. On glisse silencieusement, emmenés par un capitaine mutique, sur son bateau décoré de bacs de géraniums fatigués. Si l'embarcation stationne sur l'autre rive, sonnez la cloche pour l'appeler.

(3) UNTERER RHEINWEG, À 100 MÈTRES EN AVAL DU MUSÉE KLEINES KLINGENTAL. TOUS LES JOURS. 2 EUROS. VOGEL-GRYFF-FAEHRI.CH

#### À 750 MÈTRES : SE RESTAURER COPIEUSEMENT

Cette *Kneipe* (« bistrot ») d'angle est appréciée les week-ends pour son brunch à volonté à « seulement » 33 euros – la vie est chère en Suisse. S'y mêlent bobos du quartier et familles multiculturelles, bien dans l'esprit de Kleinbasel. La saucisse au couteau voisine avec des plats végétariens. On boit du vin du Valais, de la Côte vaudoise ou de Bâle-Campagne. Aux beaux jours, la terrasse ombragée de platanes est très appréciée.

(4) ZUM ONKEL, MÖRSBERGERSTRASSE 2. OUVERT DU MARDI AU DIMANCHE (LE MIDI SEULEMENT, DE VENDREDI À DIMANCHE). PLATS À PARTIR DE 20 EUROS. ZUM-ONKEL.CH



#### À 780 MÈTRES : RENDRE HOMMAGE À LA BIÈRE WARTECK

Avec sa haute cheminée de brique rouge, on ne peut pas rater la brasserie Wardeck transformée en lieu de culture : créateurs et artisans s'y partagent les espaces, pour répéter un spectacle ou façonner de beaux objets. Comme clipsé sur la façade, l'escalier contemporain en zigzag, dessiné par l'architecte bâloise Barbara Buser, mène à différentes terrasses. Le restaurant Don Camillo est au deuxième. Au dernier, c'est le Kulturbeiz 113, petit bistrot avec balcon attenant. Les tours Roche sont toutes proches, plus impressionnantes que jamais. (M)

BURGWEG 7. WERKRAUMWARTECKPP.CH ; DON CAMILLO. OUVERT DE MARDI À SAMEDI. SOUPES À PARTIR DE 10 EUROS, PLATS À PARTIR DE 17 EUROS. CANTINA-DONCAMILLO.CH ; KULTURBEIZ 113. OUVERT DE JEUDI À SAMEDI. KULTURBEIZ113.CH



TRAITEMENT DE SAVEUR

# Toute en RONDEUR.

HÉLÈNE PIETRINI EST DIRECTRICE GÉNÉRALE DE LA LISTE, UNE APPLICATION QUI SÉLECTIONNE LES MEILLEURS RESTAURANTS À TRAVERS LE MONDE. DE SON ENFANCE EN BRETAGNE, ELLE GARDE UNE PASSION POUR LES CRÊPES, QU'ELLE SE PRÉPARE EN CINQ MINUTES À LA MOINDRE BAISSÉ DE RÉGIME.



Texte Camille LABRO  
Photos Julie BALAGUÉ

**«JE SUIS UNE GOURMANDE PATENTÉE.** J'ai grandi à Rennes, où j'ai baigné dans une culture beurre, crème et sauce. Toute mon enfance, j'ai vu ma mère et mes grands-mères mitonner des plats de bonne cuisine française : pot-au-feu, cassoulet, blanquette, gratin dauphinois, gigot-flageolets, pintade aux pêches... et, bien sûr, Bretagne oblige, des crêpes et des galettes. On les faisait nous-mêmes ou on les achetait au marché des Lices. Il me fallait ma dose hebdomadaire, c'était vital. À l'origine, je voulais devenir ingénieure chimiste dans les parfums ou les cosmétiques, mais je n'étais pas assez bonne pour une prépa scientifique. Je suis une fausse matheuse : j'ai un esprit très logique, rapide et je retiens les chiffres, mais je cherche constamment à sortir des cadres. Finalement, le marketing me convenait mieux. J'ai fait une prépa HEC à Rennes, puis je suis « montée » à Paris, comme on dit chez nous, pour faire Sup de Co Paris. J'ai commencé à travailler dans des multinationales, chez Unilever, puis L'Oréal, Lancôme, Revlon, où j'ai fait du développement de produits. Il y a dix ans, je suis entrée chez Relais & Châteaux en tant que directrice marketing stratégique – mon premier pied dans le secteur de l'hôtellerie-restauration.

Quand un conseil d'administration s'est tenu à L'Oustau de Baumanière, un restaurant étoilé aux Baux-de-Provence, j'ai su que j'adorais ce milieu. Pour la première fois, le personnel et le professionnel se rejoignaient dans ma vie. J'y retrouvais ma fascination d'enfance pour la gastronomie : Olivier Roellinger était l'idole de mes parents. Ils allaient régulièrement dîner dans son établissement étoilé de Cancale, et ma mère rapportait son mélange d'épices Retour des Indes pour nous préparer la fameuse

recette du saint-pierre. L'obsession du bien-manger a été ma colonne vertébrale éducative. Aujourd'hui, savoir à quel endroit je vais déjeuner ou dîner et ce que je vais déguster définit mon humeur pour la journée.

À Londres, où j'ai déménagé pour suivre mon mari, j'ai postulé au 50 Best, qui cherchait quelqu'un qui puisse réconcilier la France et ce classement anglais des restaurants considéré très « anti-français ». Pendant cinq ans, on s'est développé, on a fait voyager la cérémonie de New York à Melbourne ou à Singapour, c'était un tour du monde gastronomique génial. Et puis, le Covid-19 a tout arrêté. Alors qu'on ne peut plus aller nulle part, quel est le rôle d'une marque qui envoie des chefs autour du globe ? J'ai quitté le 50 Best, nous sommes rentrés à Paris, et j'ai été nommée directrice générale de La Liste, tenue pour être le classement alternatif au 50 Best, avec une appli pour trouver un restaurant n'importe où. J'essaie d'y donner du sens, en créant des prix pour la diversité, la solidarité, l'artisanat... J'aime garder un œil sur ce qui se passe dans la restauration dans le monde, mais j'adore aussi cuisiner à la maison. Je ne suis pas de recette. Et je continue de manger beaucoup de crêpes beurre-sucre, que je prépare en cinq minutes, surtout quand je suis toute seule ou que je n'ai pas le moral." <sup>(M)</sup>

LALISTE.COM/FR



## LES CRÊPES D'HÉLÈNE PIETRINI

### POUR 4 CRÊPES

1 œuf, 1 c. à s. de sucre,  
60 g de farine T55, 125 ml  
de lait, 1 c. à s. de beurre  
fondu, 1 c. à s. de rhum brun.

### LA PRÉPARATION

Fouetter l'œuf et le sucre ensemble. Ajouter la farine progressivement. Diluer avec le lait jusqu'à obtenir une belle consistance onctueuse et fluide. En cas de grumeaux, passer un coup de mixeur plongeur. Faire chauffer la poêle à crêpes, verser un filet d'huile puis essuyer avec du papier absorbant (geste à renouveler entre chaque crêpe). Verser une petite louche de pâte dans la poêle bien chaude, faire tourner la poêle sur elle-même pour répartir la pâte sur toute la surface. Lorsque des petites bulles apparaissent sur la pâte et que les bords se colorent, retourner la crêpe, saupoudrer d'un peu de sucre et de beurre, plier la crêpe et déguster aussitôt.

PRODUIT INTÉRIEUR BRUT

# Un KIWI, deux possibilités.



Arbuste fruitier grimpant à feuilles caduques, le kiwi, kiwitier ou *Actinidia deliciosa*, est originaire du sud-est de la Chine. Surnommé « groseille chinoise » ou « souris végétale » du fait de son fruit à la peau velue, cette plante liane est reconnue depuis des millénaires en Asie, pour ses propriétés médicinales et pour les fibres de ses tiges, à partir desquelles se fabrique du papier. Le kiwi est introduit en Angleterre en 1847, puis en France, au Jardin des plantes, à Paris, en 1899. Mais c'est surtout en Nouvelle-Zélande, où il est cultivé et sélectionné pour obtenir les variétés les plus savoureuses et juteuses, qu'on se passionne pour ce fruit au début du XX<sup>e</sup> siècle. *Bruno*, à fruit cylindrique, *Abbott*, à fruit allongé, ou *Hayward*, à gros fruit ovale, figurent parmi les premières variétés cultivées en Nouvelle-Zélande, premier exportateur (90 % de la production mondiale), et qui lui a donné son nom « kiwi fruit », en référence à l'oiseau endémique de cette zone australe. Aujourd'hui, la culture du kiwi est largement répandue en France, notamment dans la vallée de l'Adour et en Corse. Adapté aux régions subtropicales, le kiwi peut résister à des températures

hivernales jusqu'à - 15 °C, pourvu qu'il soit abrité du vent et des fortes gelées printanières. Le kiwi jaune, *Actinidia chinensis*, et le petit kiwāi (qui se mange avec la peau), *Actinidia arguta*, sont d'autres espèces de la famille des actinidacées.

## ENTIER

Riche en fibres et en antioxydants, le kiwi est aussi une excellente source de vitamine C. Mûr à point, il se mange coupé en deux et à la petite cuillère, mais peut aussi être pelé et tranché dans une salade de fruits ou une salade salée sucrée. Il contrebalance parfaitement l'astringence de l'épinard, le piquant du radis ou l'amertume de l'endive.

## MOULINÉ

Mixé en jus, combiné par exemple au fenouil, à la pomme et au gingembre, le kiwi se transforme en un jus tonique aux puissantes vertus – notamment pour la santé cardiovasculaire. Pilé au mortier, avec un peu de tahini (crème de sésame), du jus de citron, de l'huile d'olive, du sel et du poivre, le kiwi bien mûr devient un délicieux condiment pour sublimer toutes sortes de plats. (M)

Texte Camille LABRO – Illustration Patrick PLEUTIN

## À LA CAVE Incursion en BOURGOGNE.

Même pour les forteresses inaccessibles, il existe une clé d'entrée. Afin de pénétrer la Bourgogne, région viticole des plus fermées pour le non-initié, il en est une qui fonctionne mieux que jamais : l'aligoté. À Meursault, en particulier, les beaux domaines se font fort de produire ce cépage mal-aimé et de le porter aux nues. On peut alors découvrir des savoir-faire, et les caves s'ouvrent peu à peu à l'amateur. L'aligoté de François Mikulski est juste incroyable car, entre autres paramètres, il provient de très vieilles vignes plantées en 1929 et en 1948, sur plus d'un hectare situé dans la partie basse d'un coteau. L'avantage, c'est que la plante a eu le temps d'aller au plus profond de son sol et d'en tirer le meilleur des partis gustatifs. Le résultat est jouissif, vif, fruité. Idem avec Philippe Bouzereau, qui produit un aligoté issu de vieilles vignes également pour un résultat élégant, dessiné sur une belle trame profonde. (M) Laure GASPARTO

DOMAINE PHILIPPE BOUZEREAU, BOURGOGNE ALIGOTÉ, BLANC, 2020, 10 €. PHILIPPE-BOUZEREAU.COM  
DOMAINE FRANÇOIS MIKULSKI, BOURGOGNE ALIGOTÉ, BLANC, 2020, 21 €. DOMAINEMIKULSKI.FR





**L'ADRESSE**  
 Le Mezquité,  
 70, rue de Paris,  
 Le Touquet-Paris-Plage (Pas-de-Calais).  
 Tél. : 03-21-05-89-27.  
 Ouvert du jeudi soir au lundi soir de midi  
 à 14 heures et de 19 heures à 22 heures.

**LE PLAT INCONTOURNABLE**  
 La souris d'agneau à la barbacoa.

**LE DÉTAIL QUI N'EN EST PAS UN**  
 Le couple Szyndler passe plusieurs  
 semaines par an au Mexique et en  
 rapporte des trésors, tels les vers à mezcal.

**L'ADDITION**  
 Autour de 70 euros par personne.

# CARTE SUR TABLE Le MEZQUITÉ pimente le Nord.

JULIEN SZYNDLER ET SON ÉPOUSE, LAURA FLORES SZYNDLER, MÊLENT LES INFLUENCES NORDISTES ET MEXICAINES DANS LEUR RESTAURANT QUI FAIT LA PART BELLE À LA SOURIS D'AGNEAU AUTANT QU'AU MEZCAL. LE TOUT DANS LE RESPECT DE MÉTHODES DE CUISSON ANCESTRALES.

Texte Marie ALINE

**LE VENT SOUFFLE** à 50 kilomètres-heure sur le rivage gris-bleu du Touquet-Paris-Plage. Le sable se soulève en volutes vers le ciel chargé de pluie. Des grappes de familles encapuchonnées cherchent un abri. Qui dans une friterie, qui dans une brasserie. Le Mezquité est encore vide. Ici, on n'entre pas par hasard. Ce restaurant, dont le nom est tiré de celui d'un arbre du



désert mexicain, est une anomalie bienvenue dans le paysage de la gastronomie régionale. Julien Szyndler et son épouse, Laura Flores Szyndler, y donnent à goûter la fusion entre les régions de Valenciennes et de Puebla (au sud-est de Mexico). Ils construisent la trame de leur récit autour de cet arbre dont le bois sert traditionnellement à fumer les viandes et s'appuient sur leurs expériences dans les grandes maisons françaises. Lui a fait son premier stage à 18 ans à La Grenouillère à La Madelaine-sous-Montreuil (Pas-de-Calais) alors que Roland Gauthier était encore en cuisine et que son fils Alexandre (futur deux étoiles au Michelin) s'imaginait à peine en prendre la tête. Laura Flores est arrivée un peu plus tard. Julien sera ensuite second dès l'ouverture de l'Anecdote à Montreuil-sur-Mer, la brasserie élégante d'Alexandre Gauthier. Laura n'hésite pas à parler de ce dernier comme d'un parrain.

Pourtant, la souris d'agneau à la barbacoa ne rappelle en rien les saveurs du Montreuillois étoilé. Fondante et grillée, elle se délite au premier coup de fourchette et nage dans un bouillon aux sucs intenses. Afin de renouer avec la méthode de cuisson de Puebla, où les viandes, enveloppées dans des feuilles d'agave, sont cuites sous terre dans des fours chauffés à la pierre volcanique, Julien Szyndler fume la viande durant cinq heures au bois de mesquite. La cuisson à basse température donne une chair fondante et un jus concentré. Un mélange de blé, de chanterelles et de courges rôties accompagne le plat dans sa tendance chaleureuse. Le paleron de bœuf pibil est inspiré des pratiques plus australes du Mexique, où les feuilles d'agave sont remplacées par celles de bananiers et les pierres volcaniques par la roche des lacs environnants. Au Touquet, la traduction s'effectue toujours grâce à cette technique de fumage qui dure huit heures. Les différents piments qui ont servi à la marinade de la viande déploient un éventail de saveurs allant du feu à l'herbacé, en passant par le caramélisé. Laura sort du mezcal Ojo de Tigre et surtout deux sels aromatisés avec des piments et de petits vers séchés qu'elle pile elle-même pour équilibrer son condiment. Une gorgée de mezcal, une pointe du premier sel et l'« œil du tigre » s'adoucit. Avec le deuxième sel, il s'affirme, tel Rocky, prêt au combat. Nourri d'un feu intérieur inextinguible, n'importe qui maintenant peut affronter les bourrasques glacées. (M)



ÉCOLOGIQUEMENT VÔTRE

# La bouteille à CLIPSER.



**CETTE BOUTEILLE D'UNE CONTENANCE** d'un litre a été brevetée en 1875 aux États-Unis. Le bouchon est constitué d'un axe en fil de fer galvanisé qui fait pivoter une pastille en céramique blanche, garnie d'un joint en caoutchouc. Le tout est assemblé mécaniquement sur le col de la bouteille : son goulot percé permet d'y clipser, de part et d'autre, les terminaisons du fil d'acier. Contrairement aux capsules et aux bouchons en plastique ou en liège, ce système présente l'avantage d'être facile à fermer (et à refermer) hermétiquement. Le fil d'acier constitue le levier permettant d'actionner maintes fois l'ouverture et la fermeture de la bouteille. Le liquide contenu conserve ainsi ses arômes et ses bulles. On peut verser dans le flacon de l'eau avec des feuilles de menthe ou des morceaux de gingembre avant de le conserver au frais, mais aussi utiliser la bouteille pour confectionner des boissons fermentées maison telles que le kombucha ou le kéfir. Pratique lors de déplacements, elle ne fera pas fuir la moindre goutte même en cas de grosses secousses. Enfin, lavable, réutilisable et entièrement recyclable, son bouchon peut se désassembler facilement du corps de la bouteille lors du tri. (M)

Texte Stefania DI PETRILLO  
Photo Jonathan FRANTINI

#### MATÉRIAUX

Verre, céramique,  
fil d'acier galvanisé, caoutchouc.

#### BÉNÉFICE VERT

Réutilisable à l'envi,  
elle est aussi entièrement  
recyclable.

#### PRIX

2 euros environ.  
leparfait.fr



Chaque fin de semaine, une personnalité raconte son histoire du goût au micro de Géraldine Sarratia. Le podcast "Le Goût de M" est disponible sur toutes les plateformes et chaque vendredi sur la page [lemonde.fr/le-gout-de-m](http://lemonde.fr/le-gout-de-m)

## GÉRALDINE PAILHAS

L'ACTRICE, À L'AFFICHE DE LA COMÉDIE "TENDRE ET SAIGNANT" ET DE LA SÉRIE "OVNI(S)" SUR CANAL+, EST L'INVITÉE DU PODCAST "LE GOÛT DE M".

« J'aime Marseille. La ville peut parfois être rugueuse et en même temps il y a cette lumière, la mer et le vent. Cette sorte de tourmente permanente fait qu'elle est animée d'une fougue qui me va. Mais je n'arrive plus à regarder un match de l'OM, ça me met dans un état de stress insupportable. »

« J'ai eu un crush pour Maurice Pialat quand il a levé le poing en recevant sa Palme d'or pour *Sous le soleil de Satan*. Les seules réactions auxquelles il a porté attention à ce moment-là ont été les quelques sifflets qu'il a entendus dans la salle. Ça a provoqué chez moi un amour qui n'est jamais parti. J'avais l'impression de le comprendre et je pense qu'il le savait. »

« Je m'habille tous les jours pareil. J'aime l'uniforme, armure mi-souple qui ne dit rien de mon genre ou de mon non-genre. Cette silhouette androgyne est ratée parce que j'ai des formes, mais j'aime le trouble né de cette confusion. C'est une des choses qui m'émeut le plus depuis mon enfance. Mon premier choc émotionnel ayant été Bowie. »





# CIRQUE D'HIVER

# DINGUE!

CIRQUE D'HIVER  
BOUGLIONE  
JUSQU'AU 6 MARS

Nouveau Spectacle  
Bouglione



[WWW.CIRQUEDHIVER.COM](http://WWW.CIRQUEDHIVER.COM)

RTL9

COM' PROD

le rire médecin

AIR FOR KIDS

BilletRéduc

Le Parisien

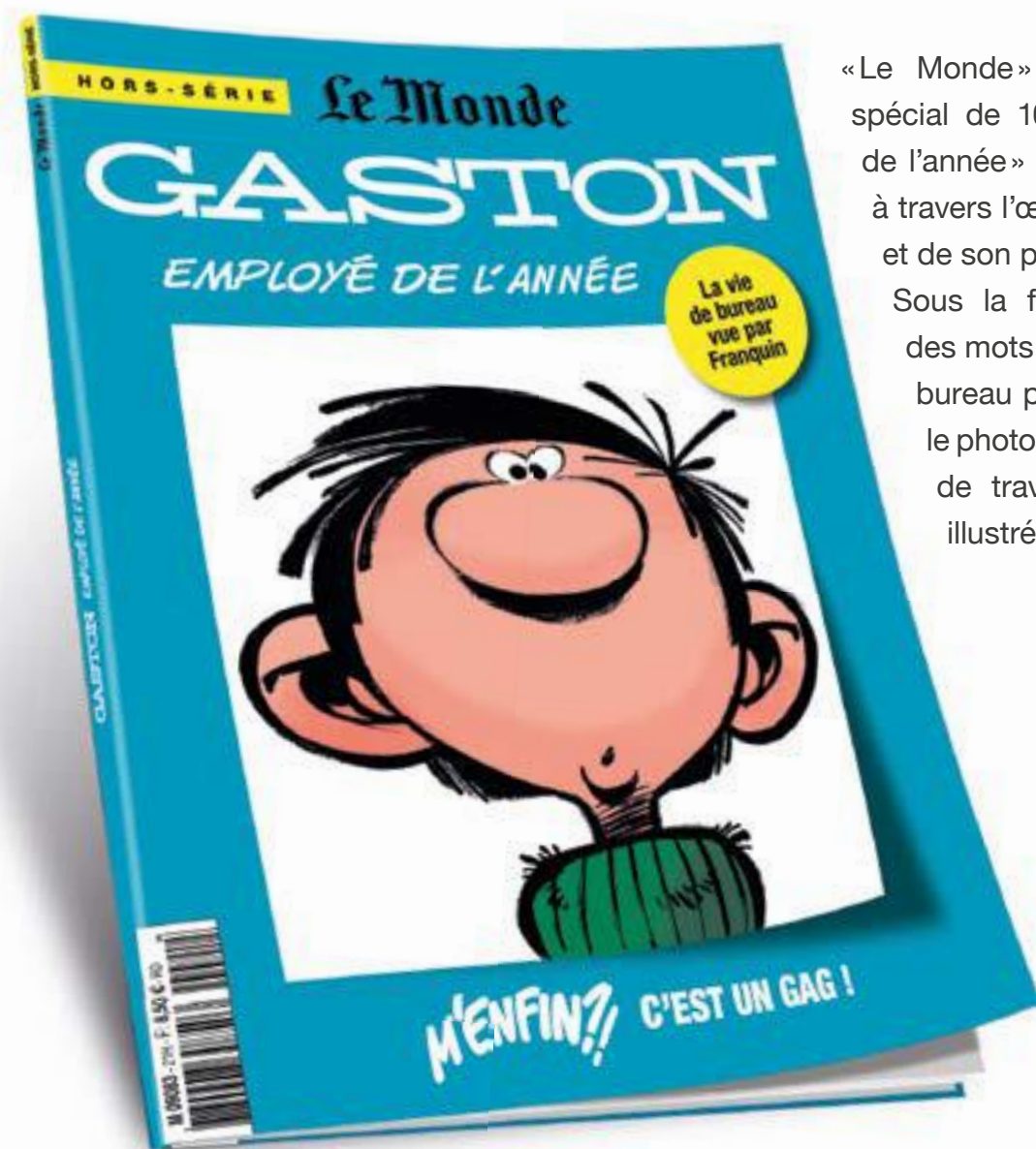
RMC INFO TALK SPORT





# GASTON

## Employé de l'année



«Le Monde» vous propose un numéro spécial de 100 pages «Gaston, employé de l'année» pour rire de la vie de bureau à travers l'œil du génie de la BD Franquin et de son plus célèbre gaffeur.

Sous la forme d'un abécédaire avec des mots comme : le scotch, dormir au bureau pour mieux gérer son énergie, le photocopieur, organiser son espace de travail ou encore le Trombone illustré, humour et gags au menu.

100 PAGES

**8,50€**



EN VENTE **CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX**  
ET SUR **BOUTIQUE.LEMONDE.FR**



# Dans l'album de... Carine ROITFELD.

L'EX-RÉDACTRICE EN CHEF DE "VOGUE PARIS", QUI DIRIGE LA REVUE "CR FASHION BOOK", SORT UN NOUVEAU PARFUM, BAPTISÉ "CARINE". ELLE SE SOUVIENT AVEC ÉMOTION DE L'ÉLÉGANCE DE SON PÈRE, PRODUCTEUR DE CINÉMA, DONT ELLE CULTIVE LES RACINES RUSSES.



**"CET HOMME QUI FUME SUR LA PLAGE,** un pull-over noir noué autour du cou comme une écharpe, c'est mon père, Jacques Roitfeld, de son vrai prénom, Vladimir. On me dit que je me tiens comme lui, et cela me ravit. À chaque fois que je regarde une photographie de lui, je suis frappée par son élégance. Mais c'était une allure singulière : jamais tapageuse, toujours discrète, toujours solaire. Mon père était rarement à la maison. Il était producteur de cinéma, voyageait, connaissait beaucoup de monde. Je me souviens du Festival de Cannes, où il m'emmenait quand j'étais adolescente. Il m'impressionnait, tout le monde venait le saluer, et j'étais fière d'être à ses côtés.

Sa famille venait d'Odessa, dans ce qui était alors l'empire russe, et avait dû fuir la révolution. Mon père est né sur le trajet de l'exil, à Vienne. Ses parents sont ensuite partis à Berlin, où il a commencé à travailler dans le cinéma, puis à Paris. C'est là qu'il a rencontré ma mère, qui était script-girl sur *Le Comte de Monte-Cristo*, de Robert Vernay, qu'il produisait. Quand ils se sont mariés, son témoin était Louis Jovet, ce que je trouve très élégant... Mon père, qui est mort en 1999, était un homme d'une autre génération, d'une époque où on ne se plaignait jamais. Il avait connu l'exil, l'antisémitisme, l'intolérance, mais il était de ceux qui ne se lamentent pas. Cet esprit, je l'ai d'ailleurs retrouvé quand j'ai travaillé avec Karl Lagerfeld.

Mes origines russes sont très importantes pour moi. J'ai grandi dans une certaine idée de la Russie. Ma grand-mère m'emmenait à l'église orthodoxe, j'ai mangé de la nourriture russe toute mon enfance. J'adore le ballet, la poésie de cette culture, sa mélancolie, l'extravagance de ce peuple. Mon père, ce personnage si russe, n'a jamais mis les pieds dans son pays. Lorsque j'y suis allée, pour la première fois, j'ai tout de suite senti une émotion. J'y retourne souvent. Quand je rencontre des mannequins russes, je baragouine un peu, et ça m'embête quand elles me parlent en anglais. Tout, ou presque, en moi est russe. Dans mon travail, je m'inspire de cette folie. Je vais dès que je peux au ballet. Je me suis même mise aux échecs... Et je bois à la russe. De la vodka, bien sûr. Jamais glacée, toujours à température ambiante. Comme en Russie." (M) Propos recueillis par Clément GHYS

## ESPACE TOPPER

En présentation exclusive à Paris rive gauche, la grande marque associe design italien et fabrication premium. Se détendre, travailler, dormir, cuisiner, recevoir... à chaque heure son intérieur. Découvrez de multiples solutions créatives jour-nuit, home-office : 147 rue Saint-Charles Paris 15<sup>e</sup> 01 45 75 02 81 - 7j/7

[www.topper.fr](http://www.topper.fr)



## LES BAINS GUERBOIS

Les formes, les motifs, les matières que l'on voit, que l'on touche au 7 rue du Bourg l'Abbé Paris 3<sup>e</sup>, définissent la personnalité forte du lieu. Car ces formes et matières hypnotisent, stimulent, inspirent, galvanisent, apaisent. Tout ce qu'un parfum **LES BAINS GUERBOIS** sait faire. Disponible dès fin février, la nouvelle collection **Formes et Matières** est une exploration synchronique et multi sensorielle des lieux. Lancée en 2022 par Jean-Pierre Marois, avec deux premiers opus qui sont « **Oud Laqué** » créé avec le nez Mathieu Nardin et « **Damier** » avec Fanny Bal.

[www.eminente.com](http://www.eminente.com)



## FRÉDÉRIQUE CONSTANT

Se dévoilant avec un cadran bleu-gris, la **Highlife Perpetual Calendar Manufacture** indique à la fois les jours et les phases de Lune. Il se complète de l'indication de la date, du mois et des années bissextiles, le tout en un unique cadran qui privilégie une lecture simple et intuitive. Signe distinctif : son bracelet interchangeable en un clic. 8 595 €. Tél : 01 48 87 23 23. Vente en ligne sur le site [www.frederiqueconstant.com](http://www.frederiqueconstant.com).

## LES RESTOS DU CŒUR

**Collecte Nationale du 04 au 06 mars.** Chaque année, des milliers de bénévoles se mobilisent partout en France pour collecter en magasins, le temps d'un week-end solidaire et convivial, des denrées alimentaires et des produits d'hygiène. Plus de bénévoles, plus de magasins couverts, plus de produits collectés !. 1,2 million de personnes ont été accompagnées et 142 millions de repas distribués par les Restos l'année dernière. Pour rejoindre les équipes des **RESTOS DU CŒUR** comme bénévole d'un jour ou du week-end : infos et inscriptions sur [collecte.restosducoeur.org](http://collecte.restosducoeur.org)



## WILKINSON SWORD

250 ans déjà que **WILKINSON SWORD** accompagne les hommes dans leur rasage. L'occasion de redécouvrir le rasoir 5 lames Hydro 5 Advanced qui, grâce à sa technologie Shock Absorb, détecte les différentes pressions exercées sur la peau et s'ajuste automatiquement pour offrir une pression optimale à chaque passage. Fidèle à l'esprit de la gamme HYDRO, il est doté d'un réservoir de gel hydratant pour protéger la peau des sensations de tiraillements.

Rasoir Hydro 5 Advanced Wilkinson Sword édition 250 ans 1 rasoir + 4 lames de rechange 20€90 en GMS.

[wilkinsonsword.com](http://wilkinsonsword.com)







**CELINE**

[CELINE.COM](http://CELINE.COM)